BIBLIOTHÈQUE

ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO
Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études
Professeur au Collège de France

TOME SIXIÈME

PROSPER JOLLOIS

JOURNAL D'UN INGÉNIEUR

Attaché à l'Expédition d'Égypte

1798-1802

PUBLIÉ PAR P. LEFÈVRE-PONTALIS

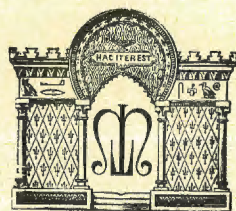
PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1904

BIBLIOTHÈQUE

ÉGYPTOLOGIQUE

TOME SIXIÈME



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

BIBLIOTHÈQUE ÉGYPTOLOGIQUE

CONTENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

dispersées dans divers Recueils
et qui n'ont pas encore été réunies jusqu'à ce jour

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO
Membre de l'Institut
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études
Professeur au Collège de France

TOME SIXIÈME

PROSPER JOLLOIS

JOURNAL D'UN INGÉNIEUR

Attaché à l'Expédition d'Égypte

1798-1802

PUBLIÉ PAR P. LEFÈVRE-PONTALIS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1904

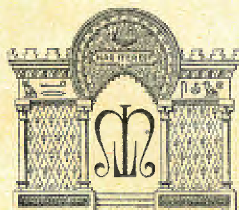


PROSPER JOLLOIS

JOURNAL D'UN INGÉNIEUR

Attaché à l'Expédition d'Égypte

1798-1802



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

PROSPER JOLLOIS

JOURNAL D'UN INGÉNIEUR

Attaché à l'Expédition d'Égypte

1798-1802

PUBLIÉ PAR

P. LEFÈVRE-PONTALIS

NOTES DE VOYAGE ET D'ARCHÉOLOGIE

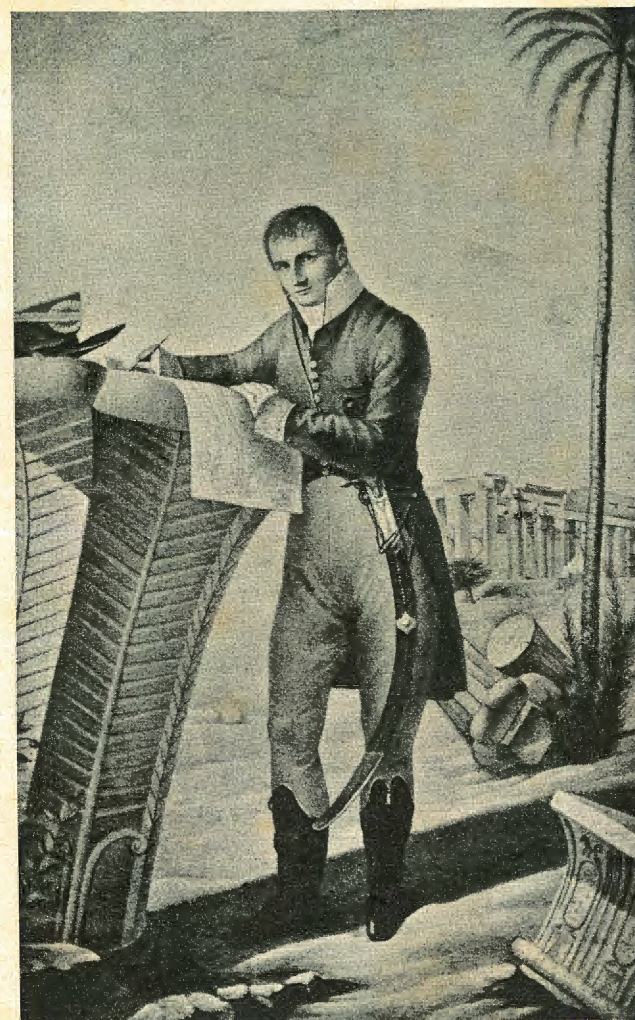
RÉDIGÉES PAR

PROSPER JOLLOIS
Ingénieur des Ponts et Chaussées
Membre de la Commission des Sciences et Arts

AVEC DES FRAGMENTS TIRÉS DES

Journaux de Fourier, Jomard, Delille, Saint-Genis, Descostils, Balzac et Coraboeuf

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1904



J.-B.-PROSPER JOLLOIS

Ingénieur des Ponts et Chaussées attaché à l'Expédition d'Égypte

(D'après un portrait appartenant à la famille Jollois)

IMP. E. BERTRAND, CHALON-S.-S.

INTRODUCTION

Jean-Baptiste-Prosper Jollois naquit le 24 janvier 1776, à Brienon-l'Archevêque, en Bourgogne. Il fut d'abord élève de l'École militaire d'Auxerre, puis, à l'âge de dix-sept ans, il entra à l'École polytechnique, où il fit partie de la fameuse promotion de l'an III, et où il obtint, en 1796, le grade de chef de brigade.

Sorti de l'École polytechnique, il allait être admis dans le corps des Ponts et Chaussées, au moment où s'organisa l'Expédition d'Égypte; il fut appelé à y remplir les fonctions d'ingénieur ordinaire, qu'il exerça pendant toute la durée de l'expédition, sous la direction des ingénieurs en chef Lepère et Girard.

Membre de diverses commissions, pendant la durée de son premier séjour au Caire, Jollois fit partie du groupe d'ingénieurs envoyés dans la Haute-Égypte, sous les ordres de Girard. A son retour au Caire, il fut désigné par le général Menou pour faire exécuter des travaux hydrauliques dans le Delta.

Membre de la Commission des Sciences et Arts, il ne put, en dépit de tous ses efforts, rentrer en France qu'après la capitulation du général Menou.

Depuis son retour en France jusqu'en 1826, il participa aux travaux de la Commission de publication du grand

ouvrage officiel sur l'Expédition d'Égypte, dont il devint secrétaire.

« Il arrivera que l'ouvrage de la Commission des Arts » excusera aux yeux de la postérité la légèreté avec laquelle » notre nation s'est pour ainsi dire jetée en Orient... Atten- » dons tout et sachons souffrir ici patiemment. »

C'est là ce qu'écrivait du Caire à Cuvier, le 6 frimaire an VIII, Geoffroy-Saint-Hilaire, un des membres les plus en vue de l'Institut d'Égypte ; et il ajoutait : « Nous avons » recueilli les matériaux du plus bel ouvrage qu'une nation » ait pu faire entreprendre, et lorsqu'on devrait prendre les » moyens de mettre à l'abri des événements, tant de richesses » si précieuses, on craint d'exciter par quelque bienveillance, » la jalousie des militaires[1] ! »

Pour s'expliquer cette rivalité, qui se manifesta dès le début entre les divers éléments de l'Expédition, il ne faut pas perdre de vue les faits suivants : La politique et la guerre avaient certainement tenu la place la plus grande dans les conceptions de ceux qui imaginèrent cette brillante épopée; mais les intentions de Bonaparte étaient à la fois plus hautes et plus vastes, car il estimait que, sur les bords du Nil, il y avait autre chose pour lui que des trophées militaires à recueillir.

Monge, qui disait si bien du chef de l'Expédition qu'il avait toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main, était celui qui pouvait assurément le mieux le seconder, mais, au début, le plan de Bonaparte était trop général et les limites de son œuvre étaient trop peu définies, pour qu'il fût possible de préciser la tâche de chacun. Il importait, surtout, de s'assurer le concours d'hommes jeunes, instruits et de bonne volonté. C'est ce dont s'occupèrent les savants auxquels Bonaparte confia le soin de recruter des collabo-

1. Hamy, *Lettres écrites d'Égypte par Geoffroy-Saint-Hilaire*, Paris, 1 vol., 1901.

rateurs. Berthollet, Monge et Fourier avaient des attaches trop sérieuses avec l'École polytechnique récemment fondée, et qui fut, comme dit Maury, « la seule école ouverte au » sortir de l'anarchie scientifique et de la désorganisation de » l'Instruction publique, résultats de l'anarchie politique[1] », pour négliger de faire appel à ceux de leurs élèves qu'ils avaient le plus appréciés. C'est ainsi que Prosper Jollois fut appelé à faire partie de l'Expédition.

Voici comment, par une lettre du 21 germinal an VI (10 avril 1798), il apprit à son père cette grave décision :

« Vous avez peut-être, écrivait-il, ouï parler d'une expé- » dition secrète dont le public ignore complètement le but, » et dont je ne sais que la moindre partie. Il est question » d'un très grand voyage scientifique, politique et militaire. » Les uns lui donnent pour terme les îles de l'Archipel nou- » vellement acquises à la République, d'autres Constanti- » nople, d'autres enfin l'Italie. Toujours est-il constant » qu'il part pour ce voyage un grand nombre de savants, » les plus distingués dans les diverses branches de la phi- » losophie, tels que mathématiciens, minéralogistes, chi- » mistes, naturalistes, astronomes, ingénieurs géographes, » ingénieurs des ponts et chaussées, des mines, ingénieurs » militaires, etc., etc. Il paraît constant aussi que l'expédi- » tion est accompagnée de vingt-cinq mille hommes de » troupes. J'oubliais de vous dire encore que des politiques » prétendent qu'il est question de couper l'isthme de Suez, » pour établir une communication entre l'Océan et la mer » Méditerranée. Au reste, pour laisser de côté toutes ces » conjectures, et en venir au fait, je suis de cette expédi- » tion. Je pars avec quatre de mes collègues à l'École des » ponts et chaussées, deux ingénieurs ordinaires, deux in- » génieurs en chef et un inspecteur général. Mes appointe- » mens me seront toujours payés à l'école ; mes frais de

1. Alfred Maury, *Notice biographique sur J.-B.-Prosper Jollois.*

» voyage me le seront aussi, et, outre cela, je recevrai un » supplément d'appointemens, eu égard à la besogne extra-» ordinaire dont je serai chargé. Mon grade d'ingénieur » datera du moment de mon départ de l'école, de manière » qu'au retour du voyage, j'aurai droit à des places dans » l'intérieur de la République. On ne sait rien de positif » sur sa durée, qui probablement dépendra de la réussite ou » de la non-réussite de l'expédition. On croit qu'il pourra » durer deux ou trois ans. Tout cela, au reste, n'est que » conjecture.

» Il faut maintenant que je vous dise quelles sont les rai-» sons qui m'ont déterminé à faire une pareille folie, si » toutefois c'en est une. D'abord, c'est un désir de voyager » que je nourris depuis longtemps, et que, dans aucune » circonstance, je ne pourrais, à coup sûr, réaliser aussi » avantageusement ; ensuite, l'ardent désir d'acquérir de » l'instruction, de l'expérience, enfin la conviction intime » que j'ai, que ce voyage ne peut que m'être utile.

» J'ai été encore déterminé par l'exemple de beaucoup » de personnes qui abandonnent fortune, femme, enfans, et » des places brillantes, et par le conseil de personnes qui » s'intéressent réellement à moi, que je crois assez mes » amies, pour ne pas me proposer un pareil voyage, s'il » pouvait m'être préjudiciable (car la personne qui m'en a » fait la proposition est instruite sinon tout à fait, au moins » en grande partie, de l'objet de l'expédition, mais elle n'a » pu m'en révéler le secret).

» On m'avait proposé d'abord de partir comme géomètre, » mais j'ai préféré de partir comme attaché à l'École des » ponts et chaussées. Mon départ sera probablement très » prompt. Il est présumable que je recevrai incessamment » des ordres pour me rendre à Toulon ou à Flessingue, ports » de mer où il paraît que l'on s'embarquera. Si je dois aller » m'embarquer à Toulon, comme je le désire et l'espère, je

» ferai en sorte d'aller à Brienon en passant, car notre route » est de passer par Auxerre. »

Le 1er floréal an VI, Jollois reçut l'ordre de partir sur-le-champ pour Lyon. Il eut la satisfaction, avant de se mettre en route, d'apprendre qu'il avait été nommé ingénieur des ponts et chaussées, et d'en emporter le brevet. Le 26, il était à Toulon, et du *Guerrier* où il s'embarquait, il écrivait à son père : « Je ne sais encore rien sur ma destination ultérieure. » J'ignore, ici autant qu'à Paris, le but de l'expédition. Il » faut espérer que le Gouvernement n'abusera pas de la » confiance aveugle qu'un grand nombre de personnes ont » en lui. Au reste, quoi que ce soit qui arrive, je m'attends » au pire, et c'est le moyen d'être toujours agréablement » surpris. »

De telles réserves n'étaient-elles pas justifiées, au moment même où Jollois recevait de son frère resté à Paris l'avis que « l'expédition avait fait beaucoup de bruit dans le prin-» cipe, mais que maintenant on n'en parlait plus, tous les » regards se tournant vers le Nord, où l'on s'attendait à des » événements intéressants ».

Les goûts particuliers de Jollois le portaient avant tout, vers l'architecture. C'était là sa véritable vocation, et s'il n'avait pu la suivre, la cause en était aux événements de la Révolution, qui, pendant plusieurs années, avaient boule-versé tous ses projets, mais à l'École polytechnique comme à celle des ponts et chaussées, il n'avait jamais perdu de vue l'objet de ses préférences.

Parmi les camarades d'école qui, comme lui, se trouvaient appelés à débuter en Égypte, il comptait plusieurs amis, mais aucun ne lui tenait de plus près par les tendances et par les goûts que de Villiers[1], plus jeune que lui de plu-

1. De Villiers, élève de l'École polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées, le principal collaborateur de Jollois dans la publication du grand ouvrage sur l'Égypte, auteur du *Journal et Souvenirs sur l'Expédition d'Égypte*, publié par son petit-fils en 1899.

sieurs années, mais dont la confraternité devint telle, que leur œuvre finit par se confondre en une touchante unité, et que, dans les travaux de l'Expédition d'Égypte, les noms des deux amis sont en quelque sorte inséparables.

Ils quittèrent la France, chacun sur un vaisseau différent : de Villiers sur le *Franklin* et Jollois sur le *Guerrier*. La vie de bord ne plaisait guère à ce dernier. Aussi fut-il bien aise de la possibilité que lui procura la prise de Malte, de mettre pour quelque temps le pied à terre.

C'était la première fois qu'il sortait de son pays ; aussi tout présentait-il pour lui quelque intérêt. Il fit beaucoup de dessins et s'attarda dans la bibliothèque du grand-maître de l'Ordre de Malte, où on lui montra du papier fabriqué avec des papyrus.

Ce fut à Malte que Jollois fit la connaissance de Monge. Compatriote de Fourier et de Davoust, il avait été invité par ce dernier à déjeuner. Fourier, qui se trouvait là, lui fit le meilleur accueil, et lui indiqua la demeure de Monge[1], à qui il alla rendre visite : « Il était, dit-il, couché, ayant eu » quelques accès de fièvre. Quoique fort en crédit auprès » du général, jouissant de toute sa confiance, il était très » modestement logé. Il nous accueillit avec bonté. Nous » causâmes avec lui de ce qu'il avait fait pour l'École poly- » technique, de ses travaux en Italie, et de la nécessité d'or- » ganiser l'Instruction publique. Nous le quittâmes, enchan- » tés de notre visite, et il nous donna rendez-vous à » Alexandrie, où nous nous promîmes bien de le voir sou- » vent. »

Jollois ne fut pas plus tôt sur la terre d'Égypte, qu'il trouva l'occasion de satisfaire son goût pour l'architecture antique. Les troupes étaient à peine débarquées et Alexandrie conquise, qu'on le vit parcourir avec quelques compa-

1. Monge, 1746-1818, le grand savant, géomètre, un des organisateurs de la partie scientifique de l'Expédition d'Égypte, un des fondateurs de l'Institut d'Égypte, sénateur, membre de l'Institut.

gnons les ruines éparses de tous côtés, déplorant à la fois le vandalisme des Arabes et des Turcs, qui n'avaient rien su respecter, et l'indifférence des soldats, qui, au lieu de seconder les savants dans leurs recherches, se montraient uniquement préoccupés de leurs propres affaires. Il s'associa à ses camarades pour protester contre la négligence du général en chef et de Caffarelli, « qui laissaient sans logement et sans » subsistances, des hommes tels que Dolomieu et cette foule » de jeunes gens que l'on avait arrachés à leur patrie, à » leurs parents et à leurs amis, et à qui on avait promis » monts et merveilles ».

De Malte aux Pyramides, Bonaparte avait assurément mieux à faire que de régler les préséances et de discuter la ration quotidienne de ces rêveurs dont les soldats se jouaient, en appelant leurs baudets des demi-savants ; il portait toutefois aux savants de l'expédition un intérêt trop direct, pour perdre de vue la tâche spéciale qui leur était réservée. Aussitôt, après la prise du Caire, il leur en donna une preuve éclatante, en créant l'Institut d'Égypte, qui ne tarda pas à devenir « la maîtresse favorite du général[1] », suivant l'énergique expression des militaires. Pour apaiser la jalousie de ces derniers, Bonaparte affectait de plaisanter les savants : « Ils ressemblent beaucoup aux femmes, n'est-ce pas ? » disait-il un jour à Desgenettes. « Général, on s'amuserait » un peu mieux avec les femmes ! — Oh ! mais c'est pour » le chuchotage que j'en parle, et pour les rivalités et les » prétentions[2] ! »

Le fait est que, faute d'une entente suffisante, l'organisation de la partie scientifique de l'Expédition comme celle de la partie militaire se ressentit de la précipitation avec laquelle on avait dû procéder. « Il y eut bien des déceptions, » raconte Geoffroy-Saint-Hilaire, parmi les savants et les

1. Geoffroy-Saint-Hilaire, *Lettre XXVI à Geoffroy père*.
2. Desgenettes, *Journal d'un médecin de l'Expédition d'Égypte*, Calman-Lévy.

» artistes, qui avaient cru, en quittant Paris, former un tout » homogène, lorsqu'ils se virent distribués en cinq classes, » avec des traitements différents. » Le mécontentement s'accentua encore parmi le plus grand nombre, lorsqu'on apprit que trente-six, puis quarante-huit personnes avaient été jugées dignes de faire partie de l'Institut imaginé par Bonaparte.

Quand Monge, Berthollet, Costaz, Desgenettes[1], Andréossy[2], Caffarelli[3] et Geoffroy-Saint-Hilaire avaient été choisis pour organiser l'Institut d'Égypte, on n'avait pas trouvé à redire, car la notoriété de ces savants était évidente, mais les choix qu'ils firent donnèrent beaucoup moins de satisfaction. Jollois estimait que, parmi ces quarante-huit, « il y en avait bien peu qui pussent délier les » cordons des souliers de Monge, Berthollet[4], Bonaparte, » Dolomieu, etc. » Et certes, ce n'était pas de la jalousie de sa part, car ni son âge ni la situation qu'il occupait dans le personnel de l'Expédition ne pouvaient lui faire briguer l'honneur de faire à ce moment-là partie de l'Institut d'Égypte, mais il était dès lors, et les événements le prouvèrent bien par la suite, un de ceux qui prenaient le plus au sérieux la tâche réservée aux savants.

Dès la première séance de l'Institut, Monge avait été élu président et Fourier secrétaire. Fourier, qui, au dire de Desgenettes, « manquait un peu de caractère, mais qui sut » se concilier beaucoup de suffrages par les agréments de

1. Desgenettes, 1762-1837, médecin en chef de l'armée, membre de l'Institut d'Égypte, auteur d'un journal et d'une histoire médicale de l'armée d'Orient.

2. Andréossy, général d'artillerie, membre de l'Institut d'Égypte.

3. Caffarelli, général du génie, un des organisateurs de l'Expédition d'Égypte, un des fondateurs de l'Institut d'Égypte, tué à Saint-Jean-d'Acre.

4. Berthollet, 1748-1822, le grand savant, un des organisateurs de la partie scientifique de l'Expédition d'Égypte, un des fondateurs de l'Institut d'Égypte.

» son esprit, son urbanité et son obligeance[1] », sut aussi de bonne heure distinguer les qualités si sérieuses de Jollois. Malheureusement, lorsque Bonaparte décida la création des deux Commissions, qui, sous la direction de Fourier et de Costaz, furent chargées de la reconnaissance de la Haute-Égypte, ni Jollois, ni de Villiers ne furent appelés à en faire partie.

En qualité d'ingénieurs des ponts et chaussées, ils avaient été placés sous les ordres de Lepère[2] et de Girard[3], et en compagnie de ce dernier, Jollois était déjà parti pour le Haut-Nil, dès le 29 ventôse (19 mars 1798).

Une note insérée dans la Description d'Esné et de ses environs par Jollois et de Villiers explique le caractère spécial de cette mission, dont il fut rendu compte au retour, dans le *Courrier d'Égypte* du 10 nivôse an VIII, mais qui, malgré les travaux remarquables de ses membres, dut à l'insuffisance de son chef, de passer beaucoup plus inaperçue que les deux autres : « Partis du Kaire, dit cette note, le 29 » ventôse an VII, avec MM. Girard, ingénieur en chef des » ponts et chaussées, Dubois-Aymé[4] et Duchanoy[5], ingé- » nieurs ordinaires, Descostils, Rozière, Dupuis, ingénieurs » des mines, et Casteix, sculpteur, nous formions une Com- » mission chargée par le général en chef de prendre sur la » Haute-Égypte tous les renseignements que l'on pouvait » désirer, tant sur le commerce, l'agriculture et les arts

1. Desgenettes, *Journal d'un médecin de l'Expédition d'Égypte*.

2. Lepère aîné, 1763-1841, ingénieur en chef des ponts et chaussées, membre de l'Institut d'Égypte, directeur des ponts et chaussées, puis inspecteur divisionnaire.

3. Girard, 1765-1836, ingénieur en chef des ponts et chaussées, membre de l'Institut d'Égypte, membre de l'Institut de France. (Voir dans le journal de de Villiers les démêlés des ingénieurs et de Jollois et Dubois-Aymé en particulier, avec Girard et Lepère.)

4. Dubois-Aymé, 1779-1845, élève de l'École polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées, collaborateur de Jollois.

5. Duchanoy, 1781-1850, ingénieur des ponts et chaussées.

» que sur l'histoire naturelle et les antiquités de cette con-
» trée. Une des parties les plus importantes de la mission
» des ingénieurs des ponts et chaussées était d'examiner le
» régime du Nil, depuis la première cataracte, et d'étudier
» le système d'irrigation de la Haute-Égypte (voir le mé-
» moire de Girard sur le commerce et l'agriculture de la
» Haute-Égypte). Notre marche fut souvent ralentie par les
» opérations de l'armée, qui n'avait point encore achevé la
» conquête de la Haute-Égypte. Néanmoins, à force de per-
» sévérance et en nous mettant sous la protection des déta-
» chements envoyés à la poursuite des Mamelouks, nous
» parvînmes jusqu'à l'île de Philæ, et nous parcourûmes
» plusieurs fois les deux rives du fleuve. »

Dès le début de la Mission, Girard s'était aliéné ses compagnons par des procédés assez maladroits. « Dans un voyage comme celui-ci, avait-il eu le malheur de dire, chacun pour soi. » Jollois et de Villiers ne se le firent pas répéter deux fois, et profitèrent de chaque occasion et des moindres loisirs pour explorer les ruines, en dessinant et en levant les plans des monuments, au grand mécontentement de leur chef qui trouvait que ce n'était pas de leur ressort, et avec qui sans cesse ils avaient des discussions désagréables[1].

Pendant son séjour dans la Haute-Égypte, Jollois reçut quelques lettres des amis qu'il avait laissés derrière lui. Fèvre lui écrivait du Caire le 26 mai : « Si j'en trouve
» l'occasion, j'irai te joindre. Le général en chef doit aller
» dans la Haute-Égypte; beaucoup de monde le suivra; je
» voudrais bien être de la partie. Que de dessins interres-
» sants tu dois faire! Moi je n'en ai fait aucun en Syrie et,
» depuis que je suis revenu au Caire, je n'ai pu dessiner à
» cause d'une ophtalmie qui m'a affecté l'œil droit et qui
» n'est pas encore entièrement guérie. »

1. De Villiers du Terrage, *Journal et Souvenirs sur l'expédition d'Égypte*, Paris, 1899.

Le 26 messidor, Fèvre écrivait de nouveau : « Lancret
» a été nommé membre de l'Institut. On a nommé quatre
» autres personnes : Bourienne, secrétaire du général en
» chef, les citoyens Corancez[1], Larrey[2], Ripault[3]... Le
» quartier général part cet après-midi, pour aller camper
» avec l'armée près des Pyramides. Les citoyens Monge,
» Berthollet, Nouet[4] y vont aussi cet après-midi. Nous tous
» nous y irons sans doute pour déterminer enfin tout ce qui
» est relatif à ces monuments.
» Le citoyen Girard n'écrit pas. Tu ne parles pas de votre
» manière de vivre, de vos rapports les uns avec les autres.
» As-tu beaucoup de dessins? Si tu manques de crayons,
» ne pourrais-tu pas dessiner à la plume et prendre un plus
» grand nombre de mesures, pour te mettre à même de
» mettre au net, avec autant de facilité que si tu étais sur
» les lieux? Ta dernière lettre a piqué beaucoup ma curio-
» sité... Je voudrais bien voir tous ces dessins, je voudrais
» bien te parler de toutes ces magnifiques ruines, mais tu es
» si loin, si loin, qu'il faudra attendre encore bien long-
» temps. »

Si Jollois s'abstenait, non sans motif, de s'expliquer par écrit avec ses amis sur la manière de vivre de ses compagnons et sur leurs rapports les uns avec les autres, il ne crut pas devoir user tout à fait de la même réserve avec Denon et le général Belliard, dont il jugea même nécessaire, à un moment donné, d'invoquer l'appui. « Girard, écrit de
» Villiers, avait dit au général que nous faisions des hiéro-

1. Corancez, professeur à l'École centrale, membre de l'Institut d'Égypte.
2. Larrey, 1766-1842, chirurgien en chef de l'armée, membre de l'Institut d'Égypte.
3. Ripault, 1775-1823, bibliothécaire et antiquaire, membre de l'Institut d'Égypte, bibliothécaire de l'Institut, bibliothécaire des palais impériaux, auteur de mémoires sur l'ancienne Égypte.
4. Nouet, 1740-1811, astronome-ingénieur en chef, géographe, membre de l'Institut d'Égypte.

» glyphes et que ce n'était pas notre besogne. Nous l'avons » interpellé et prié de déclarer si nous n'avions pas fait » tout ce qu'il nous avait indiqué, ce qu'il n'a pu nier. »

Fort heureusement survint une diversion : à Esneh, le groupe Girard rencontra les membres des deux Commissions qui arrivaient du Caire. Avec eux, on visita de nouveau les ruines de Thèbes, auxquelles Jollois et de Villiers venaient de consacrer déjà vingt-cinq jours de travail obstiné. On trouve dans le journal de de Villiers les détails suivants sur ce séjour à Thèbes qui fut si fructueux pour les deux amis : « Le plus souvent, Jollois et moi, nous fûmes seuls, » mais, à plusieurs reprises, Descostils[1], Rozière, Duchanoy, » Dupuis, et surtout Dutertre[2] et Nectoux[3], sont venus nous » rejoindre et nous ont aidés... Pendant ce séjour à Thèbes, » nous avons aussi, Coraboeuf[4], Saint-Genis[5], Jollois et moi, » exploré et levé le plan des tombeaux des anciens rois » d'Égypte, à Byban el-Molouk. » C'est dans une de leurs courses à travers la vallée des Rois que Jollois et de Villiers découvrirent un douzième tombeau, alors que, depuis l'époque de Strabon, on n'en connaissait plus que onze.

Les tracasseries de Girard devenant de plus en plus vexatoires, les deux amis purent s'estimer heureux de trouver une sympathie efficace auprès des chefs de la double Commission. Costaz et Fourier, loin de méconnaître ce qui s'était fait en dehors d'eux, s'appliquèrent à rendre justice

1. Descostils, 1773-1815, ingénieur des mines, membre de l'Institut d'Égypte, plus tard ingénieur en chef et directeur de l'École des mines.

2. Dutertre, 1753-1842, dessinateur, membre de l'Institut d'Égypte, auteur des portraits des principaux membres de l'Expédition.

3. Nectoux, botaniste, membre de la Commission des Sciences et Arts.

4. Coraboeuf, ingénieur, géographe, membre de la Commission des Sciences et Arts.

5. Saint-Genis, 1772-1834, élève de l'École politique, ingénieur des ponts et chaussées.

aux deux jeunes gens, qui n'étaient d'ailleurs pas des inconnus pour eux. Non seulement ils tinrent compte de tous leurs travaux, qu'ils estimèrent n'être plus à refaire, mais encore ils les associèrent à la tâche qu'ils avaient eux-mêmes à accomplir.

De Villiers raconte que Jollois et lui laissèrent leurs camarades remonter seuls au-dessus d'Esneh et qu'ils ne se réunirent définitivement à eux que pour retourner à Thèbes et descendre ensuite jusqu'au Caire. Les félicitations du général en chef Kléber[1] allèrent toutes à Costaz et à Fourier, mais nos jeunes gens avaient noué avec ceux-ci des liens qui leur furent par la suite extrêmement profitables. Il faut lire le journal de Desgenettes[2], pour constater à quel point Fourier avait su en imposer à Kléber par ses manières. Geoffroy-Saint-Hilaire[3], qui crut un jour avoir à se plaindre des menées ambitieuses de son collègue Fourier, a, d'autre part, exposé ses principaux griefs, dans une curieuse lettre adressée à Cuvier : « Son plan, écrivait-il, depuis le départ » de Berthollet, a été, par des sarcasmes injurieux, de » prouver que tous ses collègues de l'Institut étaient des » ignorants, et que ses élèves, alors ingénieurs civils, avaient » seuls quelque savoir. Vous sentez qu'il fut vivement sou» tenu par ces derniers, et il s'est établi une attaque sourde » qui menaçait d'avoir de l'éclat, lorsque les bonnes gens sans » prétention s'en sont formalisées. Le but de Fourier était » d'avoir dans l'opinion la même supériorité de lumière » qu'on est dans l'habitude de l'accorder, à Paris, à Lagrange » et à Laplace. »

On le voit, le départ de Bonaparte n'avait fait qu'exaspérer les petites rivalités des savants, dont il s'était un jour si agréablement moqué en présence de Desgenettes. Les questions de personnes jouaient un rôle plus important que

1. *Courrier de l'Égypte*, 10 frimaire an VIII, n° 47.

2. Desgenettes, *Journal d'un médecin de l'Expédition d'Égypte*.

3. Geoffroy-Saint-Hilaire, *Lettres à Cuvier*, n[os] 62 et 35.

jamais, depuis qu'il n'existait plus d'autorité assez incontestée pour s'imposer à tous, et que, par le fait même du départ de Monge et de Berthollet, le but de l'expédition devenait de moins en moins clair. Geoffroy-Saint-Hilaire écrivait, dans un moment d'humeur, à Cuvier que « les pauvres » savants du Caire avaient été emmenés en Égypte pour » qu'on lût dans l'histoire de Bonaparte une ligne d'éloges » de plus, et qu'ils avaient été retenus, pour qu'on ne re- » trouvât pas un reproche dans celle de Kléber ».

C'était méconnaître à la fois la grande conception de l'un et les intentions généreuses de l'autre, car Kléber n'était pas coupable, quand les circonstances l'empêchaient de réaliser le vœu de Bonaparte, et d'exécuter ces instructions du 5 fructidor an VII, en vertu desquelles les membres de la Commission des Arts auraient dû passer en France sur un parlementaire, immédiatement après l'achèvement de leur mission. L'ennemi tenait alors la mer, et on ne sortait pas d'Égypte comme on voulait.

La mort de Kléber fut un désastre pour tout le petit clan qui se groupait autour de Costaz et de Fourier. Sous l'inspiration de ceux-ci, Kléber avait, à la date du 28 brumaire, pris un arrêté qui ordonnait la publication en commun des travaux des divers savants; une Commission avait été formée pour aviser aux moyens d'y procéder. « Ce fut, dit de Vil- » liers, le premier point de départ de la réunion des docu- » ments qui plus tard ont servi à la rédaction de la grande » Description d'Égypte, dont on voit que l'initiative revient » sans conteste au général Kléber. »

Ceux qui avaient contribué à l'exploration de la Haute-Égypte se trouvaient réunis au Caire pour la publication de l'ouvrage, lorsque l'assassinat du général en chef vint subitement tout changer.

La coterie qui prévalut dans les conseils du général Menou était bien différente de celle qui avait eu de l'influence à l'époque du général Kléber ; les effets s'en firent très vite

sentir : sans qu'aucun motif spécial rendît la chose nécessaire, alors que les caisses publiques étaient absolument à sec, et que la saison ne permettait aucuns travaux, Jollois et de Villiers, comme quelques-uns de leurs camarades, reçurent subitement l'ordre d'aller occuper des postes d'ingénieurs dans les provinces; Jollois fut envoyé à Menouf et de Villiers à Belbeis. Cette brusque mesure provoqua bien des résistances qui auraient pu assez mal tourner pour Prosper Jollois, l'ancien chef de brigade de 1796, qui avait conservé tout son prestige sur ses compagnons, si les ingénieurs en chef et Lepère en particulier n'avaient fini par tenir compte de ce qu'il y avait de fondé dans les réclamations de ces jeunes gens. On laissa à Jollois le temps de soigner l'ophtalmie dont il était atteint, et il ne se mit en route pour le Delta qu'à la fin de thermidor an VIII (août 1799).

Pendant toute la durée de ce qu'il considérait comme son exil dans la Basse-Égypte, Jollois fut en correspondance avec ses amis du Caire, qui le tenaient régulièrement au courant de toutes les nouvelles qu'ils savaient l'intéresser. En raison des détails qu'ils contiennent sur les occupations des membres de la Commission des Arts, les extraits suivants de cette correspondance nous ont paru dignes d'être reproduits :

Lancret[1] *à Jollois*

Le Caire, 16 fructidor an VIII.

« La partie des Pyramides a eu lieu le 14. La barque directrice n'a pas manqué, à cette occasion, de se signaler. Descostils a été de la partie, sur l'invitation de Fourier. Viard[2], Gratien Lepère et quelques autres ont manqué d'être attaqués par les Arabes, mais heureusement ils avaient de

1. Lancret, 1776-1807, élève de l'École polytechnique, membre de l'Institut d'Égypte, ingénieur.

2. Viard, 1783-1849, élève de Fourier à l'École polytechnique, plus tard ingénieur en chef à Paris.

bonnes jambes. Un officier moins agile qu'eux a été blessé et en partie dépouillé. »

De Villiers à Jollois

20 fructidor an VIII.

« Lancret et Viard vous ont écrit, il y a trois jours. Ce dernier vous a sans doute conté son aventure dernière et ses hauts faits dans le voyage des Pyramides. Il est bien heureux, ainsi que Lepère (Gratien), d'avoir trouvé de bonnes jambes ce jour-là. Le citoyen Minot, que vous avez vu à Siout, est l'officier qui a été dépouillé et laissé pour mort par les Arabes. Sa blessure est légère et va très bien. Nouet, Labatte[1], Corabeuf, Lacypierre et Castex sont à la quarantaine. La fameuse observation de l'occultation d'Antarès n'a pas été faite avec toute l'exactitude qu'on s'était promis d'y mettre. La lune était baveuse. Il faut espérer que le Père Nouet nous contera cela un de ces jours à l'Institut. La Société tient demain sa première séance. Au 2 du mois prochain, la première séance publique. »

Pendant une partie de l'année 1800, cette correspondance s'interrompit, car Jollois put faire au Caire un séjour d'une certaine durée, au cours duquel il s'efforça en vain d'obtenir son retour en France. Au mois de novembre, il était de nouveau à Menouf, où de Villiers lui envoyait les informations suivantes :

Caire, 24 brumaire an IX.

« Dans une conversation que L. (Lancret) a eue avec L. P. (Lepère), on a parlé du départ de la Commission ou de quelques membres de la Commission. Ce dernier a dit que, parmi les mille raisons que le général Menou avait de ne pas donner des passeports aux membres de la Commission, il en voyait une qui était très forte. Il craint, dit-il,

1. Labatte et Lacypierre, officiers de santé.

que ceux qui arriveraient en France les premiers ne cueillissent toutes les fleurs de l'expédition et ne fissent beaucoup de tort à ceux qui resteraient en Égypte. Il a même cité l'exemple de Ripault. Je crois que réellement c'est là notre seule attache. Si nous ne savions déjà qui a pu fournir cette excuse au général, il ne nous serait plus possible de le méconnaître... »

Fèvre[1] à Jollois

Caire, 27 brumaire an IX.

« De Villiers et Chabrol sont partis aujourd'hui avec l'ingénieur Lepère, pour aller faire une tournée, examiner de nouveau Belbeis, les lacs Amers, Suez et la vallée de l'Égarement.

» La séance secrète de l'Institut n'a rien produit d'extraordinaire. On a seulement nommé une Commission qui doit enfin rédiger les règlements suivis jusqu'à présent par la Société. Au reste, on te parlera sans doute plus particulièrement de ce qui s'y est passé. »

De Villiers à Jollois

Caire, 28 frimaire an IX.

« Tous les géographes sont partis pour la Haute-Égypte et Caristie[2] est enfin en route pour Beni-Souef... Coutelle[3] et Rozière sont de retour. Ils ont fait un voyage très fatigant, mais ils sont de retour, et c'est assez dire qu'ils sont bien contents de leur entreprise. Ils ont été jusqu'au ras Mahomet; ils ont trouvé la montagne dont parle Niehbur, et aucun hiéroglyphe, seulement beaucoup d'inscriptions, parmi lesquelles Murat dit en reconnaître de samaritaines. On n'at-

1. Fèvre, 1775-1850, élève de l'École polytechnique, ingénieur.
2. Caristie, 1775-1852, élève de l'École polytechnique, ingénieur.
3. Coutelle, 1748-1835, chef de brigade des aérostiers.

tendait que Rozière pour faire le voyage des côtes de la mer Rouge, et on songe à l'entreprendre, mais notre actif camarade voudrait bien qu'on retardât de quelques jours, afin qu'il eût le temps d'aller aux Oasis. »

Lancret à Jollois

Caire, 5 nivôse an IX.

« Je ne sais si quelqu'un t'a écrit, depuis le retour de Coutelle et de Rozière. Ils ont lu l'un et l'autre quelque chose sur leur voyage, dans la dernière séance de l'Institut. Nos voyageurs ont été jusqu'au ras Mahomet. C'est l'extrémité de la pointe qui divise la mer Rouge en deux golfes. Ils ont marché pendant onze jours, entre des montagnes primitives de granit, de porphyre, etc. »

De Villiers à Jollois

Suez, 17 nivôse an IX.

« J'aurais bien désiré, mon cher Jollois, que vous m'eussiez donné quelques détails sur le départ prochain des membres de la Commission. Voici ce que j'apprends ce soir : Gratien et Arnollet partent avec Amelin[1]. Douze ou quinze autres personnes partent aussi incessamment. On ne les nomme pas, et on ne dit pas si elles partent aussi avec Amelin. Ce qu'il y a de certain, dit Dubois, c'est que Fourier ne part pas encore. Il me paraît bien singulier que si Amelin met à son bord quelques membres de la Commission, Fourier n'y soit pas admis des premiers. Il me paraît aussi bien difficile que les personnes qui partent incessamment soient sur un autre bord que celui d'Amelin. Le général en chef n'aura pas accordé deux bâtiments à la Commission. »

1. Amelin ou Hamelin, négociant français importateur.

Fèvre à Jollois

Caire, 4 pluviôse an IX.

« Martin[1] a fait le tour de Berk el-Karoun avec cinquante Arabes. Il est très satisfait de son voyage et se propose d'aller dans une petite oasis voisine du Fayoum. On ne connaît point les détails de ses découvertes; on sait seulement qu'il a vu, sur une des îles présumées de l'ancien lac Mœris, les restes d'un grand monument construit en briques, dont la pâte est une espèce de craie blanche et de paille hachée. Caristie a levé la carte du Bahr Yousef, depuis Médine où il se trouve jusqu'à Illahou; il continuera ce travail. Quand donc les ingénieurs maçons feront-ils leur métier? Martin et Caristie ont reconnu l'emplacement du labyrinthe; ils ont parcouru les ruines. On remarque encore plusieurs fragments de colonnes de granit rouge, quelques chapiteaux de la même matière, ce qui est assez remarquable. Ils ont trouvé deux autres chapiteaux semblables à ceux-là, en marbre blanc. Les colonnes sont cannelées. Ils ont trouvé un obélisque, dont le sommet est bien différent de ceux des obélisques que nous connaissons. Les ruines du labyrinthe sont, comme Jomard l'a indiqué, près de la pyramide d'Haouara.

» Le général Andréossy a fait aussi un mémoire sur le lac Mœris. Il faut espérer que, lorsque ce pays sera entièrement levé, on n'en parlera plus.

» Rozière, en attendant son voyage sur les bords de la mer Rouge, ira bientôt avec Regnou aux lacs de Natron et de là au Fayoum par la vallée du fleuve sans eau.

» Les recherches et les fouilles aux pyramides de Memphis se feront bientôt. L'Institut, invité par le général en chef, a fait connaître ce que l'on devait faire. Le citoyen

1. Martin, 1771-1855, ingénieur, auteur d'une histotre de l'Expédition d'Égypte.

Nouet a été invité à être du voyage et à mesurer les deux grandes pyramides de Saccara.

» Le citoyen Fourier n'a pas encore lu son mémoire sur les zodiaques; il attend, dit-il, le citoyen Girard. »

De Villiers à Jollois

8 pluviôse an IX.

« Costaz et Descostils sont actuellement en mer. Nous n'avons su qu'ils devaient partir qu'au moment de leur départ. Cette discrétion singulière ne peut être blâmée; elle leur a été sans doute d'une grande utilité, elle m'a pourtant affligé. Je n'ai pas même eu le temps de remettre à Descostils l'adresse de mon père. Ils promettent de beaucoup faire, mais une traversée de huit cents lieues fait oublier bien des choses. Fourier n'a pas été plus tôt instruit que nous de ce départ. Il l'a fait un peu penser à la France, et je ne m'étonnerais pas de le voir s'échapper un de ces jours. Arnollet[1], Nectoux et Riegel[2] paraissent près d'obtenir leurs passeports. Le général Menou ayant fait un premier pas se trouvera, j'espère, engagé à satisfaire la majorité de la Commission. Grâce à Lepère, nous serons toujours les plus maltraités. »

Lancret à Jollois

Rosette, 10 pluviôse an IX.

« Je ne puis, mon cher, m'empêcher de t'entretenir de l'objet qui m'occupe tout entier, c'est le départ de Costaz et de Descostils. Qu'ils sont heureux! Dans vingt jours peut-être, ils auront recouvré leur liberté! Quand notre tour viendra-t-il donc? Serons-nous condamnés à voir passer devant nous tous les autres membres de la Commission?

1. Arnollet, élève de l'École polytechnique, ingénieur.
2. Riegel, 1772-1839, musicien et littérateur, membre de l'Institut d'Égypte.

Toutefois, je suis loin de blâmer leur départ. Je suis même fort aise que ce soit Costaz et Descostils que le caprice ait favorisés, et puisque la Commission ne peut point partir en masse, il faut bien que chaque individu s'échappe séparément... »

De Villiers à Jollois

Caire, 17 pluviôse an IX.

« L'Institut s'est avisé de tenir séance un jour de comédie, et a été désert; c'est ce à quoi il devait s'attendre. On a reçu plusieurs lettres du général Menou. Il parle du voyage de Saccara, pour lequel Lepère, architecte, et Coutelle sont partis ce matin, du voyage aux lacs de Natron, et enfin du désir qu'il avait de voir réunir les travaux des membres de l'Institut et de la Commission. Il invite l'Institut à prendre ce dernier objet en considération. Une Commission composée des citoyens Fourier, Champy[1], Conté, Jacotin[2], Lepère aîné, Geoffroy, etc., est chargée de proposer une réponse au général. Cécile[3] est décidé à ne rien livrer en Égypte de ce qu'il a fait. Dutertre et d'autres sont dans les mêmes intentions.

» Le général veut aussi que, la *Décade* devenant un journal de l'Institut, il ne soit permis d'y rien faire imprimer sans l'aveu de cette Société. Rozière, qui voyait cette proposition accueillie par la Société, s'est fâché et a fait des observations. La discussion a été chaude, mais je ne puis vous la faire connaître, n'ayant pas assisté à la séance.

» On ne sait si Costaz et Descostils sont partis. Les vents sont contraires depuis longtemps. Le général Verdier et son épouse sont au pouvoir des Anglais.

» Je n'ai pas encore eu de longue conversation avec

1. Champy, administrateur des poudres, membre de l'Institut d'Égypte.
2. Jacotin, ingénieur en chef, membre de l'Institut d'Égypte.
3. Cécile, ingénieur, dessinateur, mécanicien et architecte.

Girard; je ne puis par conséquent vous dire s'il tient à son projet de communication. Mais il est aisé de voir que le but auquel tendent toutes les démarches de nos chefs est de nous donner cette couleur d'utilité, que vous vous plaignez d'avoir déjà dans le Delta.

» Je vous remercie de l'offre de partage que vous me faites des antiques que vous avez recueillis à Menouf. Je désire que le voyage que je compte faire à Saccara, pendant que Lepère et Coutelle y seront, me mette à même de pouvoir me piquer de générosité... »

Fèvre à Jollois

Caire, 1er ventôse an IX.

« La belle cuve placée près d'une mosquée du quartier Tailoun a été enlevée par le citoyen Coutelle et transportée au bord de l'eau, à quelque distance du fort d'Ibrahim-Bey. On l'embarque aujourd'hui.

» Tu sais, par le récit de la dernière séance de l'Institut d'Égypte séante au Caire, que l'on avait fait une partie de plaisir pour visiter les pyramides de Saccara, qu'on avait vu deux pyramides ouvertes, etc... Comme ces monuments sont de la plus haute antiquité et que l'on en a parlé, qu'on en parle, qu'on en parlera beaucoup, on veut donner quelques moyens de discourir encore sur les mêmes objets. Une Commission composée des citoyens Lepère, architecte, et Coutelle, va aller faire des fouilles aux pyramides de Gyzeh et aux pyramides de Saccara.

» Rozière ne paraît pas encore prêt à entreprendre la recherche de sa chère Bérénice... »

Lancret à Jollois

Rosette, 1er ventôse an IX.

« Nos amis du Caire t'auront sans doute instruit des diverses discussions que l'on a fait élever dans la Commission et dans l'Institut, soit au sujet des voyages à entreprendre, soit au sujet de la réunion des travaux de la Commission. Il paraît que ce dernier objet agite cruellement l'esprit de Dutertre et Cécile. Ils vont sûrement se montrer à nu dans cette affaire, et ils auront tort à tous égards. Je suis loin cependant de trouver que l'on ait raison de s'occuper de cette matière dans ce pays-ci; puisqu'il est impossible (fort heureusement) d'y mettre l'ouvrage à exécution, il faut ne parler de rien avant que l'on soit en France. Là, le *Petit Caporal* saura bien se faire obéir, et il n'aura, pour cela, qu'à dire : *Je désire*.

» Je crois que tu conviens avec moi que le Gouvernement a des droits incontestables sur nos travaux. D'après cela, si l'on nous demande la note de nos dessins, nous la donnerons très complète, et dans cette affaire comme dans les précédentes, nous montrerons tout notre désintéressement, et j'ose dire tout notre esprit public, quoiqu'on dise que nous en manquions.

» Ce que je trouve encore de fort peu convenable, c'est que c'est l'Institut que l'on semble charger de régler les intérêts de la Commission. La Commission fera fort bien de ne le pas vouloir.

» Je remplis ma lettre de réflexions assez inutiles, parce que je n'ai rien d'intéressant à t'apprendre, et que je n'ose pas aborder le sujet du départ, sur lequel je crains d'extravaguer, tant il envahit toutes mes facultés. Cependant, puisque m'y voilà venu, il faut bien te dire que Costaz et Descostils ont mis à la voile, le 15 du mois dernier. Et comment parler de ces choses, sans dire : Qu'ils sont heureux !... »

Le 3 ventôse an IX, Jollois put enfin rentrer au Caire, au moment où les Anglais tentaient, du côté d'Alexandrie, un débarquement combiné avec l'arrivée des troupes turques par le désert. Les membres de la Commission des Arts,

durent, en raison des circonstances, se retirer dans la citadelle. Mais la peste faisait au Caire de tels ravages, qu'ils finirent par obtenir du général Belliard, l'autorisation de se rendre à Alexandrie. Là, les savants se heurtèrent à de nouvelles et inextricables difficultés. Jollois s'est étendu longuement dans son journal sur les incidents de l'*Oiseau* qui ont fait peser sur la mémoire de Menou et de Lord Keith de si lourdes responsabilités. C'est également en termes fort sévères qu'il rend compte des intrigues du sieur Hamilton, cet Anglais qui, pour embellir son propre ouvrage sur l'Égypte, n'avait rien su imaginer de plus pratique que de provoquer la confiscation des travaux de la Commission française.

A force de patience et de ténacité, on finit par venir à bout de tous ces obstacles. Dans les premiers jours de vendémiaire an X, Jollois put s'embarquer sur l'*Amico Sincero*, en compagnie de ses amis Fèvre, Dubois-Aymé et de Villiers.

L'Expédition d'Égypte, qui s'achevait, avait été un simple épisode dans la vie de plusieurs, même parmi ceux que les circonstances avaient placés au premier rang, mais pour d'autres qui avaient consacré à cette tâche la fraîcheur de leur jeunesse et à qui le sort ne réservait pas de nouvelles et plus éclatantes faveurs, elle demeura un événement sans égal. C'est ce qui fait comprendre que, quand Bonaparte décida la publication du colossal ouvrage composé en l'honneur de l'Expédition d'Égypte, la tâche principale revint à des hommes qui n'avaient pas figuré parmi les élus de la première heure, ni fait partie de la fameuse fournée de l'Institut.

Il fallut bien s'adresser à ceux qui, profitant si bien de leur séjour sur les bords du Nil, avaient rapporté d'Égypte une moisson de documents précieux. Jollois et de Villiers furent appelés à livrer le contenu de leurs dossiers, et dans cette occasion, ils purent se féliciter une fois de plus, de l'amitié de Fourier.

Reprenant, dès son retour en France, l'idée de Kléber, Fourier avait insisté auprès du premier Consul, pour qu'on réunit dans un seul corps d'ouvrage tous les travaux des savants français qui avaient été en Égypte. Les lettres suivantes contiennent, sur ce sujet, des indications intéressantes. De Villiers, qui avait précédé à Paris Jollois demeuré en Bourgogne, lui écrivait :

19 nivôse an X (9 janvier 1802).

« Je suis ici depuis le 7, mon cher Jollois. A mon arrivée, j'ai vu Descostils et Girard. Fourier n'est arrivé que quelques jours après moi. Martin et Alibert[1] étaient ici le 8. Déjà deux ou trois diligences de Lyon sont aussi arrivées, remplies des membres de la Commission. Fourier que j'avais vu, il y a quelques jours, m'avait donné rendez-vous pour hier, à six heures du soir. Nous devions causer. J'y ai été, et voici à peu près ce qu'il m'a dit : Monge et Berthollet ont déjà leur plan arrêté pour la réunion des travaux de la Commission. Ils voudraient faire une collection de mémoires, à laquelle on joindrait une histoire des travaux de la Commission. Les mémoires seraient fournis par les membres de la Commission, et ils voudraient que je me chargeasse de la rédaction de l'histoire qui doit y être jointe. Je ne sais pas qui leur a mis dans la tête que je le ferais avec plaisir, tandis qu'au contraire, je n'en ai nullement le désir. Ma place, que j'ai reprise à l'École polytechnique, me prend tout mon temps.

» Le premier Consul lui a témoigné le désir de voir réunis les travaux de la Commission, et l'a chargé de lui proposer un moyen de parvenir à ce but. Quelles que soient les vues particulières des citoyens Monge et Berthollet, Fourier doit faire à Bonaparte son rapport, et lui proposer les moyens qu'il croit les plus efficaces. Il doit se réunir demain aux

1. Alibert, élève de l'École polytechnique, ingénieur des ponts et chaussées.

citoyens Monge, Berthollet et Laplace. Il leur fera voir les inconvénients de la forme qu'ils veulent donner à l'ouvrage, et saura s'ils tiennent beaucoup à leurs idées. Il me dira, le 21 courant, le résultat de l'entretien qu'ils auront eu ensemble.

» Fourier est entré dans beaucoup d'autres détails que je ne pourrais faire tenir dans une lettre, mais voici une question qu'il m'a faite et que j'ai pour ainsi dire sollicitée : Dans le cas où l'ouvrage de la Commission traînerait en longueur, vous décideriez-vous à faire publier séparément les dessins du zodiaque, avec mon mémoire ? (Cela lui conviendrait fort, à ce qui m'a paru). Je ne veux pas le dire tout haut, de peur de donner le signal du démembrement de l'ouvrage, mais cela vous convient-il ? — Je n'ai pas répondu.

» J'ai vu hier Denon et une grande partie de son ouvrage. Son grand zodiaque n'est pas encore gravé. Je ne l'ai pas vu ; mais le grand zodiaque circulaire l'est, et absolument tel que nous l'avons vu ensemble à Dendérah, c'est-à-dire très petit, et à ce qui m'a paru, très incorrect. Il n'a pas augmenté l'échelle de ses dessins, mais il en a mis plusieurs sur une même feuille. Le texte et les planches sont grand in-4°.

» Il me tarde bien de te voir à Paris. Viens-y le plus promptement que tu pourras. »

Fèvre à Jollois

Paris, 22 nivôse (12 janvier 1802).

« Toutes les personnes que j'ai vues désirent que les membres de la Commission des Arts réunissent leurs travaux, pour en former un ouvrage complet. En parlant au citoyen Prony[1] de ce que nous avions fait en Égypte, je n'ai pas oublié de lui faire connaître tes travaux, surtout tes

1. Prony, professeur à l'École polytechnique.

zodiaques. Il ne doute pas qu'on ne rapporte des dessins qui feront mieux connaître l'architecture égyptienne que les jolies vues de Denon, et que tous les travaux réunis ne fassent un ouvrage magnifique. Mais le premier Consul et le Ministre de l'intérieur n'étant pas à Paris, il ne se fera rien. Tu n'as donc pas besoin de te presser beaucoup ; seulement tu ferais bien d'être à Paris, quelques jours avant le retour du premier Consul, afin de prendre langue.

» Fourier, que je n'ai pas encore pu voir, a été très bien reçu par le premier Consul. Il a déjà fait plusieurs leçons à l'École polytechnique. Girard a parlé aussi au premier Consul. Il a lu, dans une séance particulière de l'Institut, un mémoire sur le Mekias de l'île d'Éléphantine. Il se propose d'en lire un autre et de profiter du mouvement d'enthousiasme que tout ce qui est relatif à l'Égypte occasionnera pendant quelque temps. Monge est bien malade. On espère cependant le sauver. Hier, il allait un peu mieux. »

De Villiers à Jollois

22 nivôse (12 janvier 1802).

« Le projet de réunion des travaux de la Commission est, à ce qu'il me paraît, définitivement arrêté. Berthollet, Laplace et Fourier sont à peu près convenus de leur fait. L'ouvrage sera composé d'une partie historique que rédigera Fourier, de descriptions de monuments accompagnés de dessins, et de divers mémoires des membres de la Commission. On obligera ceux d'entre eux, dont les travaux sont absolument nécessaires à la confection de l'ouvrage, à les apporter. Les autres soumettront ce qu'ils voudront faire comprendre dans cet ouvrage à une Commission composée de cinq membres, savoir : Fourier, un astronome Delambre, un architecte Legrand, un naturaliste Cuvier et un antiquaire.

» Seront obligés d'apporter leurs travaux : Dutertre,

Lepère, Redouté[1], Balzac[2], Jomard, Lancret, Chabrol, toi et moi. On continuerait leur traitement aux uns ; on obtiendrait pour les autres de les faire employer à Paris. Cela ne paraît pas souffrir de difficultés. La description des monuments serait confiée à différentes personnes qui signeraient individuellement.

» Toutes ces choses m'ont été confiées par Fourier, qui m'a recommandé de n'en pas parler trop publiquement. Fourier m'a chargé de te dire que ce n'était nullement de son fait que l'on avait annoncé dans un Moniteur du mois dernier qu'il s'était chargé de recueillir et de dessiner lui-même les zodiaques de la Haute-Égypte. Je l'ai bien tranquillisé sur l'inquiétude qu'il paraissait avoir que cela ne te fît de la peine. Fais en sorte d'être ici avant la fin du mois. »

Fidèle au rendez-vous, Jollois accourut à Paris et se mit presque aussitôt à la tâche. Au mois de vendémiaire, il se trouvait en Bourgogne, où l'avait appelé un deuil de famille, quand il reçut de de Villiers les lignes suivantes :

« J'ai fini hier un grand dessin. Je l'aurai demain et mer-
» credi le présenterai. Je vais m'occuper à réduire le plan
» de Philæ, comme nous en sommes convenus. Monge
» nous a prévenus, à la dernière assemblée, que le pre-
» mier Consul désirait insérer dans l'ouvrage de la Commis-
» sion une histoire de la partie militaire de l'expédition,
» écrite par lui-même. Il a, pour cela, écrit à chacun des
» corps revenant d'Égypte, pour avoir l'historique de leurs
» travaux en ce pays. Les secrétaires rédacteurs sont, dit-
» on, déjà nommés. Ce travail, outre l'avantage d'ajouter
» beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage, a encore celui d'assurer
» le désir que Bonaparte aura de voir achever notre besogne,

1. Redouté, peintre, membre de l'Institut d'Égypte.

2. Balzac, 1725-1820, architecte et dessinateur, inspecteur en chef des travaux publics à Paris.

» colossale comme les monuments qui l'ont fait naître. Que
» ces monuments colossaux et éternels soient aussi la mesure
» de notre amitié, qu'ils ont vu naître ! »

Cette amitié, en effet, ne fit que se développer pendant les longues années que Jollois et de Villiers consacrèrent aux travaux de la Commission d'Égypte. Leur collaboration amicale et désintéressée se prolongea jusqu'en 1826, époque où la publication prit fin. Le Gouvernement de la Restauration avait tenu à honneur d'achever l'œuvre entreprise par le Gouvernement impérial, et il y réussit fort heureusement. Les deux lettres suivantes donnent quelques indications sur les conditions dans lesquelles l'entreprise se termina :

Berthollet à Jomard

Ce 19 décembre...

« J'ai vu ce matin le Ministre. Il m'a dit que Sa Majesté avait pris définitivement une décision sur l'ouvrage d'Égypte. Malheureusement Elle a beaucoup rabattu les propositions du Ministre. Elle a borné à 23.000 francs annuels la récompense qu'Elle accorde aux coopérateurs. Elle a pris leur liste, et réglé Elle-même la distribution ; le maximum est de 1.200, le minimum de 250. Les fonds sont pris sur la caisse d'amortissement, et la pension doit courir dès à présent. On laisse les traitements pendant deux ans, un exemplaire pour chaque coopérateur, mais il ne sera donné qu'au bout de deux ans. Quatre cent mille francs sont accordés dans le budget, pour cette année. J'ai représenté combien la récompense correspondait peu à ce que vous aviez en particulier droit d'attendre, mais il m'a dit que Sa Majesté ne regardait Elle-même ce qu'Elle accordait que comme un cadeau, et que l'on placerait convenablement tous ceux qui seraient susceptibles de l'être. Il m'a ajouté qu'il ferait lui-même tout ce qui dépendrait de lui à cet égard, et qu'il regarderait ce soin comme un devoir.

» J'avais mal interprété ce qu'il m'avait dit sur la nouvelle Commission. Elle n'a réellement pour objet que la vente de l'ouvrage, mais sa confection continuera d'être dirigée par la Commission actuelle. J'ai l'honneur de vous saluer.

» BERTHOLLET. »

Jomard[1] *à Jollois, ingénieur en chef à Orléans*

6 janvier 1826.

« Nous sortons, mon cher Jollois, de l'audience royale. Je t'ai bien regretté. Tu aurais été témoin de l'accueil bienveillant que le Roi a fait à la députation. Le Ministre l'a présentée, mais n'a pas fait de discours. Le général Lafont, comme président, a adressé la parole au Roi, qui a répondu avec une bonté infinie, et qui a même mis beaucoup d'attention aux cinq volumes de planches. Le nouveau était le volume interminable d'histoire naturelle, bien beau, mais bien difficile à arracher. Les quatre autres : Antiquités, volume V, Géographie, État moderne, étaient seulement complétés. La partie qui paraîtra est formée de 156 planches de tout format. Le texte qui était sous les yeux du Roi est de 1.000 à 1.200 pages; le reste est à l'impression. On le tirera, pendant qu'on va imprimer toutes les planches, qu'on assemblera les livraisons d'exemplaires, etc.

» Le Roi a beaucoup parlé d'Alexandrie, du débarquement des Anglais, du Caire, des Pyramides, de l'isthme de Suez et de la mer Rouge. Il a beaucoup remercié et félicité les membres de la députation. La Dauphine présente a dit en riant qu'elle ne se souciait pas beaucoup d'aller au Caire, etc., etc.; le Roi, que cet ouvrage faisait honneur à la France, qu'il valait ce que les Anglais ont fait de plus beau.

1. Jomard, 1778-1862, élève de l'École polytechnique, ingénieur géographe, secrétaire de la Commission de publication, membre de l'Institut.

La Dauphine a paru aussi prendre intérêt à la présentation, d'où je conclus que le Ministre lui fera donner un exemplaire de l'ouvrage...

» JOMARD. »

La part prise par Jollois aux travaux de la Commission d'Égypte avait été considérable, ainsi qu'on en peut juger par la liste suivante des mémoires et des planches, qu'il publia soit seul, soit en collaboration :

1° *Recherches sur les bas-reliefs astronomiques des Égyptiens.* (Antiquités, Mémoires.) Tome I, p. 427 à 494, avec deux planches, et atlas de la *Description de l'Égypte*, vol. I, planches 79 et 87, et vol. IV, planches 20 et 21.

2° *Description d'Esné et de ses environs.* (Antiquités, Descriptions.) Tome I, p. 1 à 26.

3° *Description générale de Thèbes.* (Antiquités, Descriptions.) Tome I.

4° *Dissertation sur la position géographique et l'étendue de Thèbes, et recherches historiques relatives à cette ancienne capitale.* (Antiquités, Descriptions.) Tome I, p. 415 à 443.

5° *Description des monuments astronomiques découverts en Égypte.* (Antiquités, Descriptions.) Tome I, 16 pages.

6° *Description des antiquités de Denderah et des ruines de Keft et de Qous.* (Antiquités, Descriptions.) Tome II, 62 pages.

7° *Description de Syout et antiquités qui paraissent avoir appartenu à l'ancienne ville de Lycopolis.* (Antiquités, Descriptions.) Tome II, 16 pages.

Jollois eut de Villiers comme collaborateur pour tous ces travaux. Un seul mémoire porte, en même temps que sa signature, celle de Dubois-Aymé; il est inséré dans le tome II des Antiquités, Descriptions, et intitulé : « Description des principales ruines situées dans la portion de l'ancien Delta comprise entre les branches de Rosette et de Damiette. »

La contribution de Jollois au travail des planches destinées à l'ouvrage de la Commission d'Égypte fut encore plus considérable, puisqu'elle s'étendit à cent quinze dessins d'importance diverse.

Au cours des travaux de la Commission, Jollois reprit ses fonctions dans le corps des ponts et chaussées. Il fut ingénieur du département de la Seine jusqu'en 1819, ingénieur en chef du département des Vosges, puis de celui du Loiret, et enfin directeur des ponts et chaussées du département de la Seine. En toute circonstance, il se montra un ingénieur très actif et fort compétent, mais, en même temps, il sut demeurer fidèle à ce goût pour l'archéologie que l'étude des ruines égyptiennes avait si bien développé en lui.

L'exercice de sa profession lui procurait des facilités particulières, pour ses recherches sur le passé de l'ancienne France. Il en usa largement dans les différents départements où il fut appelé à fixer sa résidence.

Tous ces travaux[1], qui contribuèrent à accroître la notoriété de Jollois, le firent admettre à la Société des Antiquaires de France, dont il devint d'abord vice-président, puis président en 1835. Il était candidat à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres où, en 1832, il avait brigué la succession de Champollion le Jeune, en même temps qu'il recherchait la place demeurée vacante de conservateur du Musée égyptien. Ses titres avaient la plus grande chance d'être accueillis surtout depuis qu'en 1840, l'Académie des Inscriptions lui avait décerné la première médaille d'or pour les antiquités nationales, à l'occasion de son mémoire sur les antiquités romaines et gallo-romaines de Paris, mais la mort vint trop tôt le surprendre le 24 juin 1842.

Jollois, qui n'avait pas d'enfants, laissait une veuve, Amélie Soufflot, petite-nièce du célèbre architecte de Sainte-Geneviève, et, comme lui, d'origine bourguignonne. Ses papiers se partagèrent entre sa famille et celle de sa femme.

Je dois ici un souvenir reconnaissant à la mémoire de M. Henri Jollois, ingénieur en chef des ponts et chaussées, son neveu, dont l'obligeance m'a permis de combiner les documents qu'il possédait, avec ceux dont je disposais moi-même. Parmi ces derniers, figurent les notes fournies à Prosper Jollois par quelques-uns de ses anciens compagnons en Égypte, alors qu'il était secrétaire de la Commission et qu'il collaborait avec de Villiers. La plus importante est assurément celle de Fourier, et c'est une bonne fortune pour nous de pouvoir la joindre à cette publication. Les extraits

1. Les résultats des travaux de Jollois sont contenus dans les mémoires suivants :

Histoire de Jeanne d'Arc	1821
Mémoire sur le Donon	1821
Mémoire sur les Antiquités de Gran	1823
Mémoire sur les fouilles faites à la fontaine de l'Étuvée à Orléans	1825
Notice sur l'exploration du cimetière romain de l'ancienne Gabris (Gièvres)	1830
Mémoire sur les antiquités du grand cimetière d'Orléans	1831
Mémoire sur un coffre déposé à l'église Saint-Aignan	
Histoire du siège d'Orléans par les Anglais (couronné par l'Académie des Inscriptions)	1831
Mémoire sur les antiquités trouvées dans les fouilles du Canal de Bourgogne	1832
Description de tous les monuments élevés à Jeanne d'Arc	1834
Lettre à la société des Antiquaires de France sur l'emplacement du fort des Tourelles et de l'ancien pont d'Orléans	1834
Mémoire sur les antiquités du département du Loiret (couronné par l'Académie des Inscriptions)	1836
Mémoire sur quelques antiquités remarquables du département des Vosges	1842
Mémoire sur les antiquités romaines et gallo-romaines de Paris (publié par l'Académie des Inscriptions dans la *Collection des Mémoires présentés par divers savants*)	1846

des journaux de Jomard, de Delille[1], de Saint-Genis, de Corabœuf, de Descostils et de Balzac présentent également un certain intérêt. Ils complètent en tout cas, fort utilement suivant nous, les renseignements recueillis directement par Jollois, dont ils furent plus d'une fois, sur les lieux mêmes, les très consciencieux collaborateurs.

Quant au journal de voyage de Jollois, ou plutôt ses notes, il m'a paru préférable de n'en tirer pour ce volume que ce qui présentait un intérêt incontestable, et de laisser de côté certaines observations un peu banales du voyageur jeune et inexpérimenté qu'il était encore au moment de son arrivée en Égypte.

Il y aurait peut-être d'autres détails intéressants pour l'histoire de l'Expédition d'Égypte, à glaner dans la correspondance de Jollois avec ses compagnons. Cette correspondance ne méritant pas d'être publiée dans son entier, je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'en extraire tout ce qui se rapportait aux matières traitées dans le journal, et ce qui pouvait, dans une mesure quelconque, mettre en relief la manière de vivre et les occupations des membres de la Commission des Arts et de l'Institut d'Égypte.

Pierre Lefèvre-Pontalis.

1. Delille (Raffeneau), ingénieur des ponts et chaussées, plus tard inspecteur général.

PREMIÈRE PARTIE

J.-B.-PROSPER JOLLOIS

Notes de Voyage en Égypte

1° Arrivée en Égypte et Séjour au Caire

2° Voyage dans la Haute-Égypte

3° Séjour dans la Basse-Égypte, et Départ



J.-B.-PROSPER JOLLOIS

D'après le dessin de Dutertre

ARRIVÉE EN ÉGYPTE ET SÉJOUR AU CAIRE

Le 13 messidor an VI, nous arrivâmes en vue d'Alexandrie, entre onze heures et midi.

Le même jour, à quatre heures du soir, s'effectua le débarquement. Toutes les embarcations des différents bâtiment reçurent l'ordre de débarquer des hommes et de se ranger autour d'une galère montée par le général en chef et les généraux de division. Toutes les barques étant rassemblées, on força de rames. Il était quatre heures du soir, un vent assez violent soufflait, la mer était très grosse; les marins les plus robustes cédèrent à son influence. Enfin, l'on mit pied à terre, sur les huit heures du soir, près de la tour carrée des Arabes. Aucun ennemi ne s'opposa au débarquement. L'armée s'avança une partie de la nuit, et le général en chef donna lui-même, dit-on, à la colonne de Pompée, le signal de l'attaque sur Alexandrie. Il s'était

exposé; on forma autour de lui un bataillon carré, et il dormit enveloppé dans son manteau. Il est probable qu'il ne comptait pas éprouver de résistance.

Le 14 messidor, on reçut de l'amiral de l'escadre l'ordre de débarquer tous les savants et artistes des vaisseaux de guerre sur les frégates qui devaient entrer dans le port. Cet ordre, que l'on ne reçut que très tard, ne fut mis à exécution pour nous que le lendemain. Nous ressentîmes enfin une joie bien vive de voir la terre, de quitter la prison, où nous tirions de notre propre fonds le peu de jouissances que nous éprouvions, où nous ne vîmes que des marins en général grossiers et sans éducation, ne sachant de leur art que la nature.

Fort heureusement, j'avais connu, pendant la traversée, Souhait, Bonnard, Fauvi, Desmoulins, Portal[1] et Protain[2]; et depuis Malte jusqu'à Alexandrie, je m'étais occupé beaucoup d'italien, de physique, etc.

Nous quittâmes donc le *Guerrier* à six heures du matin et nous allâmes sur la frégate vénitienne la *Montenotte*. Nous étions tombés de Charybde en Scylla. Arrivés à ce bord, nous ne trouvâmes personne pour débarquer nos effets. Le capitaine parut bientôt d'une manière qui ne nous fit pas bien augurer de l'agrément que nous aurions à être avec lui, mais peu nous importait; nous allions descendre à terre!

Cinq heures suffirent à peine pour appareiller, malgré les cris, les encouragements, les sollicitations, les menaces du pauvre capitaine, qui ne savait comment s'y prendre pour faire travailler son monde.

Il faisait sonder à chaque instant et parvint, non sans avoir beaucoup sué, beaucoup crié, beaucoup questionné tous les passants, à nous amener au port, sans danger.

On lui prodigua des applaudissements qui parurent lui

1. Portal, dessinateur.
2. Protain, dessinateur, architecte, membre de l'Institut d'Égypte, témoin de l'assassinat de Kléber.

faire un sensible plaisir. Cependant, nous n'en fûmes pas pour cela mieux traités, et après avoir passé une fort mauvaise nuit, exposés au serein et à l'air insalubre de la nuit, le lendemain, il nous chassa pour ainsi dire de son bord.

Nous voilà donc débarqués de la *Montenotte*. Embarqués sur son grand canot, nous traversons le Port-Vieux. Arrivés à l'extrémité du port, nous faisons décharger nos effets. Nouvel embarras pour les placer. La ville était à peine prise; on n'était point encore sûr de la portion de terrain où est située la colonne de Pompée; on craignait que les habitants ne tirassent par les fenêtres, comme ils l'avaient fait les jours précédents.

Quoi qu'il en soit, je m'achemine par des chemins inconnus, vers le quartier des Francs, vers la maison du consul de France, où était logé Bonaparte. Dans ce court trajet, je vis assez pour me détromper sur l'idée que je m'étais formée de cette superbe Alexandrie : de vieilles masures tombant en ruines, des murs posés irrégulièrement, des rues étroites, des bazars où l'air ne circule point, tel fut l'aspect sous lequel je vis Alexandrie.

J'arrive enfin au quartier général. Je rencontre Faurie[1] qui m'offre son logement; je cours rejoindre mes amis et nous y faisons déposer nos effets. Nous y prenons quelque nourriture, dont nous avons un pressant besoin, et nous allons nous promener.

Nous dirigeâmes nos pas vers l'ancienne Alexandrie. Des monceaux de sable et de pierres, des citernes profondes et qui semblaient à deux rangs de voûte, voilà ce qui frappa d'abord nos regards. Nous nous acheminâmes ensuite vers une mosquée ruinée, décorée d'un minaret très élégant. Le spectacle qui nous frappa en y entrant nous fit éprouver des sensations agréables mêlées de douleur : Quatre rangs de colonnes, toutes de marbre, en décorent l'intérieur et témoignent à tous les spectateurs la splendeur de l'ancienne Alexandrie.

1. Faurie, ingénieur géographe, mort en Égypte.

Mais elles sont ruinées, ces colonnes autrefois si belles; elles ont éprouvé les ravages du temps et de la barbarie. Rassemblées confusément et sans ordre, une petite colonne se trouve à côté d'une grosse; celle d'un petit diamètre suit celle d'un diamètre plus grand; mais, ô comble de la barbarie, la base est mise à la place du chapiteau et le chapiteau à la place de la base. Les colonnes égyptiennes sont mêlées avec celles des Sarrasins; le chapiteau corinthien est à côté d'un chapiteau en forme de corbeille. Toutes les colonnes sont liées entre elles par des planches; l'ensemble en est beau, mais les détails en sont détestables.

Dans cette mosquée se trouvent une chaire en bois de sycomore travaillé avec beaucoup d'art et que le temps a recouverte de mousses de couleurs variées, une niche en mosaïque, des murs revêtus de plaques de marbre disposées sans art et sans goût, et une urne en marbre d'Égypte, chargée de caractères d'hiéroglyphes et que l'on a jugée digne d'orner le musée français (elle n'avait pas son couvercle, mais on dit l'avoir retrouvé dans une rue d'Alexandrie), des cadrans où sont tracées les courbes qui indiquent les différentes saisons de l'année, des compartiments en marbre.

Au milieu se trouvent plusieurs palmiers. Nous montâmes au haut du minaret, d'où nous aperçûmes tout l'ensemble de la ville avec ses deux ports.

Non loin de cette mosquée, du côté du Port-Vieux, se trouvent trois colonnes, restes d'un ancien monument; elles sont d'un très beau granit, poli par la main des hommes. Le temps les a un peu dégradées; dans quelques-unes de leurs parties, elles sont déliées.

Nous dirigeâmes ensuite nos pas vers la porte de Rosette, et nous fîmes route avec les citoyens Dolomieu[1] et Denon[2],

1. Dolomieu, 1750-1801, membre de l'Institut d'Égypte, minéralogiste, professeur au Muséum, membre de l'Institut.

2. Denon, 1847-1825, membre de l'Institut d'Égypte, directeur général des Musées, membre de l'Institut, auteur d'un important ouvrage sur l'Égypte.

que nous rencontrâmes, Des ruines de bâtiments construits en briques, des citernes dont l'entrée est décorée d'une base de colonne percée, une mosquée dans les murs de laquelle se trouve une fort belle colonne de granit, des dunes, les unes élevées, les autres assez basses, dont les noyaux sont de petits monceaux de ruines, autour desquels les sables transportés par les vents des déserts de l'Arabie viennent s'agglomérer. Il est probable que c'est ainsi que se forment toutes les dunes; une simple ruine peut donner naissance à une montagne de sable.

Nous arrivâmes enfin à la porte de Rosette. C'est une mauvaise fortification construite par les Sarrasins ; elle n'est remarquable que par les énormes pierres de granit qui en forment le cadre.

Nous entrâmes dans le camp français, qui se trouve à côté. Les soldats y mangeaient encore du biscuit. Tous en général étaient très contents d'être à terre, mais beaucoup d'entre eux, peu contents des ressources qu'offrait le pays, désiraient déjà en sortir.

Le soleil commençant déjà à baisser, nous songeâmes à regagner la ville; il était d'ailleurs prudent de se retirer de bonne heure. Nous revînmes sur nos pas, et nous étions près de la porte de la ville, lorsqu'une balle siffla à nos oreilles ; heureusement, elle ne nous blessa pas. Nous montâmes dans le logement de notre camarade de vaisseau ; nous y soupâmes et nous y couchâmes ; nous n'y dormîmes pas très bien, ayant été assaillis par une foule d'insectes.

Le lendemain nous portâmes nos pas vers l'obélisque vulgairement appelé *Aiguille de Cléopâtre.* C'est un superbe morceau de granit, taillé en pyramide, terminé par un biseau. Les arêtes en sont vives, le poli assez beau ; il a cependant déjà éprouvé les ravages du temps ; un morceau en a été enlevé, à peu près à la moitié de la hauteur. Depuis

la base jusqu'au sommet, elle est couverte de caractères hiéroglyphiques ; elle a sept pieds de côté à la base, et à peu près cinquante-sept pieds de haut.

Tout à côté est enfoncée dans des ruines, une seconde aiguille dont on n'aperçoit que la base ; on y remarque aussi des caractères hiéroglyphiques. On s'est convaincu, d'après des fouilles faites sur les lieux, qu'elle était entière, et à peu près de même dimension que celle qui est sur sa base.

De cet endroit, nous aperçûmes les nombreuses tours, autrefois élevées par les Sarrasins pour la défense d'Alexandrie, et maintenant ruinées. Nous allâmes ensuite prendre un bain à la mer, près des bains dits de Cléopâtre.

Le soir, nous allâmes à l'île de Pharos, où était jadis construit un phare compté parmi les sept merveilles du monde. Maintenant l'on n'y voit plus qu'un fort informe, en partie ruiné, garni de quelques couleuvrines non montées sur des affûts, et dans la lumière desquelles on peut fourrer le petit doigt. L'île est jointe au continent par une digue qui forme le Port-Vieux. Cette digue, dit-on, fut construite par Alexandre ; mais à coup sûr, elle a été réparée depuis. Elle est formée par un enrochement d'une large base ; dans la partie supérieure, on voit des tronçons de colonnes de granit.

Le jour suivant, nous allâmes à la colonne de Pompée. Nous y rencontrâmes une grande partie des membres de la Commission des savants. Ils s'occupaient déjà des travaux ; on n'avait pas encore pourvu à leur subsistance, et ils étaient dans l'abandon le plus absolu. Le général en chef, occupé plus spécialement de combinaisons militaires, s'en inquiétait peu ; le général Caffarelli, plus particulièrement chargé d'eux, n'y songeait nullement. On poussa les choses si loin, que deux hommes, précieux aux arts, aux sciences et à la France, furent aussi oubliés. Ils eurent le courage de faire sentir toute l'indignité d'une pareille conduite, et s'en plaignirent amèrement. Ils étaient très mal logés et manquaient de subsistances.

Le citoyen Dolomieu revint à la charge et témoigna tout son mécontentement de l'abandon où on laissait une foule de jeunes gens que l'on avait arrachés à leur patrie, à leurs parents, à leurs amis, et auxquels on avait promis monts et merveilles.

Enfin le résultat de ces plaintes fut que, cinq jours après le débarquement des savants, dont quelques-uns furent même livrés à toutes les horreurs de la faim, on s'occupa de leur donner les rations que l'on accorde aux simples soldats, et de les loger dans d'horribles galetas... Quel beau sujet de caricature pour les Français qui rient de tout, que de voir des savants à la colonne de Pompée, en mesurant péniblement les dimensions, et au retour, cherchant avec avidité des citernes, où ils pussent étancher leur soif, en attendant qu'ils pussent satisfaire leur faim !

La colonne de Pompée est posée sur un petit tertre, au milieu des décombres qui sont probablement les ruines de l'ancienne ville. Elle repose sur une pyramide renversée et couverte d'hiéroglyphes. Tout le reste n'est qu'un remplissage, sur lequel cependant reposait aussi la colonne ; mais l'avarice y ayant probablement soupçonné un trésor, ce piédestal fut ruiné par un côté; la colonne n'est plus d'aplomb.

Les architectes s'occupent d'un premier projet de monument, dédié aux mânes des Français, morts en arrivant à Alexandrie. Bodard[1], Faye[2] et Chabrol[3] restent attachés au canal d'Alexandrie.

Le 18 messidor an VI (6 juillet 1798), des Arabes Bédouins ramènent une vingtaine de prisonniers français, et font leur paix avec le général ; on leur donne de l'argent, comme cela avait été promis.

1. Bodard, 1765-1799, ingénieur des ponts et chaussées, mort de la peste en Égypte.
2. Faye, ingénieur.
3. Chabrol, 1773-1843, ingénieur, préfet de la Seine, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

Le 19 (7 juillet), les Arabes font encore des excursions du côté de la colonne de Pompée. Plusieurs soldats sont tués ou faits prisonniers. Le quartier général part. Le général en chef, après avoir passé la revue des troupes, se met à leur tête, et la colonne dirige sa marche vers la Porte de Rosette. C'est alors que nous nous séparâmes de Lancret qui, étant attaché au général Andréossy, fut obligé de partir avec lui. Dès le soir, nous commençâmes à nous apercevoir du départ de nos hôtes. Il ne fut pas possible d'avoir à souper, et dès le lendemain, on nous signifia de déloger.

Dans cette cruelle alternative, indignement abandonnés non seulement par tous les autres volontaires civils, par les autorités supérieures de l'Expédition, mais encore, n'ayant que peu de communications avec nos chefs subalternes, dont la manière de voir différait essentiellement de la nôtre, dépourvus de moyens de subsistance et dans l'impossibilité de nous en procurer même avec de l'argent, déterminés d'ailleurs par ce penchant si naturel aux hommes de fuir les lieux où ils ne trouvent pas d'aisance, pour aller dans d'autres où ils croient la trouver, une partie des membres de la Commission des Arts devant partir pour Rosette, nous fîmes tous nos efforts pour être du voyage, quoique n'étant pas portés sur la liste, et nous réussîmes.

On fit d'abord difficulté de recevoir sur la flottille ceux qui se présentèrent, et je fus du nombre. Le citoyen Geoffroy [1], embarqué sur un bateau à voile, obtint du commandant qu'on recevrait vingt-huit passagers. Le citoyen Fourier [2], qui était venu avec nous, eut l'adresse de s'embarquer sur

1. Geoffroy-Saint-Hilaire, 1772-1844, zoologiste, membre de l'Institut d'Égypte, membre de l'Institut.

2. Fourier, 1768-1830, géomètre, un des organisateurs de la partie scientifique de l'Expédition d'Égypte, professeur à l'École polytechnique, secrétaire de l'Institut d'Égypte, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, préfet de l'Isère.

une galère, et d'abandonner tous les jeunes gens dont il était chargé, à leur malheureux sort.

Pendant que ces choses se passaient, une foule de jeunes gens étaient réunis chez Costaz [1] et lui manifestèrent le vif désir de quitter une ville, où l'on manquait de tout. Le citoyen Costaz était dans la désolation. Il convint de l'abandon complet où l'on était ; il en gémit avec tout le monde, et dit qu'il était dans la même position que tous les autres volontaires, que pendant la traversée il n'avait pas joui de plus de considération qu'eux. Enfin, le citoyen Geoffroy arriva, et le citoyen Costaz fut tout à coup soulagé de la profonde inquiétude où il était plongé : « Rendons grâces au Ciel, s'écria-t-il, nous voilà tirés d'un grand embarras ! » — Nous faisons emporter nos effets, et nous nous embarquons sur le *Sans-Quartier*.

Il était deux heures; le temps du dîner approchait. Le capitaine refusa de nous donner de la nourriture. Heureusement quelques-uns de nous avaient apporté quelques provisions, qui servirent pour tout le monde.

Le soir, nous couchâmes sur le pont; nous y fûmes on ne peut plus mal, et la fatigue que nous éprouvâmes par le roulis et le tangage du petit bâtiment contribua beaucoup à nous faire passer une mauvaise nuit.

On vint mouiller au milieu de la flotte qui était à Aboukir et qui secourait les troupes dans le passage du désert.

Le lendemain matin 21, on leva l'ancre et l'on fit voile vers l'embouchure du Nil. Le même jour, à quatre heures du soir, le vent étant considérable et le général ne jugeant pas convenable que la bombarde entrât dans le Nil, on nous fit débarquer sur une chaloupe canonnière.

Enfin, nous entrons dans le fleuve; nous côtoyons les

1. Costaz, 1767-1842, géomètre, professeur à l'École normale et à l'École polytechnique, secrétaire de l'Institut d'Égypte, préfet, directeur des ponts et chaussées, intendant des bâtiments de la couronne, membre de l'Institut.

bords du Nil. Le vent donne en plein dans les voiles; nous nous avançons majestueusement. J'avoue franchement que le spectacle me parut enchanteur et que le plaisir que je ressentis me fit oublier promptement les tracasseries que j'avais éprouvées depuis mon séjour à Alexandrie.

Nous arrivâmes enfin à Rosette. Les troupes y étaient entrées le jour précédent, à midi, sans aucune résistance.

Les ingénieurs des ponts et chaussées allèrent voir le général Caffarelli, avant son départ pour le Caire. Ils lui firent part de l'inquiétude qu'ils éprouvaient relativement à l'abandon où l'on paraissait être, à la non-organisation de la Commission des Arts, et en particulier de la partie des ponts et chaussées. Le général leur fit concevoir les espérances les plus flatteuses et les assura qu'au Caire tout irait bien. Il leur donna même des éloges ridicules et leur fit vraiment avaler une pilule dorée. Ils conférèrent ensemble, relativement à notre ami Lancret, que le général avait distrait des ponts et chaussées pour l'attacher aux équipages des ponts de l'armée. Le général assura que rien ne pouvait lui être plus avantageux, le combla d'éloges, lui témoigna tout plein de bonne volonté. D'un autre côté, le général Andréossy convenait qu'un jeune homme qui avait fait des études préliminaires ne pouvait rester attaché à cette partie.

L'abandon des artistes, l'oubli où ils furent plongés à Alexandrie, l'indifférence avec laquelle on les traita, furent tels que l'on proposa à Pourlier[1] une place dans les vivres. Quelles blessures pour l'amour-propre! D'autres furent employés à mettre les scellés sur les biens des Mameloucks; d'autres furent commissaires des guerres.

Avant de partir, le général Caffarelli laissa une instruction dans laquelle il indiquait la besogne à faire, les objets dont on devait s'occuper dans le nouveau pays qu'on allait parcourir. Il marquait à chacun son travail, mais sa partialité pour son corps ne se démentit pas dans cette circonstance. Les ingénieurs des ponts et chaussées n'étaient le plus souvent que des adjoints des ingénieurs militaires; il n'adressait d'ailleurs la parole qu'à ses braves camarades, c'est-à-dire aux ingénieurs militaires. Sa conduite à Malte avait donné une preuve complète de sa partialité : les ingénieurs militaires, les plus inférieurs en grade, étaient admis à sa table, tandis qu'il n'invitait pas des membres marquants de la Commission des Arts.

1. Pourlier, antiquaire.

Panhusen[1] a probablement été fait prisonnier par les Bédouins; depuis le jour de la descente, on n'a point eu de ses nouvelles.

Monge et Berthollet ont suivi le quartier général.

Le 22 messidor, à peine éveillé, je retrouve Lancret, bien étonné de nous voir aussitôt rapprochés de lui. Nous prenons du lait ensemble. Il va vers ses bagages, c'est-à-dire au camp. Nous nous occupons de trouver un logement; on fait de nouvelles difficultés. Nous sommes obligés de débarquer nos effets sur le rivage. Enfin, nous avons un logement; nous y déposons nos effets et nous retournons au camp; nous y construisons une cabane, nous y faisons la cuisine.

Le 23 (11 juillet 1798), Lancret s'embarque sur le Nil; nous nous séparons encore une fois. Notre journée est employée à pourvoir à notre subsistance. Nous faisons la cuisine, nous blanchissons nous-mêmes.

Le 24 (12 juillet 1798), nous restons à Rosette, occupés de notre petit ménage. Le général Menou, Costaz et autres, arrivent.

Le 25, arrivée à Rosette d'une vingtaine de membres de la Commission des savants.

Le 26, promenade hors de Rosette, dans les prairies. La campagne est très belle. En revenant, nous nous avançâmes dans les quartiers les plus reculés de la ville. Nous vîmes quelques maisons, dont l'extérieur est plus beau que celui

1. Panhusen, secrétaire interprète de Kléber.

des maisons d'Alexandrie. Elles sont ici toutes en briques; des colonnes, débris d'anciens monuments, les décorent bizarrement. Il règne dans leur emploi la même barbarie qu'à Alexandrie, et l'on rencontre aussi des chapiteaux servant de bases et des quartiers totalement ruinés, où se trouvent toute sorte d'immondices et de malpropretés.

Le 27, j'ai, avec les naturalistes, empaillé des oiseaux, produits de la chasse qu'ils avaient faite le matin.

Le 28, promenade dans une île du Delta, près de Rosette. Le soir, se fit la fête du 14 Juillet : le général Menou, assis devant sa porte et ayant à ses côtés le muphti et deux autres officiers de la ville, environné des soldats de la garnison et de leur musique, fit exécuter des airs et des marches patriotiques. Ensuite, il fit prêter au muphti et aux autres officiers serment de ne rien faire qui pût nuire à l'armée française. Le général, de son côté, donna l'assurance que leurs propriétés seraient respectées. Chacun d'eux fit la lecture du serment séparément, et, après chaque lecture, on exécuta des airs patriotiques. Cette espèce de cérémonie terminée, l'aviso tira des coups de canon et l'infanterie fit un feu roulant. On reconduisit ensuite le muphti dans son palais. Nous terminâmes cette journée par une course dans la ville ruinée, au milieu des tombeaux des Mahométans.

Le 29, alerte occasionnée par l'arrivée de quatre Arabes Bédouins, venus pour piller et dévaster. La peur, qui grossit tout, accrédite mille bruits absurdes sur l'armée française, dont on n'a pas encore eu de nouvelles.

Le 30 (18 juillet), promenade dans la seconde île formée par le Nil, au-dessus de Rosette.

Le 1er thermidor an VI (19 juillet 1798), promenade à la tour des Aboumandours. C'est un vieil édifice carré, sapé par ses fondements et qui menace ruine.

Le 3 thermidor, la nuit fut très fraîche. Les avisos, les chaloupes, les canonnières, les galères remontent le Nil.

Le 5 thermidor, promenade du côté de la tour des Aboumandours. Nous rencontrâmes le général, avec lequel nous entrâmes dans un jardin d'Ibrahim-Bey, devenu propriété de la République française... En sortant de ce jardin, nous revîmes le quai de Rosette. Nous y aperçûmes trois tronçons de colonnes en granit, dont deux étaient accouplés; ils étaient sur le bord du Nil. Il est certain qu'ils n'étaient pas là à leur ancienne place; le rapprochement extrême de deux tronçons qui ne se trouvent pas dans le même alignement que le troisième concourt à le prouver. Plus loin, nous vîmes un tronçon de même diamètre et qui nous paraît avoir été pris pour faire des meules.

Le 6, je me suis occupé de faire des lunettes pour garantir mes yeux du trop vif éclat du soleil. Les maladies des yeux qui se répandent parmi les soldats m'ont déterminé à prendre tous les moyens possibles pour conserver cet organe précieux.

Le 9, on apprend la prise du Caire. Les troupes françaises s'en étaient emparées dès le 1er messidor, et le 5, le général en chef n'y était pas encore entré. On apprit que Tallien était arrivé le 8 à Alexandrie.

Le 10, on célébra la prise du Caire, et les nouveaux muphtis ou commandants nommés par le peuple furent décorés de l'écharpe tricolore. Une promenade civique dans l'intérieur de la ville, au son des instruments de musique et des tambours, fut le résultat de la fête, qui fut terminée par une décharge de canons de la part des avisos français, en station sur le Nil devant Rosette.

Le 13 (31 juillet), nous fîmes une promenade autour des jardins, sur la lisière du désert. Nous trouvâmes une assez grande quantité de plantes, qui servirent à nous donner des applications de la méthode de Linné, dont nous nous sommes occupés sérieusement. Cette promenade fut une des plus agréables que nous ayons faites. Si jamais je travaille à l'ouvrage dont j'ai tracé le plan, je me la rappellerai.

Le logement que nous occupions à Rosette l'avait été par

un général. La maison était assez vaste ; elle appartenait à un négociant français ; elle était vraiment inhabitable ; des monceaux d'ordures, des saloperies remplissaient les chambres. Nous nous établîmes dans la chambre la plus modeste, c'est-à-dire la plus petite. Une cage en bois de palmier nous servit de lit pour la première nuit. Nous avons été ballottés pendant trois jours ; nous y dormions bien, à cela près que nous eûmes les reins rompus. Le lendemain, nous nous occupâmes d'approprier notre appartement ; nous y jetâmes du vinaigre des quatre voleurs. La crainte que nous avions de la peste, qui était encore à Rosette, nous empêcha de disposer des matelas qui se trouvaient dans la maison. Il fallait se nourrir, on forma une gamelle ; tous contribuèrent de leur argent et de leur personne. Chacun de nous fut chargé, à son tour, d'aller à la provision et de faire la cuisine. Notre gamelle ne tarda pas à s'augmenter par l'arrivée de plusieurs membres de la Commission des Arts ; la cuisine s'améliora sensiblement, on se monta une batterie. Nous eûmes jusqu'à trois domestiques, tous ci-devant esclaves à Malte. Huit à dix jours après notre arrivée à Rosette, nous eûmes des rations de pain, de viande et de vin, ce qui nous mit parfaitement à l'aise, et fit qu'en dépensant très peu par jour, nous faisions un très bon repas.

Nous nous occupâmes, la gamelle étant ainsi établie, de nous procurer le plus de commodité possible, dans notre petit appartement. Nous nous construisîmes d'abord une table ; notre lit, ou plutôt notre cage nous servit de banc. Nous améliorâmes notre coucher en étendant dessus une espèce de matelas de chanvre que nous recouvrions d'une natte. Notre porte-manteau nous servit d'oreiller.

Deux espèces d'animaux nous incommodent la nuit, les puces et les cousins. Notre chambre a à peu près huit pieds carrés ; nos cassettes, notre table et notre cage, voilà quels en sont les meubles. Comme elle est assez étroite, nous suspendons notre cage à la muraille.

Nous nous occupons de mettre au net les maisons dont nous avons recueilli les dessins à Malte et à Alexandrie, et nous relevons les plans de plusieurs à Rosette. Nous nous occupons de botanique et de lectures analogues.

Le grand nombre de Français venus à l'expédition m'a donné l'occasion de rompre la monotonie de mes promenades. Parmi nous se trouvent des zoologistes, des entomologistes, des botanistes. Ce sont ces derniers qui fixèrent mes regards ; ils étudient paisiblement la nature.

Le 14, j'étais sorti sur les quatre heures du soir ; j'avais beaucoup travaillé, car j'ai pour habitude de travailler le matin jusqu'à l'heure du dîner, j'avais besoin de me reposer, je m'acheminai vers la promenade.

Suivi de quelques amis, je m'étais avancé assez loin, en suivant la lisière du désert. Le soleil approchait déjà du terme de sa course ; il était six heures, lorsque, tout à coup, un bruit sourd vint frapper mes oreilles, et recommença une seconde, une troisième fois. On distingue parfaitement le bruit du canon. D'où peut-il venir, sinon de la flotte ? Elle est attaquée. Mon premier mouvement fut de me transporter à la tour carrée des Aboumandours ; j'aurais été spectateur du combat. Mais, tourmenté d'inquiétude, je rentre chez moi ; tous mes camarades me confirment que c'est la flotte qui se bat.

Je monte sur la terrasse de la maison ; la nuit était obscure et laissait apercevoir de nombreux éclairs formés par la lumière du canon. Les vaisseaux lâchent leurs bordées ; un bruit effroyable succède aussitôt, un carnage affreux se continue. Oh ! qu'elle est terrible la pensée d'un combat naval ! J'étais absorbé dans ces pénibles réflexions, lorsqu'une lueur blanche continue, qui s'augmenta par degrés, vint frapper nos regards. Elle s'accrut assez rapidement, et bientôt, nous ne doutâmes plus qu'un vaisseau était en feu. Il ne cessait de lâcher sa bordée, voguant au gré des vents. Enfin, le feu ayant probablement gagné la soute aux poudres,

le vaisseau sauta. Rien de plus effrayant et de plus beau !... Le combat paraît cesser. Je me retire, mais dans quel état cruel d'incertitude! Je ferme à peine les yeux.

Le 15, je cours à la tour des Aboumandours. Le combat, qui paraissait avoir fini à 10 heures, avait recommencé pendant la nuit, puis s'était ralenti et avait recommencé au point du jour. Le combat continue. Des vaisseaux mettent à la voile et s'éloignent. La bataille dure presque tout le jour. La victoire vole de bouche en bouche. Partout il semble que l'on voit flotter le pavillon tricolore.

Le 16, on attend des nouvelles avec impatience. Rien ne transpire, rien n'arrive. Le général Menou envoie des Arabes à Aboukir, promet une récompense, si l'on apporte des nouvelles. Enfin, sur les deux heures, arrive un aviso, qui, spectateur éloigné du combat, était entré dans le Nil, après sa cessation, se croyant poursuivi par des bâtiments ennemis. Il jette ses canons à la mer pour entrer plus facilement dans le fleuve. Enfin il arrive. Une foule de Français bordent le rivage. Le capitaine descend et répand les nouvelles les plus satisfaisantes. Nouvelles trop heureuses pour qu'on ne doutât pas de leur certitude.

Le 17, un jour entier se passe sans qu'on reçoive de nouvelles officielles. Enfin il en arrive d'Alexandrie ; elles sont adressées par le général Kléber au général Menou. Le plus grand secret est gardé. On craint de les communiquer ; elles sont donc mauvaises. Des personnes qui entourent le général apprennent que notre flotte n'existe plus, que les vaisseaux coulés sont l'*Orient* et l'*Arthémise*. Les rapports ont été donnés par une foule de fuyards, arrivés de la flotte. La tristesse, la désolation furent d'autant plus grandes que la joie avait été plus vive.

Les 18, 19, 20, rien n'est connu officiellement. Le 21, les Anglais, qui, depuis la terminaison du combat, s'étaient occupés à se réparer, ne sont pas encore à la voile. Les vingt-huit ou trente vaisseaux, que j'ai plusieurs fois comptés à

Aboukir, s'y trouvent encore. La flotte française et la flotte anglaise ne font plus qu'une seule et unique flotte !

Le 22 (9 août), nous vîmes un officier qui était descendu du Caire et qui avait amené à Rosette des Mamelouks faits prisonniers. Il nous raconta quelques anecdotes sur l'armée Les soldats, excessivement fatigués de la route qu'ils avaient faite d'Alexandrie au Caire, ayant souffert tout ce que l'on peut souffrir de la soif, murmurèrent hautement. Une demi-brigade surtout se fit remarquer par ses murmures. Le général en chef s'y rendit et témoigna aux soldats son mécontentement : « S'il en est parmi vous, leur dit-il, qui
» croient que j'ai voulu pour toujours les éloigner de leur
» pays, qui ne veuillent point achever la conquête qu'ils ont
» commencée, qu'ils partent dès demain ; je les fais rembar-
» quer. D'ailleurs, nous sommes ici dans un trop foutu pays,
» pour y rester. Dans six mois d'ici, j'espère bien en être
» parti, et j'emmènerai avec moi ceux qui se seront le plus
» distingués. »

Le 23 (10 août), nous fîmes le matin une promenade dans la ville. Nous avons visité, autant qu'il est possible, eu égard aux préjugés religieux des habitants du pays, la mosquée cathédrale de la ville ; son minaret s'élève avec grâce au milieu des airs ; il est à quatre étages ou rangs de balustres. La mosquée est très vaste, mais elle ressemble à toutes les autres. Elle biaise dans son plan ; des rangs de petites colonnes à côté de grosses en décorent l'intérieur ; les parois sont recouvertes de nattes.

Le 25, quelques détachements de la colonne envoyée pour brûler un village sur le Nil sont de retour.

Le 26, en sortant du bain, j'allai chez l'infirmier militaire, où j'appris de nouveaux détails sur le désastre de notre flotte. Les Anglais se sont emparés du courrier de Bonaparte arrivé du Caire, et qui devait repartir pour la France. Ils ont saisi toutes les dépêches du général, les proclamations qu'il avait faites et qu'il adressait au Directoire ; ils

ont renvoyé le courrier et les dépêches ou lettres des particuliers.

Le 26, est arrivée à Rosette la colonne mobile partie d'Aboukir et commandée par le général Dumuy. La marche a été on ne peut plus fatigante. Obligée de traîner avec elle des pièces de canon, elle a côtoyé le bord de la mer, où l'eau venant mouiller le sable, lui donne plus de consistance. Elle a marché pendant toute la nuit, au milieu des nombreux cadavres de nos marins. L'odeur qui règne tout le long de la côte, pendant trois ou quatre lieues, est infecte. On y voit des monceaux de six à sept cadavres, tantôt une jambe, tantôt un bras qui sort du sable ; c'est vraiment un spectacle horrible. Depuis la fin du combat, les Arabes sont occupés à faire, tout le long de la côte, des feux avec les nombreux débris de nos vaisseaux ; et cependant la côte est encore couverte de bois.

Le mécontentement des soldats de la colonne mobile est à son comble. Obligés de marcher la nuit, dans le moment le plus favorable au repos, reposant le jour au milieu des sables brûlants, n'ayant pour toute nourriture que du biscuit où il y a des vers, manquant de vin, attaqués par les Arabes passant au milieu des déserts, ils sont destinés à aller garder le Kalidj qui bientôt va être rempli par les eaux du Nil, afin d'empêcher que les Arabes n'y fassent des saignées.

A Alexandrie, on est sur le point de manquer d'eau ; les vaisseaux mouillés dans le port vont faire de l'eau jusqu'à Rosette. Les vivres sont très chers ; les soldats n'y mangent que de la viande salée.

Le général Dumuy est venu conférer avec le général Menou sur les moyens de communiquer par terre avec Alexandrie. Un dépôt de cent chameaux dans l'une et l'autre ville, une barque pour passer le lac, qui, par des signaux convenus avec le commandant d'Aboukir, viendraient passer les troupes, paraissent remplir le but.

Damiette et Suez sont occupés par les troupes françaises.

Des conversations que j'ai eues avec les domestiques m'ont donné l'assurance que les habitants croient que les Français sont, dans leur pays, au nombre de cent cinquante mille hommes.

Le 29 et le 30, nous nous occupons des préparatifs de notre voyage au Caire, auquel nous nous déterminons, d'après une lettre que nous avons reçue de notre ami Lancret.

Le 1er fructidor an VII (18 août 1798), sur les six heures du soir, nous nous embarquons sur un des bateaux de poste qui, tous les deux jours, remontent au Caire. La nuit qui ne tarda pas à nous surprendre ne nous permit pas de jouir longtemps de la vue des bords du Nil.

Le 2 fructidor, nous rencontrâmes une assez grande quantité de villages, entre Rosette et Faoué, ville assez considérable, où nous arrivâmes vers les onze heures du matin.

Plus de dix lieues avant d'arriver au Caire, on aperçoit trois des pyramides fameuses de l'Égypte.

Enfin nous arrivons le 3 fructidor à Boulaq, faubourg du Caire. L'aspect qu'il offre est assez agréable. Des maisons bien bâties, entourées de jardins, tout brillants de verdure, des sycomores plantés çà et là pour procurer de l'ombrage aux habitants, des minarets élégants qui s'élèvent avec grâce au milieu des airs, présentent une vue riche et variée. Les minarets de Boulaq ont un tout autre aspect que ceux de Rosette et d'Alexandrie.

Nous débarquâmes pour aller faire viser nos passeports, et comme nous ne pouvions pas aller au Caire, attendu qu'il était un peu tard, nous regagnâmes notre barque, où nous passâmes la nuit.

Le 4, le soleil était à peine levé, que je me baignai dans les eaux bourbeuses du Nil. Nous allâmes ensuite déjeuner à terre ; nous visitâmes différents quartiers de Boulaq. Les rues étaient pleines de peuple et donnaient l'idée d'une population considérable. Enfin, revenus auprès de la barque,

nous apprîmes que nos logements étaient marqués dans la ville du Caire ; nous nous hâtâmes de faire débarquer nos effets, pour les faire charger sur des ânes. Nous montâmes nous-mêmes chacun sur un âne, et nous nous avançâmes ainsi vers la ville, très étonnés chacun de nous trouver dans cet équipage. Le grand nombre d'ânes, qui se trouvent au Caire, fait que l'on s'en sert comme de fiacres à Paris, pour faire ses affaires. Ces animaux vont très bien, sont forts et robustes, et c'est vraiment un plaisir que de se servir de ces moyens de transport ; aussi me promis-je d'en user souvent.

Nous arrivons enfin au Caire, après avoir fait une lieue dans la campagne, et rencontré des montagnes de pots cassés ; ce sont peut-être des ruines. Nous prenons possession du logement qui nous est destiné ; c'est la maison d'Hassan Kachif.

Le général en chef s'étant enfin occupé de la Commission des Arts et de la formation d'un institut parmi ses membres, cinq maisons de beys, des jardins immenses, furent destinés à la Commission. Une maison fut plus particulièrement destinée à l'Institut. Monge et Berthollet, qui en sont regardés comme les chefs, y logent. L'une des pièces a été destinée aux séances de l'Institut, une autre à la bibliothèque, une autre encore à la physique.

J'avoue que la répugnance que j'avais à venir au Caire, dans la crainte où j'étais d'être dans un abandon total et de venir dans une ville dont la beauté n'était pas vantée, se dissipa peu à peu à la vue de Boulaq, dont l'aspect me parut très agréable.

Enfin, le soir, nous revoyons notre ami Lancret. La joie que nous éprouvâmes alors ne peut se décrire. Il nous raconta les peines et les fatigues qu'il avait éprouvées dans les diverses batailles avec les Mamelouks. Mourad-Bey a fui dans la Haute-Égypte et même n'est pas en ce moment très éloigné du Caire. Ibrahim gagne en toute hâte les

déserts de l'Arabie, avec ses femmes, ses trésors et ses Mamelouks.

Le 5, dans la matinée, étant bien satisfaits d'être logés convenablement, nous le fûmes encore plus d'apprendre que l'on payait deux mois d'appointements à toute l'armée. Nous allâmes en conséquence chez le payeur, et la somme de quatre cents livres nous fut sur-le-champ payée. Nous nous rendîmes de là à la Monnaie, dont Samuel Bernard est le directeur et où Raffeneau est changeur ; Potier est leur adjoint. Nous allâmes ensuite au haut de la citadelle ; de là nous aperçûmes à peu près toute la ville du Caire : d'un côté, on aperçoit les campagnes riantes qui se trouvent vis-à-vis Boulaq et le fleuve qui roule ses eaux dans une étendue immense, de l'autre, on voit le désert et les Pyramides. On en compte six ; celles qui se montrent sur le dernier plan sont les plus éloignées. On voit assez distinctement que leur revêtement extérieur est taillé en gradins et que l'une d'elles est revêtue par le haut de pierres qui semblent être de marbre. C'est ce que je verrai de plus près.

Le 6, se tint la première séance de l'Institut, dont le général en chef avait arrêté la formation par un arrêté spécial. Les membres sont au nombre de quarante-huit. On conçoit qu'il n'y a pas un pareil nombre d'individus dans l'expédition qui puissent prétendre à cet honneur et qui puissent même délier les cordons des souliers de Monge, Berthollet, Bonaparte, Dolomieu, etc. Quoi qu'il en soit, l'Institut est porté à quarante-huit. Le Co[illegible].[1] en est membre. Aussi, autant il était désolé à Alexandrie et à Rosette, autant il est joyeux, maintenant qu'il croit jouir d'une grande considération. A Rosette, il ne demandait qu'à voir les Pyramides et à partir. Au Caire, il trouve son existence on ne peut plus agréable ; et si, dit-il, on n'avait pas quelques amis en France, on serait très heureux en Égypte. Voilà toujours l'homme.

1. Sans doute l'ingénieur en chef Girard.

Lorsque son intérêt, ou son amour-propre, ou son ambition peuvent être satisfaits par quelque moyen, ce n'est plus le même; il change tout à coup de principes et de manière de voir; il dément ce qu'il a fait la veille, et reniera demain ce qu'il a fait aujourd'hui.

Mais revenons à l'Institut. La première séance fut consacrée à la nomination du président et du secrétaire. Bonaparte et Monge se renvoyèrent successivement la présidence par honnêteté; enfin, elle resta à Monge. Fourier fut nommé secrétaire.

Dans la seconde séance, Monge a lu un mémoire sur l'explication du mirage, phénomène qui s'observe dans le désert et qui consiste à voir l'eau où il n'y en a pas. L'illusion est encore plus complète lorsqu'il se trouve quelques objets dans le désert, parce qu'ils se peignent dans cette eau imaginaire.

L'après-dîner, nous nous rendîmes à la place Esbequieh. On célébrait déjà la fête de la naissance de Mahomet, qui ne devait durer que trois jours et qui avait lieu déjà depuis deux jours. Les Français participèrent à cette fête, en faisant tirer quelques coups de canon, afin de témoigner aux habitants que, bien loin de vouloir anéantir leur culte, on y prenait, pour ainsi dire, part.

Le 7, nous allons au puits de Joseph. Il est célèbre parmi tous les voyageurs... Après avoir regardé par le haut et avoir aperçu le premier réservoir, il fallut descendre dans l'intérieur. Une femme se présente pour nous montrer la route de ce séjour ténébreux. Elle s'arme d'une longue torche de filasse et l'allume, et en descendant, elle l'agite devant nous... La rampe qui conduit au premier bassin est assez rapide; elle n'est séparée du puits que par une cloison taillée dans le roc, et qui n'a pas plus de cinq à six pouces. D'espace en espace, il y a quelques trous qui procurent du jour, mais elle est généralement obscure.

Parvenus au premier réservoir, nous en avons évalué la profondeur, par le moyen des pots de la roue qui montent l'eau dans la partie supérieure et qui sont également à peu près espacés; nous l'avons trouvée de cent soixante-quinze pieds. Pour connaître la profondeuri du second réservoir, nous avons fait faire un tour à la roue et nous avons compté les pots; le résultat a été de cent trente-sept pieds.

Nous avons été ensuite voir la citadelle et le château, qui n'offrent l'aspect que de la destruction. Tout ce qui les environne n'offre que des débris et des amas de poussière. Mais, au milieu de ces ruines, il en est qui méritent de fixer l'attention de l'observateur; ce sont les restes d'un palais ruiné que les gens du peuple disent être le palais des anciens sultans d'Égypte. Cela n'est point douteux, et il n'est pas possible de faire remonter la construction de ce monument à une bien haute antiquité, car, si l'on y voit quelques chapiteaux égyptiens bien ajustés avec les colonnes, on en voit d'autres d'une forme barbare qui n'ont pas été faits pour ces mêmes colonnes. D'ailleurs, tout autour de l'édifice, règne une frise composée de lettres arabes. Les colonnes sont de granit. Le plan et l'élévation dû Divan de Joseph se trouvent parmi mes dessins.

Ce monument nous présenta plusieurs exemples, dont les extradossées se rompent. Comme les voûtes étaient assez grandes et que les effets n'étaient pas équivoques et se répétaient de la même manière dans les mêmes voûtes, nous avons cru qu'il serait utile d'en tenir note.

La voûte en plein cintre de trente-six pieds de diamètre est extradossée et composée de vingt et un voussoirs; elle est chargée d'assises horizontales de pierres, qui étaient très peu liées entre elles, car elles paraissent avoir cédé très facilement à l'effet de la voûte. On voit aussi que les petites voûtes n'ont contribué en rien à l'effet de la grande; seulement, elles se sont mises en équilibre avec elles, en sorte qu'elles ont empêché qu'elles ne tombent. Elles ont contribué à nous rendre l'expérience utile.

La clef et le voussoir à gauche ne se touchent plus, selon le plan de joint; ils se touchent par leurs arêtes supérieures; la contre-clef touche par la seconde arête supérieure les autres voussoirs. Le quatrième voussoir, au contraire, ne touche les autres que par la seconde arête de l'extrados et est fendu en deux parties, ce qui est indiqué par une fissure qui va du premier joint au second. Les autres voussoirs se tiennent bien entre eux et ne forment pour ainsi dire qu'une seule masse. Il suit de ce fait que l'on n'a pas considéré les voûtes comme on devait le faire et qu'on n'a pas une idée nette du joint de rupture. Ici le joint de rupture n'est pas suivant un plan déjoint, mais va d'un plan déjoint à l'autre, et, en effet, c'est ce qui arriverait si l'on faisait les voûtes d'une seule pièce. On voit qu'avant de chercher le joint de rupture, comme on l'a entendu jusqu'ici, il faudrait démontrer que la rupture doit se faire suivant un des joints, et c'est ce qu'on a toujours supposé, sans aucune raison, sans aucun examen. Au reste, Lamblardie nous avait exposé plusieurs fois sa manière de considérer les voûtes, relativement à leur rupture, et c'est justement celle indiquée par l'expérience que nous venons de rapporter.

Nous avons trouvé, dans le milieu même, plusieurs voûtes en ogive, qui nous ont présenté des faits remarquables pour les constructeurs et les problèmes des voûtes.

Ces voûtes en ogive sont extradossées et leurs reins sont remplis par des assises horizontales de pierres qui se terminent un peu au-dessus de la clef. Ces voûtes, de quatorze pieds d'ouverture, composées de dix-sept claveaux, nous ont présenté les résultats suivants : les six premiers claveaux étaient bien joints ensemble, et ne formaient qu'une masse avec les pieds droits. Le septième ne la touchant que par son arête supérieure, les joints des autres voussoirs étaient beaucoup moins ouverts, mais on voyait cependant qu'ils partaient tous sur leur partie supérieure.

Une autre voûte de vingt-deux pieds d'ouverture, composée de vingt et un voussoirs, nous a fourni l'occasion de remarquer que le huitième claveau touchait les autres par son arête supérieure. Les assises horizontales ont aussi cédé, et se sont par conséquent lézardées.

Le 9, Lancret nous fit avoir, à Fèvre et à moi, une place dans la troisième Commission chargée de la recherche des effets mobiliers des Mamelouks. Nous entrâmes en fonctions le jour même. Ce qui me fit accepter une pareille place, ce fut d'abord l'avantage pécuniaire qu'elle m'offrait, car l'intérêt est presque toujours la cause première des actions des hommes; ensuite la situation désagréable où me mettait l'idée que je n'avais encore été d'aucune utilité à l'expédition. D'ailleurs, cette place ne devait être que momentanée, et me mettait à portée de connaître mieux la ville du Caire, sans qu'il m'en coutât quoi qu'il en soit.

Pendant le temps qu'a duré ma commission, c'est-à-dire depuis le 9 fructidor jusqu'au 1er vendémiaire, j'ai été adjoint à Lancret et à Malus[1], chargés des préparatifs de la fête du 1er vendémiaire. L'exécution du projet fut détestable. On n'avait pour ouvriers que des gens du pays, qui ne savaient pas faire le moindre assemblage; on manqua de bois de hauteur suffisante; le peintre Rigault fit des bévues. Cependant, tout fut disposé tant bien que mal. Les troupes manœuvrèrent sur la place Esbequieh. Le général leur fit un discours conçu en termes très concis. Il leur rappela les différentes situations où elles se trouvaient les années précédentes, à la même époque, les victoires qu'elles remportèrent alors : « Vous mourrez tous, leur dit-il, » comme les braves dont les noms sont inscrits sur ces » autels, ou vous retournerez dans vos foyers, couverts » d'honneur et de gloire. » Le discours fut terminé par le

1. Malus, 1775-1812, élève de l'École polytechnique, mathématicien et physicien, officier du génie, membre de l'Institut d'Égypte, membre de l'Académie des Sciences. Son journal pendant l'Expédition d'Égypte a été publié par le général Thoumas.

cri de « Vive la République », qui ne fut nullement répété par les troupes, tant est grand en général leur mécontentement. Bonaparte, disposé à la gaieté, prit tout à coup un air sérieux. Cela fit sans doute naître en lui beaucoup de réflexions.

La fête fut terminée par des courses à pied et à cheval, et par une illumination et un feu d'artifice.

4 vendémiaire. — Le citoyen Monge obtint du général en chef que l'on irait visiter les Pyramides. En conséquence, on se rendit le soir à Gizèh, petit bourg placé sur la rive occidentale du Nil, presque en face du Caire. L'approche de la nuit empêcha de voir le Mekias ou Nilomètre, posé à la pointe méridionale de l'île de Raudah. Cette île est formée par le Nil, qu'elle partage en deux branches; elle se trouve entre Gizeh et le Vieux Caire.

Arrivés à âne au Vieux Caire, nous traversâmes le Nil, pour nous rendre à Gizeh. Nous allâmes passer la nuit, dans la maison du général en chef. Elle appartenait à Mourad-Bey, qui y faisait sa résidence, tandis qu'Ibrahim-Bey demeurait au Caire. Cette maison ressemble à une petite forteresse. Là était établi le parc d'artillerie de Mourad-Bey, et c'est probablement ce qui le détermina à passer sur la rive occidentale, pour y attendre les Français, car il eût eu plus d'avantage à forcer les Français à passer le Nil, pour s'emparer du Caire.

Nous passâmes la nuit, assez bien couchés sur des divans, et le lendemain, à la pointe du jour, escortés de cent hommes, nous nous embarquâmes pour le voyage projeté, car l'inondation ne permettait pas de faire le voyage par terre. Nous descendîmes au-dessous de la pointe de Gizeh, et nous quittâmes bientôt le Nil, pour entrer dans un canal qui conduit au loin dans les campagnes les eaux du fleuve.

Après trois heures de navigation, nous débarquons à la distance d'à peu près un quart de lieue des pyramides. Elles sont bâties sur un rocher qui domine toute la plaine environnante. La base de la première est beaucoup plus grande que celle de la seconde. Elles paraissent être toutes deux de même hauteur. On aperçoit de très loin un petit monticule, qui paraît appliqué contre la face de chacune des pyramides. Il a à peu près trente pieds de flèche, et il va, en rampe assez douce, de part et d'autre, jusqu'au roc où est bâtie la pyramide. Il n'y a pas de doute que ce monticule ne soit le produit du ravage fait par le temps sur les faces de la pyramide; il est formé par les détritus des pierres des faces.

Il ne paraît pas que les pyramides aient été ensablées, comme quelques voyageurs ont voulu le faire croire. Les assises sont posées en retrait les unes au-dessus des autres, de manière à présenter des gradins qui donnent la facilité de monter jusqu'au sommet du monument.

Après avoir considéré l'ensemble de cet énorme amas de pierres, mon premier soin fut de monter sur la plate-forme. J'entrepris de le faire par la face, en me dirigeant à peu près suivant l'apothème. J'arrivai jusqu'à la moitié de la pyramide, avec une difficulté incroyable. Les gradins, presque usés par le temps et encombrés par les détritus des pierres supérieures, ne permettaient point que l'on y posât le pied avec sûreté, et il m'est plus d'une fois arrivé de marcher sur un plan incliné qui s'écroulait sous mes pas. Cela, joint aux pierres que faisaient tomber ceux qui marchaient au-dessus de moi, et qui étaient lancées avec tant de force qu'elles pouvaient renverser l'homme qu'elles auraient frappé, me détermina à rebrousser chemin.

Après m'être un peu reposé, je descendis effectivement, mais encore avec plus de difficulté que je n'étais monté. J'arrivai enfin au bas de la pyramide, tombant de fatigue. Je ne renonçai pas cependant tout à fait au projet d'arriver sur la plate-forme, et pour y parvenir, j'entrepris de monter par l'angle occidental. Le chemin est extrêmement facile; on n'éprouve d'autre difficulté que celle qui provient de l'élévation des assises, dont la hauteur est quelquefois de

trois et même de quatre pieds. J'arrivai donc sur la plateforme. C'est un carré, dont le côté est d'environ trente pieds, et qui, vu de très loin, paraît à peine sensible. J'ai compté deux cents assises de pierres, dont la hauteur moyenne, évaluée à deux pieds et demi environ, donne cinq cents pieds pour la hauteur de la pyramide.

Je suis descendu en sautant d'une assise sur l'autre. J'allai ensuite voir l'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur de la pyramide. Le revêtement a été détruit, à la hauteur d'une quarantaine de pieds et à la profondeur moyenne de huit à dix pieds. Alors le système des assises horizontales n'est point continué : deux énormes pierres, disposées parallèlement aux arêtes correspondantes, sont posées en arc-boutant et forment en quelque sorte triangle; au-dessous se trouve un conduit assez étroit, formé par d'énormes pierres, dont les joints sont parfaitement bien exécutés. C'est par cette ouverture que l'on pénètre dans l'intérieur de la pyramide ; elle est inclinée et était probablement fermée par des pierres qui formaient bouchon, et qui n'étaient point liées par du mortier au reste de la maçonnerie.

Je ne pénétrai pas dans la pyramide, et j'allai voir le sphinx. C'est une figure taillée dans le rocher ; elle me parut avoir de vingt à vingt-cinq pieds de haut. Le nez a été mutilé ; le profil de la figure ressemble parfaitement à celui du nègre. On dit que le corps est recouvert par le sable. Cela pourrait être, car le rocher que l'on voit au-dessous de la tête du sphinx et qui est presque à fleur du sable, paraît arrondi et avoir reçu quelques formes.

J'allai ensuite visiter différentes grottes taillées dans les rochers voisins. Dans l'une d'elles, dont le linteau de la porte et les parois sont couverts de figures hiéroglyphiques, nous observâmes des vestiges de douze statues égyptiennes rangées sur la même ligne, et entièrement détruites. On ne voit de conservé que les genoux de l'une, qui servent de lampe à un centon qui y fait sa demeure. Nous vîmes aussi

les vestiges de trois ou quatre autres statues tout à fait détruites. Un Français, qui était avec nous, les avait vues, il y a environ sept à huit ans, encore intactes. Dans la religion des Turcs, il est défendu d'avoir des statues ; c'est ce qui fait qu'ils détruisent celles qui se trouvent dans les monuments anciens. Dans une chambre contiguë, les parements des murs, tant intérieurs qu'extérieurs, sont couverts de figures hiéroglyphiques. Nous allâmes dans d'autres catacombes, où nous trouvâmes encore les parois remplies de caractères hiéroglyphiques.

La pyramide moyenne est revêtue à son sommet ; on serait tenté de croire, d'après l'aspect qu'elle présente, que son revêtement est en granit. Des personnes qui y ont monté m'ont assuré qu'il n'en est rien, et que la pierre n'est pas différente de celle dont est construit le reste du monument. La couleur rougeâtre que l'on aperçoit, surtout aux angles, est due à des fucus ou mousses qui croissent sur les faces.

D'après l'inspection des lieux, il paraît très probable que ces masses énormes ont été construites avec les pierres prises sur les lieux mêmes. Elles sont de la même nature que celles du rocher du Caire. On trouve çà et là épars des morceaux de granit et de beau marbre blanc.

Hier, j'ai été voir Héliopolis, avec Monge, Berthollet, etc. Cet ancien collège des prêtres égyptiens est situé à environ une lieue et demie du Caire, non loin de la route de Belbeys. En y allant, on aperçoit d'assez loin l'obélisque dont je vais parler : il a, depuis la terre jusqu'à la pointe, 18 mètres 73 ; 1 mètre 87 de face par le bas, et 1 mètre 21 par le haut. La fouille de trois à quatre pieds, que nous avons fait faire par le pied, ne nous a pas encore fait connaître l'extrémité de ce superbe morceau de granit rouge. Les quatre faces sont chargées d'hiéroglyphes, qui sont presque les mêmes sur chacune d'elles. Ils sont très bien conservés vers le haut, mais ils sont un peu effacés vers le bas. La face exposée au vent du nord-ouest, qui agite les

eaux dans le temps du débordement du Nil, est totalement usée, dans le quart de sa hauteur. Cet obélisque est élevé au milieu d'une plaine, maintenant cultivée et sujette aux débordements du Nil, grande comme sept à huit fois la place de la Révolution, et terminée par une élévation de dix à douze pieds de hauteur. Cette espèce de petite chaîne de montagnes offre, dans quelques endroits, une ancienne maçonnerie de six à sept toises d'épaisseur, faite en briques non cuites. On y trouve aussi beaucoup de pierre calcaire, en petits morceaux qui semblent avoir été préparés pour faire de la chaux ; beaucoup de scories et de traces de four ; une quantité considérable de poteries brisées; quelques morceaux de pierre siliceuse, qui ont été autrefois taillés.

Maillet, qui voyageait, je crois, en 1762, parle d'un sphinx que nous avons cherché. Au lieu de cela, nous n'avons trouvé qu'un gros morceau de pierre silicaire rougeâtre, qui n'a pas d'autre forme que celle d'un rocher ; seulement, on y reconnaît un ou deux hiéroglyphes. A vingt pas de là, est un autre morceau de même pierre, et près de là aussi un cube de granit. Voici maintenant ce que Monge a conjecturé de ce qui précède, conjecture qui a paru raisonnable à tout le monde, c'est que la petite chaîne de monticules a été l'enceinte de la ville, construite en murailles de briques crues de six à sept toises d'épaisseur, revêtue au dedans et au dehors, de pierre calcaire. Cette muraille, si épaisse et si solide, mettait la ville à l'abri de l'inondation et des efforts du Nil. Ces pierres calcaires auront toutes été prises et brisées pour les réduire en chaux ; de là les traces de four et les scories. De plus, on aura fabriqué, dans ce lieu, beaucoup de poteries avec la terre des briques crues, qu'il aura été facile de délayer, de là l'énorme quantité de pots de terre.

La double enceinte que l'on remarque dans quelques endroits et qui, dans l'intérieur, présente un grand désordre, ne doit, suivant Monge, son existence qu'au remuement de

terre que les différentes fabriques de chaux et de poteries ont exigé. Ne pourrait-on pas dire plutôt que ce sont les ruines des maisons qui ont été fouillées, retournées, puis recouvertes de sable et de terre ? Dans l'enceinte de la ville et au dehors, il y a dix puits de bonne eau qui n'est autre chose que l'eau du Nil, filtrée à travers les différentes couches du sol.

Le village de Matarié, qui est tout près et en deçà d'Héliopolis, a une partie de ses murs construite en pierres calcaires qui viennent évidemment de cette ancienne ville, car plusieurs d'entre elles portent des hiéroglyphes.

Les habitants du pays appellent l'obélisque aiguille de Pharaon.

Le 6 vendémiaire an VII (28 septembre 1798) il y a eu une séance de l'Institut. Norry[1] a fait un rapport sur la colonne dite de Pompée; il lui a donné exactement ses dimensions. Un cercle, taillé sur la plate-forme du tailloir, semble indiquer qu'autrefois une statue était posée sur ce monument. Le fût de la colonne est de l'ordre dorique et de la plus belle proportion. Le chapiteau n'est que massé, le piédestal est petit et mesquin ; d'où résulte cette conséquence que le monument n'a point été élevé dans les beaux temps de l'architecture. Le citoyen Dolomieu en a rapporté l'exécution à l'an 600 de notre ère. Il cite à l'appui de ses conjectures, ce trait d'histoire : Lorsque Amrou faisait le siège d'Alexandrie, l'empereur du Bas-Empire lui envoya l'archevêque d'Alexandrie pour le conjurer de se retirer. Celui-ci lui répondit que les habitants auraient plutôt achevé le monument qu'il lui montrait, avant qu'il se retirât ; et ce monument ne pouvait être, selon Dolomieu, que la colonne de Pompée.

1. Norry, architecte, membre de l'Institut d'Égypte. Il quitta l'Égypte à la fin d'octobre 1798. Il est l'auteur d'un petit volume intitulé : *Relation de l'Expédition d'Égypte, suivie de la description de plusieurs des monuments de cette contrée*. Paris, an VII.

Le citoyen Conté[1] a fait des fouilles, au pied de l'obélisque d'Alexandrie. Ce monument n'est enfoui dans la terre que de quatre pieds. Il est posé sur un bloc de granit très considérable, qui excède de huit pouces à peu près l'obélisque. L'obélisque, qui est enterré, est entier. Tous ces faits importants, avec les dimensions des monuments, seront consignés dans les Mémoires de l'Institut du Caire.

Le 30 vendémiaire (21 octobre 1798) fut une date mémorable pour les Français qui ont fait la campagne d'Égypte. Ce jour-là, il éclata au Caire une révolte dont les conséquences pourraient leur être ou leur seront peut-être funestes. L'insurrection parut ourdie avec d'autant plus d'art que le Gouvernement n'en fut instruit qu'au moment où les révoltés se montrèrent partout. Cela ne paraîtra point étonnant à ceux qui considèrent que l'ignorance des Français dans la langue du pays laissait aux habitants une grande latitude et leur permettait de conspirer impunément sous leurs yeux. D'ailleurs l'extrême ménagement avec lequel l'Égypte avait été gouvernée jusqu'alors, le respect religieux que les Français avaient conservé pour le culte des habitants du Caire, respect qui contraste singulièrement avec la conduite qu'ils ont tenue d'abord dans leur propre pays et puis dans d'autres pays conquis, ces considérations devaient tenir les Français dans la plus parfaite sécurité. Le trouble où la ville était fut annoncé par la fermeture des boutiques, et l'on apprit qu'un nombre considérable d'habitants rassemblés dans une grande mosquée étaient en révolte ouverte contre les Français, et refusaient de payer les impôts, car, quelques jours auparavant, le général en chef avait ordonné la levée d'impôts sur les boutiques, et ce fut le prétexte de la révolte.

A 10 heures du matin, la révolte prit un caractère plus alarmant. Des troupes d'hommes armés de bâtons, de haches,

1. Conté, 1755-1805, créateur du Conservatoire des Arts et Métiers, membre de l'Institut d'Égypte.

de piques, se répandirent dans tout le quartier révolté, où ils assassinèrent tout ce qu'ils rencontraient de Français dans les rues. Ils étaient secondés par une troupe de scélérats, qui, ayant démoli tous les bancs qui se trouvaient au pied des maisons, et en ayant transporté les pierres sur les terrasses, assommaient impitoyablement les Français qui passaient.

Une troupe de révoltés se porta dans la maison du général Caffarelli, maison entièrement isolée de tous les autres établissements français et voisine de la grande mosquée. Elle fut assaillie de toutes parts; les révoltés montèrent par-dessus les terrasses. Le général en était sorti le matin ; elle ne renfermait plus que les officiers de son état-major. Ils défendirent la maison pendant trois heures consécutives. Enfin voyant s'accroître le nombre des révoltés et prévoyant que bientôt ils ne seraient plus en mesure de résister à cette populace effrénée, ces officiers prirent le parti courageux de traverser la foule. Ce noble dessein fut exécuté en un instant, et les assaillis ne perdirent qu'un vieillard nommé Testevuide, chef des ingénieurs géographes, et qui était venu chercher avec sécurité des instruments arrivés la veille d'Alexandrie.

Un jeune dessinateur, qui s'était retiré dans la salle à manger du général, y fut inhumainement massacré. Toute la maison fut abandonnée au pillage. Une grande partie des instruments de physique, d'astronomie, beaucoup d'outils, deux caisses de fusils et les effets du général et de son état-major, furent entièrement dilapidés. C'est dans cette journée malheureuse que deux de nos camarades périrent. Appelés chez le général, pour y prendre des instruments de mathématiques, ils s'y rendirent précisément au moment où la populace révoltée entourait la maison du général. Ils furent cruellement massacrés dans l'encoignure d'une porte gardée par des sapeurs-pompiers qui périrent aussi.

Dans la matinée de ce jour funeste, j'ai parcouru tout le

quartier franc ; je suis allé à l'administration des finances et dans les hôpitaux. Croyant peu au danger que je courais, je ne revins chez moi qu'à onze heures du matin. Je ne tardai pas à apprendre le massacre de deux jeunes chirurgiens, dans une des rues où je venais de passer.

Nous apprîmes aussi la mort du général Dupuy, commandant la place.

Arrivé à l'Institut, j'y trouvai tout le monde en alarme. Nous n'étions point armés ; la révolte faisait des progrès effrayants, et nous restâmes sur le qui-vive jusqu'au soir. Les cris partis du haut des minarets, et qui appelaient le peuple plutôt à la révolte qu'à la prière, jetaient dans nos âmes un effroi que je ne puis rendre. Une compagnie de grenadiers étant venue vers le soir, on amena une quarantaine de fusils, et dès lors, nous commençâmes à nous rassurer davantage. Nous veillâmes toute la nuit, et, sur les trois heures du matin, les grenadiers qui nous gardaient, reçurent ordre de partir, pour cerner la grande mosquée. Cet événement nous replongea dans de vives inquiétudes. On pensa alors sérieusement à se retrancher et à se défendre. Chacun de nous voulut donner son avis, et c'est ce qui arrivera toujours, lorsque des hommes non militaires auront à se conduire militairement. Il résulta pourtant des discussions qui s'élevèrent qu'il fut décidé que le lendemain, à la pointe du jour, on irait reconnaître les lieux et l'on arrêterait un projet de défense. Mais, comme le danger ne paraissait pas pressant, on l'exécuta lentement.

Quelques heures après, un rassemblement commença à se former, non loin de la maison de l'Institut, sur le chemin qui conduit au quartier général. Il s'accrut assez rapidement. Des sentinelles avancées nous donnaient, à chaque minute, des nouvelles de sa marche et de ses progrès. Seuls, abandonnés à nous-mêmes, c'est alors que le danger plus imminent, plus vivement senti, nous fit mettre en avant mille projets opposés. Les uns voulaient que l'on abandonnât la maison de l'Institut ; les autres, retenus par la considération de la bibliothèque et des effets précieux qui y étaient déposés, voulaient que l'on s'y retranchât. Ce dernier avis ne fut adopté que parce que les citoyens Monge, Berthollet etc., se prononcèrent fortement en sa faveur. Ce parti pris, chacun se trouva plus rassuré. Des portes furent barricadées et des sentinelles posées dans tous les endroits où l'on craignait d'être attaqué ; des hommes furent postés à toutes les fenêtres pour tirer sur les assaillants. Nous ne nous étions ménagé aucune retraite et nous devions mourir à notre poste. Un poste avancé devait faire feu dans la rue, et ne se replier dans la maison que lorsqu'il serait sur le point d'être forcé. Dans cet état de défense, chacun, comptant plutôt sur la somme des courages que sur le sien en particulier, se préparait à braver tous les dangers.

Cependant le tumulte allait toujours croissant, le rassemblement devenait de plus en plus considérable, et bientôt des cris de douleur et de guerre, sortis de la partie opposée, annoncèrent à nos sentinelles qu'une affaire était engagée. Sur le pont qui conduit à la rue du Petit-Thouars, nous étions attaqués des deux côtés ; le danger était imminent. Un grenadier français, qui était un de ceux qui commandaient sur le pont, vint nous rassurer, mais l'affaire qui était si engagée sur le pont, les détermina à se porter vers l'autre côté menacé. Ils s'avancèrent, tirèrent des coups de fusil, et, secondés par des soldats français qui étaient sur des hauteurs, ils parvinrent à dissiper le rassemblement.

L'affaire, qui était engagée sur le pont, se termina aussi heureusement, presque dans le même temps. Des otages furent donnés momentanément de part et d'autre, et un crieur public annonça la paix au peuple.

Quelque temps après, le général Lannes vint lui-même à l'Institut, fit poster des troupes, et dès ce moment, la terreur fit place à la sécurité. Il était à peu près alors onze heures du matin ; la grande mosquée ne s'était point encore

rendue ; elle fut bombardée du château et des hauteurs qui dominent le Caire. Les révoltés en sortirent et débouchèrent par une rue où l'on en fit un grand carnage.

Il paraît que des Mamelouks et des Arabes prirent part à cette journée. Les Anglais eux-mêmes, savants dans l'art d'ourdir des conspirations, n'y paraissent pas étrangers. C'est à cette époque qu'ils essayèrent de s'emparer du port d'Aboukir.

Les dangers que nous courûmes pendant ces deux fatales journées me découragèrent un peu. Je me promis bien de renoncer alors au voyage de la Haute-Égypte, que j'avais la plus grande envie de parcourir. Mais les dangers ont disparu ; l'horizon politique de l'Égypte paraît devenir aussi pur que son ciel ; une sécurité prudente a fait place à la terreur, et déjà je reviens à mes projets favoris et à mes premières idées.

Pendant l'intervalle qui s'est écoulé du 6 au 30 vendémiaire, nous nous occupâmes, Lancret et moi, de continuer notre petite collection de dessins. Nous sommes retournés au château, pour en faire des plans et élévations exacts qui se trouvent dans mon portefeuille. Le château du Caire offre quelque chose d'imposant ; les grandes et belles masses annoncent cependant un goût assez barbare dans leurs détails. Les fûts des colonnes sont très lourdement exécutés, et l'on ne peut attribuer les défauts que l'on y remarque, aux ravages du temps, car, là où il y a des défauts, le poli de la matière existe encore. Les plus grands fûts ont vingt-cinq pieds de haut ; ils sont terminés par des astragales de la plus mauvaise exécution ; les filets et les cavets ne sont pas horizontaux. Ces fûts, qui paraissent être de proportion dorique, sont couronnés par des chapiteaux barbares, pour la plupart à peine ébauchés. Des observations faites avec soin nous ont donné la certitude que ces chapiteaux sont de matières différentes, les uns en granit rouge, les autres en marbre blanc et quelques-uns en granit noir. En détachant quelques morceaux, à coups de marteau redoublés, nous sentîmes une odeur assez forte, et nous nous aperçûmes aussitôt qu'elle était due à une couleur de granit, dont on a revêtu, à ce qu'il paraît, toutes les colonnes et les chapiteaux qui composent le monument, car, en grattant à certains endroits, les fûts de granit même, nous en détachons des écailles de couleur. D'ailleurs, la grande quantité de poussière dont les colonnes sont couvertes ne s'y maintient probablement que par son adhérence à cette peinture. Les chapiteaux ne sont pas posés immédiatement sur le fût ; plusieurs lignes de plomb sont intermédiaires ; mais elles sont disposées sans art ; elles dépassent le nu du chapiteau et de la colonne et produisent l'effet le plus désagréable. Les bases des colonnes sont encore plus grossièrement travaillées que les chapiteaux, indépendamment qu'elles ne sont pas de matière aussi précieuse, étant d'une espèce de grès rouge. Elles sont, ainsi que les chapiteaux, inégalement posées, pas à la même hauteur ni dans un même plan horizontal. Quelquefois ces bases consistent seulement en des tronçons de colonnes d'un plus grand diamètre que celui des colonnes qu'elles snpportent. On peut conjecturer que ces colonnes ont été tirées d'anciens monuments et retouchées par les Arabes qui les ont employées ; elles sont à peu près de proportion dorique.

Les Arabes ont un ornement qu'ils emploient très fréquemment ; c'est une espèce de pendentif.

Nous visitâmes aussi la mosquée de Touloun ; elle est très vaste et très belle. Toute la construction est en briques ou moellons recouverts d'un enduit de plâtre ; elle est décorée d'une grande quantité d'ornements, tous aussi exécutés en plâtre. Il n'y a guère que le plafond qui, dans certains endroits, tombe en ruines. Ce monument, qui date de près de huit cents ans, est encore bien conservé, tant les constructions sont durables, sous un ciel brûlant et dans un climat où il pleut très rarement. Nous entrâmes dans cette

mosquée, pour en prendre les dimensions et en relever un plan exact.

Depuis le 3 brumaire jusqu'au 10 (24 octobre 1798), mes travaux furent interrompus. L'insurrection sérieuse qui se manifesta et dont on craignit les suites en fut la cause. Nous montâmes régulièrement la garde pendant quelques jours, et nous fûmes pendant ce temps prudents dans nos sorties.

Le 11 brumaire, est arrivé notre ami Fèvre. Il a parcouru tout le lac Menzaleh, et a fait un voyage du plus grand mérite.

Le 16 brumaire, je suis parti dès le matin pour aller tracer un lazaret, avec le citoyen Lepère[1], architecte. Nous partîmes à 7 heures du matin, et nous passâmes dans la belle plaine, où se trouve une maison d'Ibrahim-Bey que l'on fortifie, et dans laquelle on construit un hôpital.

Arrivés à l'île, qui est baignée du côté de Boulaq par un canal très large, lorsque nous étions en train d'opérer, le citoyen Blanc reçut de l'un de ses amis une lettre dans laquelle on lui mandait qu'il n'était pas prudent de retourner pour le moment au Caire, où il s'était manifesté quelques mouvements. Cela nous causa quelques inquiétudes, mais elles furent bientôt dissipées, en arrivant en ville.

Le 20 brumaire (10 novembre), en allant visiter les travaux que je suis chargé d'inspecter à l'île de Raudah et à la maison d'Ibrahim-Bey, je me décidai à parcourir l'île dans toute sa longueur, et à la reconnaître dans tous les points. A cet effet, nous partîmes à huit heures du matin.

Nous dirigeâmes notre marche sur le Mekias; ce mot en arabe veut dire *Colonne*. Le Mekias est placé près du palais de Negm ed-Dyn, à l'extrémité orientale de l'île. Ce bâtiment, dont les fonds étaient primitivement au niveau du fond du Nil, est carré; le soubassement dans lequel sont

1. Lepère, 1761-1844, architecte, membre de l'Institut d'Égypte.

percées deux arcades par où les eaux du Nil y entrent et en sortent, contient des colonnes qui supportent un dôme; sur toutes les murailles sont des inscriptions arabes. Ce lieu était autrefois bien soigneusement fermé; l'abord en était très difficile aux étrangers.

L'Institut, dans une de ses séances, a nommé une Commission pour lui faire un rapport sur cet intéressant objet. Je me propose de construire le dessin de ce monument. A côté du palais, est une mosquée qui n'offre rien de remarquable dans son plan. Les Français, voulant occuper toute l'île de Raudah, la destinent à des magasins.

Du 20 brumaire au 1er nivôse an VII (10 nov.-21 déc. 1798), mon ami Fèvre est revenu de la mission dont il avait été chargé sous le général Andréossy.

Les ingénieurs ont levé avec soin le contour du lac Menzaleh et les îles qui se trouvent dans le lac. Le travail a coûté beaucoup de peines et de fatigues. L'expédition est partie dans un moment où la branche de Damiette n'était rien moins que sûre; on y assassinait sur l'une et l'autre rive. La destruction de plusieurs djermes, montées par vingt, trente et jusqu'à soixante Français, le général Andréossy attaqué lui-même à son passage, tous ces événements n'ont que trop appris combien l'imprudence des Français et l'indocilité des habitants nous ont été funestes. Fèvre passa quelques heures après le général Andréossy et ne fut heureusement pas attaqué. Arrivé à Damiette, le général Andréossy trouva tout dans le désordre le plus affreux. Les Français, intimidés par la révolte de tous les habitants du pays environnant et des pêcheurs du lac insurgés, étaient déterminés à abandonner la Basse-Égypte. Les malades étaient tous embarqués. Le général ranima les courages abattus et parvint, par sa bonne contenance, à ramener tout dans l'ordre. Il entra ensuite dans le lac avec une flottille et vint à bout de chasser tous les pêcheurs qui en étaient maîtres. Il leva à la toise et à la boussole tout le contour du

lac qui se trouve du côté de la mer, détermina la position des bouches de Dibey et d'Omfaredj, ainsi que l'emplacement de Péluse qui se trouve concorder parfaitement avec la position géographique des anciens. Il trouva un camée dans l'île de Tounah.

Les difficultés que les ingénieurs éprouvèrent dans cette reconnaissance furent sans nombre. Plus d'une fois, ils furent obligés de marcher nus dans la boue jusqu'aux genoux. Ils entrèrent ensuite dans le canal de Moës, qui débouche dans le lac; ils le remontèrent jusqu'à San, ville égyptienne, où ils trouvèrent des débris d'obélisques et des monceaux de décombres. Lorsqu'ils dressèrent la carte, ils eurent l'heureuse idée de rassembler dans un cartouche tous les morceaux d'antiquités qu'ils avaient trouvés. Ils y représentèrent le lac, à droite duquel ils mirent le fleuve du Nil versant ses eaux dans la mer, et à gauche, à côté de la ville de Péluse et sur un plan plus avancé, Pompée enveloppé dans un manteau et étendu mort sur le rivage.

Les sondes des différentes bouches du lac et le plan des ruines de Péluse ont été faits avec soin et détail.

1er nivôse an VII (21 décembre 1798). Un vent du sud-ouest a commencé à souffler aujourd'hui avec beaucoup de violence.

2 nivôse. Le vent continue encore à souffler et l'on ne peut sortir dehors sans avoir devant les yeux quelque chose qui garantisse de la poussière.

Hier, l'Institut a tenu séance. Le général en chef a occupé pour la première fois le fauteuil du président. La séance a eu de l'intérêt, tant pour l'abondance des mémoires qui y ont été lus que par la présence même du général en chef. Il a toujours quelques questions intéressantes à proposer, quelques détails curieux à faire connaître sur l'Égypte, sur la position des Français, sur les Arabes Bédouins, etc. Il a parlé de sa proclamation au peuple égyptien, dans laquelle il lui a dit qu'il connaît tous les secrets de son cœur. Le style de cette proclamation est tout à fait prophétique.

Lancret est de retour d'une reconnaissance qu'il était allé faire du côté de Belbeys; il a fait un heureux voyage. Le général Caffarelli, qui a pour politique d'accoler toujours un ingénieur des ponts et chaussées avec un ingénieur militaire, lui a donné un compagnon de voyage qui ne lui a pas fait le plus grand plaisir.

Say[1] a fait un rapport sur son voyage à Suez. Cinq routes y conduisent; il n'en a suivi qu'une. Suez a été abandonné par les habitants, à l'arrivée des Français. On y a trouvé des magasins de canons autrichiens.

3 nivôse. Le froid continue toujours. La disette d'argent dans le trésor public est si grande que nous sommes menacés d'abandonner les travaux de l'hôpital d'Ibrahim-Bey, ceux des fours du général en chef et de l'école.

Le général en chef est parti aujourd'hui pour Suez. Le général Caffarelli, Monge, Berthollet et Costaz l'accompagnent. Le motif connu de son voyage est de visiter Suez, mais il est probable qu'il a un but plus utile et que le général se propose de reconnaître toute la frontière de Libye, pour arrêter les invasions de l'ennemi, ou pour faire lui-même des incursions dans le pays, si cela est absolument nécessaire pour procurer des fonds à l'armée. Le P. C.[2] est allé aussi à Suez et va chercher de la besogne aux ingénieurs : le canal qui va du Nil à la mer Rouge, et dont on reconnait encore les traces dans le désert, est l'objet de ses recherches.

4 nivôse. Il est question, depuis quelques jours, d'établir un spectacle. On met le plus grand zèle à le fonder, et de nombreux souscripteurs se sont déjà présentés.

5 nivôse. Tous les ouvriers de nos ateliers sont renvoyés, parce qu'il n'y a pas de fonds en caisse.

6 nivôse. J'ai lu aujourd'hui la proclamation du général en chef aux habitants du Caire, en leur rendant leur divan;

1. Say, commandant du génie, membre de l'Institut d'Égypte, tué à Saint-Jean-d'Acre.
2. Lepère ou Girard.

elle est vraiment étonnante et conçue dans le style oriental. Cette pièce seule annonce des projets combinés, qui doivent produire de grands résultats. Les circonstances dans lesquelles elle paraît ne semblent pas la commander. Le général se compromet donc ou a de grands projets. Cela, joint à la prédiction prétendue des devoirs du pays, insérée dans le journal, au manque de fonds, dont la nécessité se fait sentir de plus en plus, à l'isolement où nous sommes de notre patrie, nous a conduits, quelques amis et moi, à des réflexions sur les événements étonnants auxquels nous avions coopéré et auxquels nous devrons coopérer par la suite. Que de choses surprenantes nous aurons à raconter en France à ce sujet!

Le 7 (27 décembre 1798). On a dit que la peste était à Alexandrie, qu'elle s'était manifestée dans l'hôpital de la marine, que tous les Français étaient campés hors de la ville. Les lettres venues de ce pays étaient trempées dans le vinaigre. Cette nouvelle a jeté un peu de tristesse parmi les Français, mais cela n'a pas duré longtemps, et dès le lendemain, ils en riaient, comme ils rient ordinairement de tout.

Le 8. Fèvre est revenu de sa course pour la reconnaissance du canal de Moës; il a fait un voyage assez heureux. C'est en vain qu'il a cherché les débris de la statue de lapis, dont le hâbleur Graff a parlé avec emphase dans la lettre qu'il a écrite dernièrement à l'Institut. Il a rencontré Gratien Lepère[1]. Les nouvelles de peste à Alexandrie ne se démentent pas.

Le 9, le 10 et le 11. Il paraît que l'on va pénétrer en Syrie; tous les préparatifs que l'on fait semblent l'annoncer. On se dispose à attaquer par terre et par mer, car on a formé des restes de notre flotte trois divisions, dont une est déjà complètement armée.

1. Gratien Lepère, 1769-1826, ingénieur, auteur d'une histoire de l'Expédition d'Égypte.

Le 12, le 13 et le 14. Le temps est toujours assez froid. Les nouvelles d'Alexandrie sont plus rassurantes.

Le 16. J'appris hier que le général Kléber devait aller aux Pyramides, et j'avais résolu de ne point y aller, mais Malus vint de grand matin nous réveiller et nous nous décidâmes. Grimpés sur des ânes, nous nous acheminâmes vers Gizeh, et après avoir passé en barque, nous arrivâmes à l'extrémité sud de ce bourg, où la caravane se rassemblait. Toute l'escorte était à cheval et le coup d'œil en était très beau. La caravane, à la tête de laquelle se trouvaient plusieurs généraux, arriva, au bout de deux heures, au pied des Pyramides. Les campagnes que, dans mon premier voyage, j'avais vues couvertes des eaux du fleuve, étaient alors parées de verdure. Les habitants dociles, accroupis en dehors de leurs maisons, nous virent, sans nous faire aucune espèce d'insulte, grâce à la terreur que leur inspirait notre nombre.

Arrivé un des premiers à l'ouverture de la pyramide, je me disposai à y entrer. J'y trouvai le G. D.[1] qui s'étant emparé de l'entrée du canal, composait déjà avec les personnes présentes et semblait leur dire : Maintenant que je suis sûr d'entrer, que très peu de personnes entrent avec moi ! On allume des bougies, et nous pénétrons dans le séjour de la mort. Le premier canal, dont la pente vers l'horizon est assez rapide, reste toujours de la même largeur, mais sa hauteur diminue tout à coup à son extrémité, et le passage a à peine un pied de haut. C'est alors qu'il faut se coucher à plat ventre, et ramper absolument, dans un espace de six à sept pieds de longueur, pendant quelques minutes. Vers le milieu du canal, il y a beaucoup de débris et de poussière, et comme on est obligé de traîner les pieds en marchant, parce qu'on est ployé en deux dans ce passage étroit, la poussière s'élève alors, et l'on court risque d'être suffoqué,

1. Girard ou Lepère.

lorsqu'on y passe plusieurs fois de suite. Les parois de ce canal sont parfaitement lisses et bien dressées; les pierres sont très bien jointes et presque sans mortier. Quand on a traversé en rampant l'endroit le plus bas, on s'élève alors sur ses pieds et l'on se trouve dans une espèce de caverne qui a l'air d'être creusée dans le roc. Ce trou a été pratiqué de force dans la pierre en forme de bouchon qui fermait le conduit. A la hauteur de six à sept pieds, règne tout autour une espèce de banquette sur laquelle il faut gravir, pour pénétrer dans un nouveau conduit qui se trouve plus à gauche en entrant, du côté du fleuve. Ce nouveau conduit, dont la pente en montant est très rapide, a sa surface inférieure si lisse, qu'il serait impossible d'y gravir, si l'on n'avait pratiqué avec le marteau des rainures où l'on pût poser le pied. Les parois verticales et les parois supérieures ne sont point aussi lisses que celles du premier canal. On remarque dans les pierres des creux et des bosses, des cassures et des éclats, ce qui paraîtrait annoncer que la construction n'a pas été faite avec le même soin. Au bout de ce second canal, on trouve un assez large palier. Là aboutit un nouveau canal horizontal qui se dirige droit au centre de la pyramide, et le canal que l'on vient de quitter devient d'une hauteur considérable.

A la droite du palier, on aperçoit de grossières pierres qui ont été remuées, et un trou assez profond ; c'est l'ouverture du puits pratiqué dans la pyramide. Si l'on suit le canal horizontal qui se présente en face, on arrive à la chambre de la reine. Ce conduit, qui est assez élevé, paraît se rétrécir, mais cette illusion est produite par les débris et la poussière accumulés vers le milieu de sa longueur. Il débouche à l'extrémité orientale de la chambre de la reine. Cette chambre est remplie de décombres. A gauche, en entrant, on a entamé la paroi et pratiqué un trou assez profond ; j'ignore si ce trou a quelque issue. La chambre de la reine n'a rien de remarquable, sinon qu'elle est couverte par de grandes dalles qui

nous ont paru être de pierre calcaire ; elle sont disposées en toit, de manière à s'arc-bouter réciproquement. Du reste, tout le revêtement de la salle est en pierres calcaires très bien taillées et parfaitement jointes.

De retour au point d'où l'on était parti, on monte à la chambre du roi, en suivant la direction du conduit que l'on avait quitté et qui se trouve interrompu dans l'emplacement du palier. Pour arriver à la nouvelle galerie, on a pratiqué dans la pierre des trous, dans lesquels on pose les pieds, et en s'aidant avec les mains cramponnées sur la surface supérieure des rampes, on arrive bientôt sur le plan incliné. Il est lisse et très rapide, mais l'on y a taillé des rainures où l'on peut poser le pied. De chaque côté s'élèvent deux espèces de socles, qui suivent la même rampe, mais qui sont plus élevés que le sol. A la superficie de ces socles, sont pratiqués des trous. La galerie, qui est très élevée, est recouverte par des dalles de pierres posées en retrait les unes sur les autres.

Arrivé à l'extrémité de la galerie, on passe dans un endroit horizontal, à l'entrée duquel on remarque des rainures profondes. Au milieu, il y a une hauteur assez considérable, C'est comme une excavation plus profonde faite dans cet endroit. Ce conduit horizontal aboutit à l'extrémité de la chambre du roi. Cette pièce est revêtue en entier, en granit dont les blocs ont pour la plupart, trois ou quatre pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Les surfaces sont très bien dressées et les joints parfaitement exécutés. Le plafond est formé avec d'immenses dalles de granit, posées horizontalement. Dans la paroi qui est en face de l'entrée et dans celle qui lui est opposée, on a pratiqué des trous, dont la profondeur est assez considérable ; on n'en voit pas le plafond. A l'extrémité occidentale est placé un sarcophage, qui probablement contient le corps du roi, dont la pyramide a été le tombeau. Ce sarcophage n'a rien de remarquable. Il est d'environ six à sept pieds, haut de trois à quatre et large de un et demi ou deux pieds. Sa forme est celle d'un paralléli-

pipède; il n'est enrichi d'aucune sculpture. Le couvercle a été cassé. On en voit les débris épars au milieu de la salle. Ce ne sont plus que des morceaux très petits et très menus. A l'extrémité septentrionale du sarcophage, on a dérangé de gros blocs et l'on a creusé, comme dans une carrière, un trou sous le sarcophage. Probablement, on a eu l'intention de découvrir s'il n'y avait pas de trésor caché dans cet endroit.

Après avoir ainsi parcouru tous les coins de la pyramide, je songeai à en sortir. Nous nous trouvâmes une douzaine, à la suite les uns des autres, dans le conduit. Dolomieu était à la tête. Il examina avec attention toutes les pierres, et prétendit que le noyau de la pyramide était le rocher même. La chaleur que nous éprouvâmes nous fit un peu crier après lui, car il nous faisait étouffer. Mais il nous céda bientôt le pas, et je sortis enfin de la pyramide, ma chemise étant aussi inondée que si elle avait été trempée dans l'eau.

Après avoir bu quelques gouttes d'eau-de-vie pour me restaurer, je me dirigeai vers le Sphinx. On était occupé à en prendre les dimensions. Dans sa tête est pratiqué un trou de cinq à six pieds de profondeur, dans lequel les auteurs prétendent que se cachaient les prêtres, pour rendre leurs oracles. On a fait des fouilles pour s'assurer si le rocher a été travaillé pour présenter la forme du corps du Sphinx. Mais elles n'ont point été assez longtemps continuées pour qu'on en ait pu acquérir la certitude.

J'allai ensuite visiter la petite pyramide. Tout autour d'elle, on aperçoit des débris considérables de granit. Une grande partie des blocs, taillés les uns en trapèze, les autres en pyramide, sont ceints de rainures assez profondes, destinées probablement à lier les blocs entre eux. On a tenté de raccourcir cette pyramide : des morceaux de pierres écroulées attestent les efforts que l'on a faits pour y parvenir, mais tous ces efforts ont été inutiles jusqu'à présent. Je suis monté sur le sommet qui ne laisse pas d'être assez élevé. De là, on aperçoit le plan de la position respective des pyramides, et

la pente du sol. On voit, à n'en pas douter, que l'espèce de fossé existant le long de l'un des côtés de la seconde pyramide n'est que le résultat du dressement du rocher qui avait une pente, et que, dans cette partie, on a rendu horizontal, afin d'y asseoir les fondements. Les assises de la petite pyramide sont assez élevées; elles sont en retrait les unes sur les autres, et l'on ne gravit dessus que difficilement. Cependant elles diminuent de hauteur, lorsqu'on approche du sommet.

Je refis ensuite le tour de la deuxième pyramide. J'aperçus quelques débris de granit, mais en très petite quantité, ce qui prouve qu'elle n'a point été revêtue avec cette roche, mais bien en pierre calcaire, ainsi que le reste de son revêtement subsistant le démontre évidemment.

Je suis entré dans quelques-unes des catacombes qui se trouvent du côté de la face occidentale de la deuxième pyramide, et j'ai remarqué, au plafond de l'une d'elles, des solives en palmier, sculptées dans le roc. Elles représentent très bien les planchers, tels qu'on les exécute dans les pièces des rez-de-chaussée des maisons du Caire, où la tige de palmier, coupée en deux, est distribuée en solives, pour porter l'aire des planches.

Le 18, toutes les personnes qui avaient été à Suez en sont revenues. Le général en chef a fait beaucoup souffrir ceux qui l'accompagnaient par les longues courses qu'il leur a fait faire. Il a tué deux ou trois chevaux, perdu un guide, et rien n'a ralenti son ardeur. A Suez, il a manqué de périr avec le général Caffarelli, en se promenant sur un esquif dans la rade. Arnollet est allé, avec vingt-cinq guides, à El-Tor, par mer; il est sur un petit bâtiment armé en guerre. Le général en chef a surpris, à son retour, la tribu d'Arabes qui a pillé la caravane de la Mecque. On leur a pris des châles et d'autres étoffes précieuses, des troupeaux nombreux de bœufs et de buffles, d'ânes, et cent quarante chameaux. On a reconnu le canal

qui, traversant le désert, allait autrefois du Nil à la mer Rouge. On le voit encore dans quelques endroits, creusé de cinq à six pieds de profondeur. Lepère et son frère Gratien doivent faire le nivellement du Nil à Suez et décider la question si souvent agitée par les savants, de l'élévation des eaux de la mer Rouge au-dessus du sol de l'Égypte.

Le 21. Il y a eu séance à l'Institut. Elle a été bien remplie, comme on se le promettait. D. a lu une notice sur l'agriculture de la Basse-Égypte. Ce mémoire, parsemé d'ailleurs de quelques fautes de français, n'a pas fait un vif plaisir. Malus a fait un rapport sur la reconnaissance qu'il a faite avec mon ami Fèvre du canal de Moës, anciennement la branche Tanitique du Nil. Il y parle de l'agriculture, des ruines de San et de Bubaste, etc. Ce rapport, fort bien écrit, a inspiré beaucoup d'intérêt. Le poète a lu la traduction d'un fragment du XVII[e] chant du Tasse, où il était facile de saisir des allusions en l'honneur de Bonaparte.

Du 20 au 30 (9.-19 janvier 1799). Plusieurs courses ont été organisées. Des occasions se sont présentées, pour aller dans la Haute et la Basse-Égypte, et aux lacs de Natron. Le général en chef a paru désirer que les membres de l'Institut et les différents membres de la Commission se portassent sur différents points de l'Égypte, pour y examiner les choses curieuses qui pouvaient s'y trouver.

Ce désir du général en chef était un ordre. Le général Caffarelli s'empressa de saisir cette occasion de mettre la main sur différentes personnes, qui jusqu'alors lui étaient échappées. Il dressa en conséquence des listes, et donna des destinations à son gré. C'est une chose vraiment pitoyable que de voir les officiers de ses bureaux donner, à leur gré, des destinations aux divers membres de l'Institut et de la Commission.

Casteix[1], Jomard, Victor Dupuis[2], Rozière[3], etc., sont allés

1. Casteix, sculpteur, auteur de l'Inscription de Philæ.
2. Victor Dupuis, ingénieur des mines.
3. Rozière, ingénieur des mines, plus tard inspecteur divisionnaire.

dans la Haute-Égypte. Le général Andréossy, accompagné des citoyens Berthollet, Fourier, etc., est allé aux lacs de Natron ; Fèvre et Malus parcoururent le Delta.

Dans cet intervalle, Lancret reçut l'ordre d'aller faire curer et approfondir le canal d'Alexandrie ; cette commission désagréable le contraria beaucoup. Monge et Berthollet cherchèrent à lui persuader qu'il allait faire là une opération qui le mènerait à l'immortalité, mais il était trop facile de voir quelles étaient les intentions des personnes qui lui tenaient ce langage, ayant pour principe de ne se mettre en opposition avec aucun des généraux, et à plus forte raison, avec ceux qui ont la haute main, ils ne veulent rien faire pour lui, bien qu'ils lui témoignent de l'amitié.

On a commencé à parler sérieusement du voyage de Syrie. On était déjà allé, quelque temps auparavant, à Katieh, village situé à quatre journées dans le désert, et sur la frontière de Syrie. On y avait envoyé un ingénieur des ponts et chaussées, pour sonder un port qui n'existait pas, puisque Katieh se trouve à trois ou quatre lieues de la mer. On s'attendait à trouver là une ville considérable et bien peuplée, telle que semblait devoir l'être une ville faite par sa position, pour être l'entrepôt du commerce de la Syrie et de l'Égypte. On ne trouva que quelques maisons abandonnées. Cette circonstance prouve combien ces lieux sont peu connus.

Le 12 (31 janvier 1799). Le quartier général est parti du Caire. Avant cette époque, la plupart de ceux qui avaient été envoyés en mission sont revenus dans la capitale ; Andréossy, Berthollet et Fourier revinrent des lacs de Natron. Ils ont visité les monastères chrétiens qui se trouvent dans ces contrées ; ce sont des forteresses inexpugnables ; les murs qui en forment l'enceinte ont plus de quarante pieds de haut. Il n'y a qu'une seule entrée, elle est fermée par deux meules de granit qui en remplissent la capacité ; les meules, retenues par des chaînes en fer, sont

manœuvrées de l'intérieur du couvent, pour ouvrir ou fermer le passage.

Le 16 (4 février 1799), il y eut une séance de l'Institut, avant le départ du quartier général, départ déjà annoncé par celui des généraux Kléber et Reynier. Le premier se rend à Damiette et le second à Sallehyeh.

Dolomieu lut un mémoire sur le Mekias. Il en a pris les dimensions exactes. Il paraît que le bassin du Mekias est construit de telle façon qu'à une certaine époque, il ne communique plus avec le Nil. Il suit, des observations qu'il a faites, que le Mekias ne peut donner que la mesure de la différence des hautes eaux et des basses eaux du Nil; qu'il a fallu par conséquent, dans le principe, partir d'un point fixe déterminé, pour évaluer cette mesure; que, le fond du Nil ainsi que le reste du sol s'étant élevé par les dépôts que le fleuve charrie, ce point de départ a dû considérablement varier; qu'il suit de là qu'à des époques avancées, le nombre de mesures nécessaires pour avoir une bonne inondation a dû nécessairement augmenter en apparence, mais non réellement. Ce mémoire met donc parfaitement d'accord entre eux les auteurs anciens et modernes, qui ont donné chacun un nombre de mesures différent et nécessaire pour une bonne inondation. On n'a pas besoin, pour cela, d'avoir recours à un changement dans les longueurs des coudées, changement qui ne paraît pas probable. Il faut encore distinguer si les auteurs ont voulu parler de la mesure relative des eaux du Nil. Cette année, il y avait près de vingt-quatre coudées de hauteur d'eau, et l'inondation n'a été que bonne, tandis que, du temps d'Hérodote, seize coudées étaient le présage de l'abondance et de la fécondité.

Dans la même séance, le général Andréossy et Berthollet ont lu chacun un rapport sur le voyage qu'ils venaient de faire aux lacs de Natron. Girard a lu deux mémoires, l'un sur la culture du riz dans la province de Damiette et l'autre

sur la solution d'un problème, résolu déjà depuis longtemps à l'École polytechnique et relatif à la détermination du point brillant dans les surfaces.

Les citoyens Lepère sont revenus du canal de Suez. Ils ont d'abord levé le plan de Suez et des fontaines de Moyse, dont ils ont en outre fait le nivellement. Ils ont ensuite commencé à niveler, à partir de l'embouchure du canal dans la mer Rouge. Ils ont opéré d'abord sur les cinq lieues qui avaient déjà été reconnues par le général en chef, lors de son voyage à Suez. Ils ont ensuite perdu les traces du canal et ont été forcés de revenir à Belbeys. Au-dessus de Belbeys, ils ont continué leurs opérations, mais ils ont été obligés de revenir par le manque de vivres. Pour les cinq lieues nivelées, il y a une différence de quinze pieds entre les hautes eaux de la mer Rouge et le dernier point du nivellement, mais cela n'apprend rien encore. Les déserts qu'ils ont parcourus sont remplis de gypse; on en trouve de superbes lames.

Ils ont été trouver le général Caffarelli qui était sur son départ pour la Syrie. Ils ont été accueillis avec de belles paroles. Le général avait besoin de chameaux et il a trouvé le moyen de les leur prendre, sans manquer à la politesse. Il leur avait promis de l'argent et ne leur en a point donné. Il leur avait accordé une escorte et elle leur a été enlevée depuis quelque temps; il les a mis enfin hors d'état de continuer leur besogne. Pour amadouer l'aîné, il lui laissa des instructions écrites, où il lui donne le titre pompeux d'ingénieur en chef de tous les travaux compris entre les deux mers. On voit donc constamment les mêmes personnages; ils ne se démentent point. L'un donne toujours de belles paroles; l'autre, constamment joué, et s'en apercevant quelquefois, ne peut s'empêcher d'être l'adulateur servile d'un homme qui lui accorde une ombre de pouvoir.

Les citoyens Monge et Berthollet sont aussi partis du Caire pour aller en Syrie. Ils doivent avoir des places dans

la voiture que le général en chef a fait emmener à sa suite. Costaz, qui est aussi parti pour la Syrie, a reçu en cadeau un cheval du général en chef.

Dolomieu et les généraux Dumas et Manscourt sont partis du Caire le 20. Ils doivent se rendre dans le port d'Alexandrie pour s'embarquer sur le bâtiment qui les attend, et de là partir pour la France. Le général Berthier devait aussi partir. Il était déjà remplacé par le général Andréossy dans sa place de chef de l'état-major général de l'armée. Ce choix avait satisfait tout le monde et particulièrement les membres de la Commission. Mais un bâtiment parti de Raguse et apportant des nouvelles de France a fait changer de sentiment à Berthier. Il a mieux aimé suivre le général en chef en Syrie et il a repris les fonctions de sa place.

Le 21. Geoffroy est revenu de Damiette avec le général Dugua. Ils ont ramené les Anglais qui montaient le bâtiment échoué au cap Burlos.

Du 22 au 30. Jomard, Dupuis, Rozière sont arrivés de Beni-Souef. Chargés de suivre la Commission qui levait le *Mir* dans cette province et dans celle de Fayoum, ils ne l'ont point quittée. Une fausse nouvelle que Desaix avait été battu, et plus encore le départ d'une grande partie des Anglais pour la Syrie, porta les habitants de ces deux provinces à se révolter. Rassemblés au nombre de quinze mille, ils vinrent attaquer les Français qui n'étaient que cent cinquante, mais qui avaient une pièce de canon. La résistance de la part des Français fut opiniâtre. Quinze cents Fellahs restèrent sur la place; quarante Français seulement furent blessés. Il n'en mourut pas un seul sur le champ de bataille.

Fèvre est revenu de son voyage dans le Delta. Le manque d'escorte ne lui a permis de faire aucune opération. Voilà la conséquence de l'imprévoyance de l'homme, sous les ordres de qui nous sommes. Malus est allé en Syrie avec le général Kléber.

Du 1er au 8 ventôse. Arnollet est revenu de l'expédition

de Cosseïr. Cette expédition, composée de quatre petites barques pontées, portant une quinzaine de pièces de canon, a été très malheureuse, à cause de la mésintelligence qui régnait entre l'officier de terre et l'officier de mer, et plus encore par l'ignorance de l'officier de mer. Les commandants de terre et de mer, Pourtat, dessinateur, avec lequel j'avais fait la traversée sur le *Guerrier*, et quinze hommes de l'*Invincible*, trente-deuxième demi-brigade, moururent dans cette occasion. Arnollet l'a encore échappé belle cette fois; il n'a tenu à rien qu'il se trouvât sur le bâtiment amiral.

Fèvre est parti le 8 pour aller en Syrie. Il y a eu une affaire dans la Haute-Egypte; elle paraît décisive; on en attend les détails. Il y a eu également une affaire à El-Arisch.

VOYAGE DANS LA HAUTE-ÉGYPTE

Nous sommes partis du Caire[1] le 29 ventôse an VII (19 mars 1799), à midi, pour nous rendre à Gizeh, où devait se trouver une djerme destinée à nous transporter à Syout, qui était alors le quartier général de la Haute-Égypte.

Mais, dans cette occasion comme dans toutes celles de ce genre, la négligence des voyageurs, qui se reposent les uns sur les autres du soin des préparatifs du voyage, fit qu'au moment de nous embarquer, nous ne trouvâmes point de djerme, celle qui nous était accordée n'étant pas arrivée de Boulaq. Le parti que nous prîmes fut d'en mettre une sur-le-

1. *Girard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à l'ingénieur Jollois*

Au Caire, le 28 ventôse an VII.

« Je vous annonce, mon cher camarade, que j'ai cru devoir profiter, pour nous rendre dans la Haute-Égypte, d'un convoi qui part demain pour aller rejoindre le général Desaix, qui se trouve dans ce moment-ci à Syout. En conséquence, je vous invite à vous trouver demain, à 9 heures du matin, à Gizé, lieu de l'embarquement.

» Je vous prie de vouloir bien prévenir de notre départ les citoyens Coquebert et Nectoux, qui avaient été désignés pour faire le même voyage.

» Nos chevaux seront embarqués sur la même djerme que nous; il faudra se précautionner de fourrages; il faudra aussi penser à nos provisions jusqu'à Syout.

» Salut et fraternité.

» GIRARD. »

champ en réquisition. Celle que nous choisîmes fut aussitôt abandonnée de tous les mariniers, sans que nous nous en aperçûmes, tant nous étions occupés de l'embarquement de nos effets et de nos chevaux.

Deux mariniers français se trouvant sur notre djerme, on se détermina cependant à mettre à la voile; et nous ne fûmes pas plus tôt écartés du port que le capitaine et les matelots égyptiens accoururent sur la rive, en priant qu'on les laissât entrer dans leur barque, et c'était précisément là ce que nous voulions.

La djerme, accompagnée de deux autres bateaux chargés de munitions pour l'armée, était escortée d'une djerme armée de cinq canons. Nous repartîmes à quatre heures du soir. Nous laissâmes sur la rive droite le village d'Atar-Connabi. Le soleil approchant de l'horizon, nous disposâmes nos lits pour dormir.

Le lendemain, nous abordâmes au village de Choubait, puis à celui de Dachour. Sur les quatre heures, nous nous sommes arrêtés à Gamaze el-Soyer.

Le 1er germinal (21 mars 1799), nous arrivâmes à trois heures devant Gamelé et Melatain.

Jusqu'à Beni-Souef où nous sommes arrivés à deux heures après midi, la rive droite du Nil est dominée par la chaîne du Mokattam. A trois lieues au-dessus de Beni-Souef, sur la rive droite, le Mokattam se trouve à pic. Il côtoie la rive droite pendant l'espace de plus d'une lieue. Dans cet intervalle, on aperçoit des monceaux de débris de briques, ce qui annonce l'existence d'une ancienne ville que l'on nous dit s'appeler El-Medel.

Le 3 germinal, sur les cinq heures, nous arrivâmes devant le village d'Achenoun.

Le 4 germinal, nous sommes arrivés à Minieh, à cinq heures du soir. Toute la rive droite, depuis Beni-Souef, renferme peu de terres cultivables, moins encore de terres cultivées. Presque toujours le Mokattam est à pic sur le rivage. Nous

vîmes le couvent de la Poulie. Il est bâti sur le sommet le plus élevé de la montagne qui borde le fleuve; il est construit en terre.

On nous avait fait craindre, à Beni-Souef, une attaque de la part de ce couvent, des Mamelouks s'en étant, nous dit-on, emparés; mais nos barques passèrent tranquillement. Là, le Nil est très resserré et le courant est très considérable.

Nous trouvâmes à Minieh la Commission chargée de recueillir le *Mir*. Nous y apprîmes des nouvelles du général Desaix. Elles nous détrompèrent sur la tranquillité dont nous pensions que jouissait la Haute-Égypte.

Nous restâmes à peu près deux heures à Minieh, et nous fîmes ensuite voile, pour continuer notre voyage. Nous fîmes peu de chemin pendant la nuit, mais le bon vent soufflant dans la matinée nous transporta avec rapidité. Nous passâmes devant les ruines d'Antinoé, ville bâtie par Adrien, en l'honneur d'Antinoüs. Elle est située sur la rive droite, derrière Cheik Abadeh, en face du village de Roda. Nous aperçûmes, au travers des palmiers, un temple en dôme, et dans un autre endroit, un reste d'arc de triomphe, dont deux colonnes subsistent tout entières; elles nous ont paru d'ordre corinthien. Les fûts sont cannelés jusqu'aux trois quarts, à partir de l'astragale; des colonnes sont éparses sur le rivage. Des monceaux de débris de briques annoncent l'existence d'une ville considérable. Le Mokattam n'est pas très éloigné du rivage; des grottes y sont pratiquées, ainsi que des chemins.

Le 6 germinal (26 mars), nous arrivâmes devant Manfalout, sur les quatre heures du soir. Notre navigation, depuis le 5 au soir jusqu'au 6, n'a pas été rapide. Notre barque a manqué d'échouer au pied du Mokattam, qui est à pic sur le rivage.

Le 7 germinal (27 mars), le vent était très peu considérable, et nous avons fait très peu de chemin.

Le 8 germinal, un vent violent, et qui nous était tout à

fait contraire, souffla de grand matin et continua toute la journée. Nous fûmes obligés de rester à l'ancre devant un village.

Nous arrivâmes au port de Syout, le 8 germinal au soir, et le lendemain 9, nous entrâmes dans la ville. Les Français y étaient réunis dans un quartier isolé, où nous ne pûmes trouver de logement. Nous nous déterminâmes donc à camper, et nous nous construisîmes des cabanes avec des nattes. La mienne me coûta quarante-trois parats.

Le 10, nous allâmes visiter les grottes qui se trouvent à quatre ou cinq cents pas du quartier français. La première que nous visitâmes a une ouverture considérable. Elle nous parut être un temple de l'antiquité. Le plan, qui est composé d'une enfilade de plusieurs salles, est de la plus grande simplicité; l'entrée offre l'aspect d'un monument sans prétention.

Le 11 (31 mars), nous prîmes deux profils du Nil, près du port de Syout. Le soir, nous retournâmes vers les grottes qui sont pratiquées dans les montagnes. Nous en vîmes trois nouvelles fort belles.

Le 29 floréal (18 mai 1799), à 2 heures du matin, nous partîmes de Syout... Nous allâmes coucher à Dir. Notre seconde journée se termina à Thatha, bourg considérable. La troisième journée se termina à Schaig, en face d'Ekmaim.

Le lendemain, à une heure du matin, nous arrivâmes à la hauteur de Menchiet el-Nedé, où l'on vit des monceaux de ruines. Des habitants du pays nous dirent que l'on y trouvait des colonnes, mais, sur la rive du Nil, on voit encore les restes d'un long quai construit en pierres de taille. C'est là que Danville place l'ancienne Ptolémaïs. Nous arrivâmes enfin de très bonne heure à Girgeh, et ce fut là le terme de notre quatrième journée.

Nous restâmes un jour entier à Girgeh ; nous y reçûmes toute sorte d'honnêtetés de l'agent français. Le commandant de la province, qui était absent, écrivit, à notre sujet, une lettre on ne peut pas plus obligeante.

Le sixième jour de notre marche, nous allâmes coucher à Farshiout, village très considérable. Le cheik est un petit-fils du cheik Aman, fameux dans le pays par les démêlés qu'il eut avec les beys du Caire. Ce cheik obtint, par sa constance et sa valeur, le gouvernement de tous les pays compris entre Gizeh et les cataractes, moyennant un droit qu'il payait au Gouvernement du Caire. Mourad-Bey, poursuivi par les Français, fit trancher la tête au fils du cheik Aman. Ce cheik attendait les Français avec impatience, et leur avait, dit-on, préparé du pain.

Le septième jour, nous allâmes coucher à Kasr-Essaiad. Là on voit des monceaux de décombres considérables et quelques ruines d'un ancien quai. Le Nil coule là sur des rochers.

Le huitième jour, nous arrivâmes à Kené. C'était le 6 prairial (25 mai 1799). Le lendemain se mit en marche une expédition commandée par le général Belliard. Elle consistait en huit cents chameaux, dont quatre cents étaient destinés à porter quatre cents hommes, avec de l'eau et des provisions de bouche. Les quatre cents autres chameaux portaient des munitions de guerre et de bouche.

Le 18 prairial an VII (29 mai 1799), nous allâmes visiter, pour la première fois, le temple de Dendérah. Depuis ce temps, nous y avons fait dix voyages. Le général Belliard nous accorda d'abord des escortes pour nous y rendre. Ces premières visites, au lieu de satisfaire notre curiosité, ne firent que l'exciter davantage, et comme il y aurait eu plus que de l'indiscrétion à demander des escortes autant de fois que nous avions le désir, et pour ainsi dire le besoin de nous y rendre, nous prîmes le parti d'y aller seuls, et à l'insu du général qui nous avait expressément défendu d'y aller, puisqu'on pouvait y être rencontré par des Arabes Bédouins ou des Fellahs malintentionnés.

Tous les jours, vers onze heures ou midi, nous nous rendions sur la rive droite du Nil, en face des ruines de Dendérah. Là

nous trouvions un batelier qui nous faisait traverser le fleuve et nous déposait sur l'autre rive. Tandis que nous allions dessiner, il restait sur sa barque, nous attendait avec exactitude jusqu'au soir, et nous reportait sur l'autre rive. Jamais sa fidélité ne nous a manqué.

Un jour qu'emportés par notre zèle, nous revînmes plus tard que de coutume, nous aperçûmes de loin notre fidèle nautonnier, qui, du geste et de la voix, nous pressait de revenir. Il était dans une inquiétude extrême sur notre sort; il craignait que nous ne fussions tombés sous les coups des Arabes. Il serait difficile de peindre la joie qu'il eut de nous revoir. Nous le payions toujours bien, mais, cette fois, nous doublâmes son salaire, et quoiqu'il aimât l'argent comme tous ses compatriotes, cette générosité nous parut lui faire éprouver moins de joie et de contentement que notre retour inespéré.

Le temple de Dendérah, l'un des plus beaux que l'Égypte possède, offre un aspect qui étonne celui qui n'a jamais vu que des monuments d'architecture grecque. La masse qu'il présente en impose par le caractère de l'édifice et par les ornements précieux qui le décorent. Un vaste portique, soutenu de vingt-quatre colonnes, précède le temple. Ces colonnes, décorées de chapiteaux à figures d'Isis, sont couvertes, depuis leur sommet jusqu'à leur base, de figures allégoriques, d'hiéroglyphes et de zones d'étoiles. Le tailloir du chapiteau est aussi décoré d'hiéroglyphes; la partie du plafond qui se trouve dans l'entre-colonnement du milieu est ornée d'une espèce d'oiseau chimérique, dont les ailes sont étendues, et d'un globe ailé, qui se répètent alternativement. Les deux entre-colonnements extrêmes renferment un zodiaque. Le lion est le premier des douze signes; il semble sortir du temple et entraîner tous les autres après lui. Six des douze signes se trouvent dans le premier entre-colonnement à droite, et les six autres, dans le dernier entre-colonnement à gauche.

Les entre-colonnements sont divisés chacun en trois bandes; ils sont entremêlés de figures emblématiques que l'on retrouve en grand nombre dans les quatre autres bandes. Les douze signes sont distribués, comme nous l'avons dit, par moitié dans les entre-colonnements extrêmes, et le *Cancer* est le dernier de tous. Il est un peu hors de la bande, et dans son voisinage on voit un soleil lançant ses rayons sur une figure d'Isis. Il est digne de remarque que le *Cancer* paraît divisé en deux parties d'inégal terme.

Les parois des murs du portique sont décorées de nombreux tableaux représentant des offrandes aux dieux. Il y a, en largeur, autant de tableaux que d'entre-colonnements.

La salle suivante est une espèce de second portique décoré de six colonnes à chapiteaux en fleurs de lotus, surmontés de dés à tête d'Isis; ce sont les colonnes et les chapiteaux que l'on retrouve à Philæ. Les architraves sont décorées de figures d'Isis, et les parois des murs de bas-reliefs. C'est en général la décoration des murs des autres salles. On voit dans un temple un escalier très remarquable par la richesse de ses ornements et la beauté de son exécution. Le plan supérieur du temple fait apercevoir les hauteurs inégales des salles inférieures. On y voit à découvert quelques terrasses, et l'on y remarque surtout les chambres du zodiaque et celles qui sont déposées symétriquement dans l'autre partie de l'édifice; c'est dans l'une d'elles que l'on voit un planisphère céleste. Les plafonds des autres sont richement décorés d'hiéroglyphes et de figures emblématiques; les murs extérieurs de tout l'édifice sont couverts de sculptures représentant des offrandes aux dieux.

Nous sommes partis de Keneh, le 7 messidor an VII (25 juin 1799), à trois heures du matin. Nous sommes arrivés dans la matinée à Kous, où nous sommes restés le 7 et le 8. Nous avons laissé derrière nous les ruines de l'ancienne Coptos, situées non loin de la vallée qui conduit à Cosseïr. On dit qu'il y reste quelques vestiges de monuments. A Kous, on

ne voit d'autre antiquité qu'une porte, dans le genre de celle qui précède le temple de Dendérah ; elle est tellement enfouie que l'on n'aperçoit plus que sa corniche. L'emplacement de Kous annonce l'existence d'une ville considérable ; on n'y voit plus maintenant qu'un petit nombre de maisons, dont la plupart sont en ruines.

Nous avons trouvé dans les décombres un petit sanctuaire, tel qu'on en rencontre souvent dans les hiéroglyphes.

Nous partîmes de Kous, le 9 au matin ; nous passâmes devant Karnak, et nous séjournâmes à Louqsor. Nous restâmes pendant quatre heures à Karnak. Un temple immense est ce que l'on aperçoit d'abord. Deux portes sont situées à ses extrémités. Une troisième porte, avec une avenue de sphinx, y aboutit encore dans le sens de la largeur, en suivant la route de Keneh. De l'autre côté du palais, on voit une enfilade de trois môles ou pylônes, avec des portes séparées par des cours ; l'une de ces portes est tout entière en granit. Des statues colossales sont placées en avant de chacun des pylônes.

A droite du palais, on voit encore deux temples et une porte immense exécutée avec le plus grand soin, dans le même genre d'architecture que celle de Dendérah. Trois allées de sphinx lient ensemble tous ces monuments ; les uns représentent des béliers tout entiers, les autres ont des corps de lion et des têtes de béliers ou de femmes. L'allée de sphinx de cette dernière s'étend jusqu'à Louqsor. Deux lacs d'eau salée se trouvent dans l'enceinte des ruines.

On remarque encore une infinité d'autres monuments, dont on ne pourra donner une inscription bien exacte que lorsqu'on en aura levé les plans.

Louqsor a deux obélisques de la plus grande beauté : ils sont situés en avant de deux figures colossales enfouies jusqu'au col et placées elles-mêmes en avant de deux môles énormes, liés entre eux par une belle porte.

Au delà de ces constructions, on aperçoit les débris d'un

sanctuaire et des salles remplies de colonnes. Louqsor est placé sur le bord du Nil. On y aperçoit les débris d'un quai, qui dut être considérable. Il a été continué, partie en briques cuites et partie en briques crues, mais à des époques bien postérieures.

Le 10, au matin, nous partîmes de Louqsor, et nous arrivâmes dans la journée, à Salamie, située à une petite journée de Thèbes. Dans ce trajet nous vîmes des crocodiles pour la première fois.

Le 11 messidor an VII, nous partîmes pour Esneh, où nous arrivâmes dans la matinée. Esneh renferme un fort beau temple, dont il ne reste plus maintenant que le portique. Tout le reste a été probablement détruit, ou est enfoui sous les décombres, car le sol de cette ancienne ville a été considérablement exhaussé successivement. Sur le bord du fleuve qui est à pic, on reconnaît les débris de trois ou quatre maisons élevées les unes sur les autres. Les constructions romaines, les constructions arabes s'y distinguent très bien. On voit encore les restes d'un très beau quai : l'appareil peu soigné, les murs peu épais et sans talus m'ont paru les principales causes de sa destruction. Il est digne de remarque que les anciens Égyptiens n'aient point donné de talus à cette construction, eux qui en donnaient à tous les murs de leurs édifices. Autour d'Esneh, sur l'une et l'autre rive du fleuve, on retrouve encore les débris de deux temples, dont nous avons levé les plans et pris les coupes et élévations.

Nous sommes partis d'Esneh pour Syène, le 21 messidor an VII (9 juillet 1799). Plusieurs circonstances, dont je n'ai pas besoin de tenir note pour m'en souvenir, nous ont fait tout à coup entreprendre ce voyage.

Le premier jour, notre navigation n'a pas été très heureuse, et le vent nous ayant manqué, ce n'est que le 22 que nous sommes arrivés à Edfou. Nous y avons examiné un des plus beaux temples que l'Égypte possède ; nous en avons levé le plan. Le 23 messidor, nous avons longé le Djebel el-Selseleh.

On appelle ainsi un endroit où le Nil est fort resserré entre les deux chaînes de montagnes qui forment la vallée. Son lit est étroit et par conséquent profond. Le fleuve coule avec beaucoup de rapidité, et c'est peut-être le seul endroit où l'on pourrait faire avec beaucoup de fruit des expériences sur la dépense d'eau et sur le régime du fleuve. C'est là que se trouvent les carrières de grès, d'où l'on a tiré les matériaux qui ont servi à la construction des temples et des palais de la Haute-Égypte. On remarque dans cet endroit plusieurs grottes avec des hiéroglyphes.

Le même jour, nous arrivâmes à Koum-Ombos, où nous admirâmes les restes d'un très beau temple. Cet édifice est différent de ceux que nous avons vus jusqu'à présent, en ce qu'il a deux entrées, et cette singularité se retrouve dans tout le reste du temple, dont la distribution est subordonnée à ce parti pris. Tout ce qui annonce ordinairement l'entrée d'un temple, tel que le globe ailé qui décore la corniche, se trouve ici répété deux fois. On voit encore les débris d'une porte tout à fait semblable à celle de Dendérah, pour sa construction et le profil de sa corniche. Il n'en reste plus debout que la moitié, l'autre moitié s'étant écroulée dans le Nil, où l'on en voit encore les débris. Elle est placée en face d'un petit temple consacré à Isis, dont une partie des murs est tombée dans le fleuve. C'est dans le voisinage de ce petit édifice que l'on aperçoit une construction qui pourrait avoir servi de nilomètre.

A la hauteur de Koum-Ombos, le Nil fait un coude, ce qui forme un port très vaste et très beau. Les deux temples sont environnés d'une enceinte bastionnée en briques crues, de dimensions considérables. On y remarque une petite porte construite en pierres.

Le même jour, nous allâmes coucher au-dessus d'Ombos, sur une île de sable.

Le 24, le vent nous ayant manqué, nous passâmes la journée à Guirbes, où l'on voit les restes d'une ville ancienne.

On y remarque trois portes, des restes de fortifications, beaucoup de colonnes de granit d'ordre dorique, une cuve en granit rouge, d'un très mauvais travail. Ces ruines nous ont paru appartenir à une ancienne ville romaine, que les Arabes auraient ensuite occupée.

Le lendemain 25 (13 juillet), nous partîmes pour Syène. L'aspect de la ville actuelle de Syène ne diffère en rien de celui des autres villes d'Égypte.

L'aspect des environs de Syène est des plus pittoresques. C'est là que commencent les roches granitiques. Leurs couleurs variées, en opposition avec le vert foncé des nombreux palmiers qui environnent la ville, produisent des effets très piquants, et forment un contraste qui plaît à l'œil. Des rochers de granit, sortant du milieu du fleuve, augmentent la richesse et la variété de ce tableau. Les parties de ces rochers qui ont été frottées par l'eau ont un beau poli que ne donneraient pas nos moyens mécaniques les plus perfectionnés.

Au delà de Syène, à une plus grande hauteur, sont des montagnes de grès ; elles sont noircies par les rayons du soleil. Dans quelques endroits, on aperçoit des carrières de grès qui ont été exploitées, il y a peut-être plus de quatre mille ans. Les cassures encore fraîches de celles-ci et la couleur noirâtre et brûlée des montagnes sont une preuve palpable de l'antiquité du monde.

A côté de la ville moderne, on voit les ruines de la Syène que je présume être arabe. Les grands pans de murailles de ses maisons écroulées rendent encore plus pittoresque cette partie extrême de l'Égypte. Cette ancienne ville est entourée d'une enceinte en briques crues, et flanquée de tours carrées. Elle occupe un grand espace et est bâtie en partie sur de gros rochers de granit, qui sont à pic sur le rivage du fleuve. Les mosquées ruinées et les tombeaux qui avoisinent cette ville ne laissent aucune incertitude sur le dernier peuple qui l'a habitée. Dans son enceinte, on trouve les restes d'un

temple égyptien qui paraît n'avoir point été achevé et dont j'ai relevé le plan.

L'île d'Éléphantine est située en face de Syène. A sa pointe sud, on aperçoit des monceaux de décombres, des quais d'une très grande hauteur, un temple et une statue égyptienne assez bien conservée. Le reste de l'île offre l'aspect riant d'une campagne bien cultivée : de vastes champs de dourah, de nombreux palmiers l'embellissent.

Le côté occidental est hérissé de roches de granit, dans quelques-unes desquelles sont pratiquées des tombes destinées autrefois à recevoir des momies. Au milieu de l'île, dans l'endroit le plus bas, on voit encore les restes d'un temple égyptien. A l'extrémité nord, on remarque sur un banc de sable un morceau de pierre dont il est difficile d'assigner la forme et l'usage. Dans l'un des quais qui bordent la rive orientale de l'île, on aperçoit un long escalier, où l'on entre par une petite chambre carrée. Des divisions, tracées sur les parois de l'édifice, attestent qu'il a existé là autrefois un nilomètre. Mais ce nilomètre est-il de la plus haute antiquité, ou bien ne remonte-t-il pas plus haut que les Arabes? L'inspection des lieux fait pencher pour cette dernière opinion; c'est, au reste, une matière à discussion.

Sur la même rive, on aperçoit l'entrée d'un petit édifice, qui nous a paru être une cale de construction pour de petits bâtiments. Sur chacune des parois, on voit les restes de la sculpture de deux Nils. Cet ouvrage date probablement du temps des Romains.

En sortant de Syène et en avançant vers le Midi, on suit, à travers les rochers de granit, le chemin qui conduit à la petite île de Philæ. Parmi les rochers qui bordent la route, il en est quelques-uns qui sont décorés d'hiéroglyphes très bien sculptés.

L'île de Philæ est d'une étendue peu considérable, mais elle est couverte de monuments. On en voit d'époques différentes. Les Grecs ou plutôt les Romains en ont aussi laissé. De très beaux quais d'une grande hauteur offrent des obstacles aux dégradations que le Nil pourrait y faire. La coupe horizontale de ces quais présente une courbure du côté de l'eau, courbure que, dans le cours de notre voyage, nous n'avons rencontrée nulle part ailleurs que là et dans l'île d'Éléphantine.

Les principaux édifices que renferme l'île de Philæ consistent en un temple, avec un portique, un môle en avant de ce portique, une cour ornée de colonnes, qui suit immédiatement, et puis un second môle, plus grand que le premier. Des deux colonnes qui ferment la cour, l'une fait partie de la galerie d'un très joli petit temple. Après le grand môle, on voit de part et d'autre deux obélisques en granit et deux sphinx de même nature, brisés et renversés. Deux colonnades, dont l'une, composée de trente et une colonnes encore debout, se prolonge jusqu'à l'extrémité de l'île, et dont l'autre, seulement de seize colonnes non terminées, qui laissent voir comment les anciens Égyptiens sculptaient leurs chapiteaux, précèdent les constructions dont nous venons de parler.

A partir de l'extrémité de l'île, on voit encore les restes d'un petit temple, dont les chapiteaux sont formés de quatre figures d'Isis surmontées d'un dé, dont chaque face représente un tailloir. Toutes ces constructions sont disposées d'une manière très irrégulière les unes à l'égard des autres, ce qui provient du peu d'ensemble qu'il y a eu dans la conception du plan, et peut-être aussi dans la petitesse du local dans lequel on a rassemblé tant de monuments.

Dans la partie méridionale de l'île, on voit un très beau monument qui paraît n'avoir pas été achevé, ce que prouvent du moins des hiéroglyphes commencés et non terminés. Cet édifice n'est pas couvert; l'air qui enveloppe de toute part les colonnes leur donne plus de grâce et de légèreté. Il se des-

sine très bien sur le fond bleu du ciel, mêlé à la couleur grisâtre des roches granitiques.

A l'extrémité de la grande colonnade sont deux obélisques en grès; on en voit encore un debout et parfaitement bien conservé. Tous deux sont encastrés dans une espèce de piédestal en grès. Outre ces monuments, qui sont pour la plupart bien conservés, on en voit encore plusieurs autres, qui sont presque totalement en ruines.

Dans le sanctuaire du temple et dans une des salles latérales se trouvent de petites chapelles monolithes, telles que celle de Kous. Deux sont encore debout, une troisième est couchée et n'a pas été achevée. Elles sont toutes trois en beau granit rose.

Les habitants de Philæ sont presque noirs. Leur manière de vivre se rapproche beaucoup de la vie sauvage. Les petits garçons, comme dans l'île d'Éléphantine, sont tout nus, et les petites filles ne portent qu'un ceinturon formé de petites lanières, pour cacher les parties que la pudeur doit dérober aux regards.

Les habitants de Philæ sont défiants, comme le reste des habitants de l'Égypte; ils n'aiment pas que l'on aille visiter leur île, parce qu'ils s'imaginent qu'on y va chercher des trésors. Comme nous y sommes allés trois fois, ils ont conçu de vives inquiétudes et nous ont dit qu'ils se mettraient à détruire les monuments qui existent dans leur île, afin que l'on ne vînt plus les troubler.

Les monuments de Philæ ne sont point construits par appareil régulier. Les joints des pierres sont tantôt inclinés et tantôt verticaux. Très souvent même, les assises ne sont pas de même hauteur, et à une même assise il en correspond plusieurs qui forment quatre ou cinq ressauts différents. Si l'on doit juger des fondations des principaux édifices de Philæ par celles des monuments ruinés qui se trouvent dans le reste de l'île, on peut assurer qu'ils n'étaient pas fondés avec beaucoup de soin. Si l'on rencontre en

général ces édifices aussi bien conservés, c'est qu'ils reposent immédiatement sur le rocher. Ces fondations ne consistent en rien autre chose qu'en un mur qui a quelques pouces de retrait et qui repose immédiatement sur le terrain.

Vis-à-vis de l'île de Philæ, au nord, il existe une autre île toute hérissée de rochers. Il s'y trouve quelques coins de terre cultivables, un vieux monastère bâti au milieu des rochers granitiques, et les restes d'un monument égyptien, où deux colonnes sont encore debout. On voit une mauvaise arcade pratiquée dans l'un des murs du temple; son genre de construction et sa non-liaison avec les murs de l'édifice antique annoncent qu'il n'est point ancien et qu'il peut avoir été construit par les Arabes.

En retournant de Philæ à Syène, nous prîmes le chemin qui borde le fleuve. Il est hérissé de rochers et difficilement praticable dans certains endroits; mais notre dessein était de voir les cataractes, dont nous avions le matin entendu le bruit sur l'autre chemin, et nous les vîmes en effet.

Le 8 thermidor, nous sommes partis de Syène. Nous nous sommes arrêtés à Ombos, où nous avions encore quelques mesures à prendre dans les monuments. Le temple est renfermé dans une enceinte construite en briques cuites au soleil et flanquée de tours; les briques sont d'une dimension assez considérable. Cette enceinte n'est peut-être pas aussi ancienne que le temple, et l'on pourrait croire qu'elle a été bâtie au temps des Romains. Le temple a l'apparence de n'avoir pas été achevé; les murs latéraux n'existent plus. Il est plus probable cependant qu'ils ont été détruits, car les salles sont sculptées intérieurement. Dans mille circonstances, nous avons observé qu'ils sculptaient sur place, et il est probable que l'on ne commençait les sculptures des édifices que lorsqu'ils étaient clos.

On remarque encore au plafond du portique de petits carrés tracés en rouge, qui dirigeaient les sculpteurs dans

l'exécution de leur ouvrage, en ce qui concernait la proportion des figures.

Un petit temple se trouve sur le bord du fleuve. Comme le Nil a rongé les bords, les fondements ont été endommagés et une partie de l'édifice s'est écroulée. En face du portique de ce temple, on voit debout l'un des montants d'une porte, telle que celle de Dendérah. L'autre montant, ainsi que le couronnement de la porte, s'est écroulé dans le Nil.

La sculpture de ces monuments et de ceux de Philæ et d'Éléphantine est évidemment beaucoup moins soignée que celle de Dendérah. Les figures, dans quelques endroits, ne sont que dessinées. L'on ne remarque point, dans les habillements, la richesse et la variété de ce qu'on retrouve à Dendérah; les contours sont, en général, moins purs.

Après Ombos, nous visitâmes la partie du Djebel el-Selseleh qui se trouve sur la rive droite du fleuve; on y voit des carrières immenses de grès. Il y en a deux surtout qui méritent une attention particulière: ce sont des excavations énormes, en forme de parallélipipèdes, auxquelles conduisent deux galeries très élevées et à ciel ouvert. Ces deux excavations sont séparées par une paroi assez mince, et de laquelle on peut extraire des obélisques en grès de plus de cinquante pieds de haut. Les traces qui restent de l'exploitation de ces carrières annoncent que, pour séparer les blocs de la masse, on creusait tout autour avec un instrument pointu et très long, et il est probable que, pour achever de les détacher, on employait des coins.

Aux environs de ces carrières, on voit des débris immenses. On remarque sur leurs parois des dessins informes de temples, d'obélisques, de pyramides, des épures de chapiteaux et d'autres monuments. Nous avons encore trouvé dans les carrières, non loin de la rive du Nil, un sphinx ébauché. Il est très probable que les anciens Égyptiens dégrossissaient et peut-être même achevaient leurs statues

dans les carrières, et qu'ils les transportaient ensuite avec des moyens sûrs et faciles dont ils étaient en possession. Il n'y a point de doute que, pour ces transports, ils ne profitassent des crues du Nil. Sûrement aussi, ils ouvraient des canaux, tout exprès pour amener les blocs aux lieux mêmes de leur destination.

Nous arrivâmes, le 11 thermidor au matin (29 juillet 1799), à Edfou, où nous passâmes toute la journée. Le plan du temple d'Edfou est un des plus beaux que nous ayons encore vus. Le projet en a été grandement conçu; toutes les parties de cet édifice sont en harmonie les unes avec les autres; partout on reconnaît que l'architecte a eu le sentiment de la régularité et de la symétrie. Il est malheureux qu'une grande partie de cet édifice soit encombrée. Quoique son plan soit plus vaste que celui de Dendérah, je donnerai la préférence à ce dernier pour la beauté et pureté de l'exécution. Les ornements des corniches du temple d'Edfou sont à peine dessinés. Cependant la sculpture de la corniche de la colonnade ne cède en rien aux sculptures de Dendérah. Dans le portique d'Edfou, à côté d'hiéroglyphes et de figures très bien sculptés, on en voit d'autres qui sont à peine ébauchés.

Le grand môle est généralement plus soigné. Encore y voit-on des lignes qui ne sont pas bien droites. Ces différences proviennent surtout de ce que, pour construire des édifices aussi considérables, il a fallu employer un grand nombre d'ouvriers, dont le degré des talents ne pouvait être le même, et cela, à des époques assez reculées les unes des autres et pendant lesquelles l'art a pu faire des progrès sensibles. Toujours est-il vrai de dire que cette différence dans la sculpture n'est point aussi marquée à Dendérah, où l'on dirait que toutes les sculptures du temple ont été faites par la même main et dans le même temps.

L'appareil des pierres du temple d'Edfou est aussi irrégulier que celui des autres temples dont nous avons déjà eu

occasion de parler, et il est très probable qu'il est fondé de la même manière.

A côté du grand temple, il y en a un autre petit, qui se rapproche beaucoup du petit temple de Dendérah.

A une cinquantaine de pas en face de cet édifice, on voit une colonne isolée, et plus loin, sous des monceaux de décombres, des restes d'édifices qui dépendent probablement de celui-là.

Dans la nuit du 11 thermidor an VII (29 juillet 1799), nous partîmes pour Esneh, où nous arrivâmes le 12 au matin. Quant au voyage à Thèbes, malgré les obstacles apportés par les membres de la Société, un événement qui pouvait être funeste en hâta l'époque : Quelques jours après notre arrivée, la garnison de Syène fut rappelée, et celle d'Esneh reçut l'ordre d'évacuer le pays. Cet ordre avait été motivé par la descente des Turcs à Aboukir. Tout était déjà disposé pour l'évacuation, lorsqu'un contre-ordre arriva.

Nous profitâmes des préparatifs que nous avions faits pour notre départ, et nous obtînmes dès le lendemain une escorte pour aller à Thèbes. Nous visitâmes, à notre passage, les ruines d'Erment. On y trouve les débris de deux édifices : l'un est égyptien; l'autre, plus moderne et construit probablement avec les débris du premier, est une église ruinée, où l'on trouve étendues par terre des colonnes de granit d'une seule pièce, et dont les moulures sont grecques. Généralement, ces colonnes sont mal fuselées et d'un poli très médiocre.

Le temple égyptien est remarquable, surtout par l'élégance et la légèreté de ses colonnes, par ses sculptures saillantes sur le nu du mur, et dont les sujets sont très variés; par la richesse de ses architraves et de ses frises, et surtout par la décoration des plafonds d'une petite salle, à l'extrémité du temple. On y a placé le taureau et le scorpion qui, dans le zodiaque, sont à six signes de distance. Ces deux signes du zodiaque n'ont sans doute point été placés là par hasard. Ce sont probablement ceux qui, à une certaine époque, ont répondu aux équinoxes, et ils peuvent, en conséquence, donner l'époque du monument.

A droite du temple et en avant, on voit un bassin carré, où Danville indiqua un nilomètre. L'existence de ce nilomètre nous a paru peu probable, à cause du grand éloignement où ce bassin se trouve du fleuve, à moins que pourtant il n'existât des nilomètres pour différentes périodes de l'élévation du Nil.

Les décombres, au milieu desquels existe le temple dont nous venons de parler, ont une étendue considérable, ce qui annonce l'existence d'une grande ville.

D'Erment nous passâmes à Lagallé, village à peu de distance de la portion des ruines de Thèbes qui sont sur la rive gauche. Nous allâmes d'abord visiter les tombeaux des rois. Ils se trouvent, au bout d'une heure de marche, dans le fond d'une vallée qui, dans quelques endroits, paraît avoir été taillée par la main des hommes. Ces tombeaux sont des grottes profondes construites presque toutes sur le même plan. Dans quelques-unes on remarque des sarcophages de granit, couverts d'hiéroglyphes en dedans et en dehors. Les parois de ces grottes sont ornées d'hiéroglyphes, d'emblèmes et de figures allégoriques ; les ornements des plafonds sont des arabesques du premier goût, et qui probablement ont servi de modèles à celles qui décorent les anciens édifices romains. Une chose très remarquable, c'est que les hiéroglyphes et les figures allégoriques sont peints, non seulement sur les murs, mais sur les sarcophages en granit.

Au retour des tombeaux des rois, nous visitâmes le palais de Quournah, qui se trouve à l'entrée de la vallée des tombeaux. Ce palais a été évidemment destiné à la translation des rois. La distribution des salles, la manière dont les jours sont disposés, l'élévation et l'étendue des pièces, rien ne ressemble aux temples.

Les sculptures de ce palais sont en général peu soignées

et ont très peu de relief ; les sujets des bas-reliefs sont des offrandes aux dieux.

En sortant de Quournah, pour aller au Memnonium, on suit la lisière du désert. Le chemin est couvert de débris de constructions en briques crues; on y rencontre même deux statues en granit noir, mutilées.

La montagne voisine est percée de grottes qui ont servi de sépultures aux particuliers. Toutes ces grottes ont été violées ; quelques-unes ont servi et servent encore d'habitation aux Fellahs ; d'autres contiennent des momies éparses, en quantité énorme, dans les conduits, les salles et les puits qu'elles renferment.

Quelques grottes sont remarquables pour leur grande étendue, la richesse des sculptures et la perfection des hiéroglyphes. Nous en visitâmes une qui contient plus de vingt chambres et deux puits qui conduisent à des galeries plus basses, où l'on trouve encore de nombreux appartements. Le travail des hiéroglyphes y est parfait, et en général mieux exécuté que dans les tombeaux des rois. On rencontre dans les différentes galeries de petites figures de canopes sculptées dans le roc, et d'autres figures représentant des dieux. L'entrée de cette grotte est surtout remarquable par les hiéroglyphes qui la décorent; ils sont en relief et peints d'une couleur rose très tendre et fort durable. Les oiseaux sont dessinés et peints avec beaucoup d'esprit.

Le Memnonium ou tombeau d'Osymandias est très ruiné; il ne reste pas peut-être les trois quarts de ce qui a existé autrefois. C'est là que nous vîmes, pour la première fois, des caryatides. Les colonnes sont peu décorées; elles ne contiennent pas d'hiéroglyphes. Les parois des murs sont seulement décorées de sculptures relatives à la guerre. On y voit l'assaut d'une ville : les assaillants s'avancent sur la citadelle ; ils montent sur des machines de guerre en forme de boucliers, pour escalader les murs. Le roi, d'une stature plus élevée, placé dans un char, tient son arc de la main

gauche et lance des flèches. Les assiégés sont sur les murailles et les défendent avec ardeur ; quelques-uns, percés de flèches, sont précipités du haut des remparts. Là, on voit le passage d'un fleuve qui entoure de ses eaux une forteresse; les Égyptiens conduits par leur roi marchent contre les ennemis qui ont déjà passé le fleuve ; ils les percent de flèches et les repoussent. Les cavaliers sont démontés; les hommes et les chevaux sont précipités dans le fleuve. Sur tous les visages, dans toutes les attitudes sont peints le désespoir et la terreur.

Auprès des restes d'un portique, on voit étendus par terre les débris d'un colosse en granit rouge de très grandes dimensions ; est-ce là la statue de Memnon ?

Le palais de Memnon est entouré d'une enceinte en briques, d'une construction toute particulière. Ce sont des voûtes en ogives, de trois épaisseurs de briques posées sur champ, et sur ces voûtes, on voit de nombreux débris de constructions même en pierre. Ces voûtes sont-elles des constructions égyptiennes ou arabes ? La première opinion me paraît plus probable ; elle me paraît être une induction naturelle des constructions, que depuis nous avons eu occasion d'observer, soit à Éléthya, soit à Abydos.

En s'avançant un peu à l'Occident, vers la montagne, on aperçoit, au milieu d'une enceinte en briques, un très joli petit temple, bâti en grès.

Sur les ruines du Memnonium, on trouve un colosse assis, en granit rouge. La tête, qui est de la plus belle proportion et de la plus belle exécution, ferait honneur au ciseau des Grecs.

En quittant le Memnonium et en suivant toujours la lisière du désert, pour se rendre à Médinet-Abou, on marche sur une suite non interrompue de buttes couvertes de débris. On laisse à gauche les deux colosses vulgairement appelés colosses de Memnon. Vis-à-vis et à droite, sont les débris d'un temple en pierre calcaire. Il n'en reste plus que quelques

pierres couvertes de figures et d'hiéroglyphes. Deux colosses de la même matière se voient aussi dans le même endroit.

Les deux grands colosses dits de Memnon sont d'un grès brèche très dur. Ils ont été, dans le principe, tous deux d'un seul morceau de pierre ; l'un d'eux a été ruiné et restauré par assises. Ces deux colosses penchent l'un vers l'autre. Le colosse ruiné est couvert d'une foule d'inscriptions grecques et latines, toutes relatives au chant de Memnon Les piédestaux de ces statues sont enfouis de cinq à six pieds, ce qui prouve évidemment, si l'on pouvait encore élever quelques doutes, l'exhaussement du sol de la vallée d'Égypte. Une inscription grecque trouvée sur la partie enfouie en est une preuve irrécusable. Tout le voisinage de ces deux colosses est rempli de débris de constructions et d'autres colosses de même grandeur.

Médinet-Abou renferme plusieurs monuments très considérables. C'est là que, pour la première fois, nous vîmes un bâtiment à trois étages. Ce bâtiment renferme des croisées d'une belle proportion.

Les figures sculptées de Médinet-Abou sont en relief dans le creux, et les hiéroglyphes sont gravés très profondément. Ces constructions sont entourées d'une enceinte carrée en briques crues ; l'espace vide est rempli par des débris de maisons de briques, mais ces maisons ne sont point égyptiennes comme l'enceinte. Sur les côtés du temple, il y a un bassin carré, dans lequel on a trouvé les restes d'une statue égyptienne assise. Au pied de la butte, à l'orient, on voit encore un petit temple, dont l'entrée se trouve en face d'une série de buttes formant le petit côté d'un triangle dont la surface est très considérable ; c'est l'hippodrome de Médinet-Abou. Ce rectangle est formé par des buttes en terre, tellement disposées qu'elles semblent être des débris du môle en briques, dont les ouvertures se correspondent parfaitement. Le plus grand côté de ce rectangle a un double rang de buttes. Elles forment une espèce de vallée, au bout de

laquelle on aperçoit un petit temple. Ces buttes sont formées de grosses masses d'une terre qui paraît avoir été pétrie ; elles sont très élevées, quelques-unes couvertes de débris de poteries ; d'autres sont occupées par le village de Biout ; celles-là se terminent, du côté du fleuve, en fer à cheval. On peut croire que ce vaste emplacement a servi aux anciens Égyptiens de lieu de rassemblement pour les fêtes publiques, les courses, les mouvements militaires, etc.

La construction des différents monuments qui se trouvent sur cette rive du fleuve n'offre aucune variété. C'est là comme dans tous les autres endroits que nous avons eu occasion de constater la même manière d'appareiller les pierres. Partout on les voit posées les unes à côté des autres, sans aucune liaison ; partout on voit des joints inclinés, des assises horizontales avec des ressauts, des pierres d'inégale hauteur. Mais peut-on faire un reproche aux Égyptiens de cette manière de construire ? N'ont-ils pas bâti solidement, puisque leurs monuments ont duré des milliers d'années ? La solidité n'est que relative, les Égyptiens ne s'en faisaient pas les mêmes idées que nous ; l'expérience ne pouvait les conduire à notre système de solidité qui, quoi que nous en disions, est bien insuffisant, puisqu'il n'assure à nos monuments que quelques siècles d'existence. Et d'ailleurs, l'épaisseur de leurs murs n'est-elle pas un élément de leur solidité, et tous les murs, dans les édifices de l'ancienne Égypte, ne sont-ils pas d'une épaisseur considérable ? Les joints, il est vrai, ne sont pas verticaux, mais les joints n'étaient pas destinés à être vus ; les murs sont ou devaient être tout couverts d'hiéroglyphes et de figures allégoriques. Après tout, n'est-ce pas perdre son temps que de discuter sur la solidité de monuments qui durent des milliers d'années ? Partout où l'on voit des joints horizontaux et des pierres accolées l'une à l'autre, on voit deux trous, dans lesquels on a trouvé très souvent une espèce de coin terminé des deux côtés en queue d'hironde. Ce moyen, qui est utile

pour lier les parties saillantes entre elles, sur le nu des murs, au reste de l'édifice, devient à peu près inutile dans les murs verticaux, et cependant on le voit partout employé.

Après avoir terminé les plans généraux et particuliers de cette partie de Thèbes et en avoir lié par des triangles les monuments principaux, nous passâmes sur la rive droite et nous nous établîmes à Louqsor. Les ruines qui s'y trouvent sont très considérables; le plan est vaste, mais l'on voit avec regret que la symétrie n'y est pas observée. Les directions des différentes parties du monument ne sont pas continues, parallèles, ou à angles droits; il semblerait que l'on a voulu suivre la direction du fleuve, dont les eaux viennent battre aujourd'hui le pied des ruines.

Ces restes sont ceux d'un palais considérable, dans l'enceinte duquel se trouve un petit sanctuaire. Les salles qui le composent sont presque toutes décorées de colonnes. La porte d'une de ces salles a été bouchée dans des temps bien postérieurs, et tout annonce que c'est à l'époque où de fervents solitaires habitaient les grottes, les tombeaux et les palais des rois de l'ancienne Égypte. On a ménagé dans ce mur une niche en voûte, dont les voussoirs sont très bien appareillés. L'inspection des lieux donne la conviction que cette voûte n'est point égyptienne. D'abord, elle est formée de pierres couvertes d'hiéroglyphes, débris d'anciens monuments; et d'ailleurs les Égyptiens n'auraient point bouché une porte qui servait de communication immédiate avec tout le reste de l'édifice. Il est bien vrai que, sur la rive gauche et derrière le Memnonium, en tirant sur la droite, il existe un petit temple dont le plafond est taillé en forme de voûte; qu'à Abydos des espèces de galeries voûtées conduisent aux appartements principaux de l'édifice; que la galerie qui conduit à la chambre du roi, dans la grande pyramide, est recouverte par des pierres posées en encorbellement les unes sur les autres; tous faits qui sont des preuves irrécusables des efforts que les anciens Égyptiens ont faits

pour construire des voûtes. Mais, dans aucun de ces endroits, on ne voit l'appareil de voussoirs que l'on retrouve à Louqsor, appareil parfaitement semblable à celui que nous exécutons dans nos constructions.

La décoration des portes est partout le globe ailé. Dans une des salles de Louqsor, il est évident, par l'inspection des lieux, que cet ornement a été de métal et qu'il a été enlevé de la muraille; les trous qui ont servi au scellement sont encore visibles.

Le Nil coule au pied des ruines de Louqsor; un quai les défend contre le cours rapide de ses eaux. Ce quai est composé de trois parties : l'une construite en gros blocs de grès, l'autre en briques cuites, et la troisième en briques crues. Cette dernière partie a éprouvé beaucoup de dégradations, elle s'avance comme un épi dans le fleuve, pour en détourner le cours. La partie des édifices qui se trouve sur le bord du fleuve est presque totalement en ruines. C'est là que nous avons eu occasion d'examiner d'une manière particulière comment les Égyptiens fondaient leurs édifices. Il nous a paru que les fondations étaient faites sans beaucoup de précautions. On posait simplement de grosses pierres sur le sol; de là est résulté, dans beaucoup de circonstances, un tassement préjudiciable à la solidité de l'édifice. Ces tassements sont d'autant plus considérables que les masses des édifices l'ont elles-mêmes été et que le terrain a été plus exposé à être délayé par les eaux de l'inondation.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les ruines de Louqsor, ce sont, sans contredit, les obélisques placés devant le môle qui précède les édifices dont nous venons de parler. Le travail en est parfait. Chacune des trois faces est décorée de trois lignes d'hiéroglyphes. Les hiéroglyphes du milieu sont gravés bien plus profondément que ceux des côtés; ils ont plus de six centimètres de profondeur; leur poli est plus parfait que celui des hiéroglyphes latéraux, et par cette double raison, ils sont plus aperçus. Les faces de ces obé-

lisques ne sont pas parfaitement planes; elles sont un peu bombées dans le milieu, et cela paraît avoir été fait à dessein. Les deux obélisques sont d'inégale hauteur et posés sur des socles établis aussi à des hauteurs inégales. Le plus grand est endommagé dans sa partie inférieure à l'un de ses angles; le plus petit paraît être parfaitement bien conservé, autant que l'on peut en juger par les fouilles qui ont été faites, en avant des faces opposées de ces deux monuments.

Derrière ces deux obélisques et presque tout à fait entre les môles sont deux statues colossales assises, en granit noir veiné de rouge. Ces monuments, entassés pour ainsi dire les uns sur les autres, attestent la profusion des architectes égyptiens. L'œil est choqué du peu de symétrie qui règne dans tout le reste de l'édifice. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser aux Égyptiens les conceptions grandes et sublimes. Ils étaient imbus de ce principe que la grandeur est un des éléments essentiels de la beauté. Mais si l'on jugeait d'eux seulement par les édifices de Louqsor, on pourrait croire qu'ils ont été moins sensibles à la symétrie et à la belle disposition.

En voyant les nombreux colosses qui se trouvent sur les deux rives du fleuve, on ne pourrait se défendre d'un sentiment d'admiration. Un seul de ces monuments, élevé chez un peuple moderne, suffirait pour recommander à la postérité le règne sous lequel un événement pareil aurait eu lieu. Il fallait que les moyens mécaniques de ce temps fussent bien perfectionnés, car on conçoit à peine comment, dans l'état actuel de nos connaissances, on pourrait faire d'aussi grandes choses, quand bien même on en aurait la volonté.

A une demi-lieue environ au nord de Louqsor, on trouve les ruines de Karnak. Ce sont les plus considérables de toutes celles qui composent les ruines de Thèbes. On n'y fait point un pas sans rencontrer des débris de grès, de granit et de pierre calcaire; c'est là seulement que l'on aperçoit, dans un bel état de conservation, des allées de sphinx.

Les constructions encore existantes sont nombreuses: un vaste palais, des môles à la suite les uns des autres, et liés entre eux par des espèces de portes triomphales de la proportion la plus élégante, des colosses en avant de ces môles, et qui sont placés là comme les gardiens des portes, tout porte l'empreinte d'une conception gigantesque, et commande l'admiration. La porte d'un de ces môles est tout entière en granit et décorée de sculptures; les Égyptiens travaillaient beaucoup mieux les pierres dures que le grès et la pierre calcaire.

Au milieu de ces ruines, on a encore à regretter que les règles de la symétrie aient été violées. Les môles dont nous venons de parler ne sont point disposés parallèlement; leurs ouvertures ne se correspondent pas. La belle porte qui se trouve en face d'un des plus vieux édifices de Karnak n'a point le même axe que le temple. Il est très probable que cette porte était autrefois enchâssée entre deux môles, ou devait l'être, si l'on doit en juger par les arrachements des murs, à ras terre, qui sont de chaque côté.

Quoi qu'il en soit, il est très certain que son isolement fait valoir toute l'élégance de ses proportions. Les allées de sphinx ne sont point parallèles; elles ne se coupent pas non plus à angles droits, et elles sont d'inégale largeur dans leur cours.

Le temple devant lequel se trouve la porte triomphale dont nous venons de parler, a un air de vétusté que n'ont point les autres ruines de Karnak. L'appareil des pierres est extrêmement peu soigné, les murs sont recouverts intérieurement et extérieurement d'un enduit, dans lequel paraissent empreints tous les ornements et les tableaux allégoriques et religieux qui décorent les différentes pièces de l'édifice. Dans les endroits où cet enduit a été détruit, on aperçoit beaucoup de pierres couvertes d'hiéroglyphes, qui ont été tirées de monuments plus anciennement construits. Ces hiéroglyphes sont aussi bien faits que ceux qui décorent actuellement le

temple. Ce fait justifie l'opinion qu'avait Platon que les arts du dessin chez les Égyptiens étaient stationnaires depuis une longue suite de siècles.

Les terrasses de ce temple sont remarquables par le grand nombre de pieds que l'on y voit sculptés, et à côté desquels sont des inscriptions; les unes sont en hiéroglyphes, les autres paraissent être en une écriture intermédiaire entre l'hiéroglyphique et l'arabe, en sorte qu'à les voir, on serait tenté de croire que les hiéroglyphes ont donné naissance à l'écriture arabe. Cette présomption acquiert un nouveau degré de force, si l'on visite un hypogée isolé, situé dans un des embranchements de la vallée destombeaux des rois. Les parois de cet hypogée sont en effet revêtues d'un enduit en plâtre, sur lequel les figures ne sont que dessinées. Les hiéroglyphes semblent y avoir été écrits rapidement plutôt que dessinés, et l'apparence qu'ils offrent est celle de l'écriture arabe. Une inscription trouvée sur une pierre qui est derrière la niche de Louqsor est dans le même cas. D'après l'exposition de ces faits, on pourrait croire que le temple dont il est question, étant extrêmement ancien, comme il n'est pas possible d'en douter, en le voyant et en le comparant aux autres monuments, a été un lieu de pèlerinage, où les voyageurs avaient coutume de graver le contour de leurs pieds et d'inscrire leurs noms.

Les sphinx de l'allée qui conduit à ce temple ne sont autre chose que des béliers accroupis; ils en ont la tête, le corps et les pieds ; ils reposent sur des piédestaux peu élevés, décorés de la corniche et du cordon que l'on retrouve partout.

Les sphinx de la grande allée sont à tête de taureau et à corps de lion ; ceux de l'allée en retour sont à tête de femme et à corps de lion, ainsi que ceux de l'allée qui conduit de Karnak à Louqsor.

Le vaste palais de Karnak offre l'exemple d'un immense édifice égyptien construit avec la plus grande régularité et

la plus parfaite symétrie. Les axes de toutes les portes sont situés sur une même ligne, qui partage l'édifice en deux parties, parfaitement égales et symétriques.

Les môles qui forment l'entrée du palais sont détruits en partie, ou plutôt n'ont pu être jamais achevés ; au moins est-il certain que les parements extérieurs ne l'ont point été. Ces môles laissent apercevoir la manière dont les anciens Égyptiens construisaient leurs édifices. Ils entassaient les pierres les unes sur les autres, sans beaucoup d'ordre et de liaison ; ensuite ils travaillaient à l'exécution des parements ; il en était de même pour les colonnes. Ils plaçaient les unes sur les autres les pierres dégrossies, et exécutaient ensuite le fût. Médinet-Abou offre l'exemple d'une pareille construction. Une partie des édifices que l'on y voit n'a point été achevée et est formée de pierres chargées d'hiéroglyphes, débris d'autres monuments.

Toutes les portes des môles étaient fermées ; on voit encore des traces des gonds et du frottement des poteaux tourillons; le poteau était enclavé dans un morceau de bois. Sont-ils de la plus haute antiquité? c'est ce qu'il est difficile d'affirmer.

Pendant le temps de mon séjour à Thèbes, nous remontâmes dans la barque du citoyen Hamelin jusqu'à Esneh, et nous continuâmes avec lui le voyage jusqu'à Syène. Dans ce nouveau voyage, nous eûmes pour but de prendre les orientations des temples, ce que nous n'avions pas fait d'une manière complète, à notre premier voyage. Nous arrivâmes le soir à Syène, et nous passâmes la journée du lendemain à l'île de Philæ et dans l'île d'Éléphantine. Au retour, nous visitâmes de nouveau les carrières de Djebel el-Selseleh, les temples d'Ombos et d'Edfou. C'est à peu près à la hauteur d'Edfou que nous rencontrâmes les deux Commissions parties du Caire pour examiner les monuments de la Haute-Égypte. Nous revînmes à Esneh, où nous restâmes, pendant dix jours, occupés à travailler. Nous y attendîmes les deux Commissions, sur les barques desquelles nous comptions

retourner au Caire; mais, avant de descendre à Erment, l'une des Commissions remonta le fleuve, pour visiter les ruines d'Éléthya, et nous fîmes le voyage avec elle.

Éléthya est une ancienne ville, dont il ne reste plus qu'une enceinte en briques de douze pieds d'épaisseur et de plus de vingt pieds de haut. Un bassin carré, quelques colonnes debout, des pierres éparses çà et là, annoncent l'existence d'un temple. Plus loin, en descendant le fleuve, on trouve un petit temple presque tout à fait semblable au petit temple de l'île d'Éléphantine. La montagne voisine est percée de grottes, qui présentent des objets d'un grand intérêt; elles ont appartenu à des particuliers.

C'est là seulement que nous vîmes pour la première fois des scènes familières; l'agriculture, la pêche et la chasse sont représentées en sculptures coloriées sur les parois des grottes. Toutes les cérémonies que l'on observait, depuis la mort des particuliers jusqu'à ce que leurs corps fussent déposés dans des puits de momies, y sont aussi représentées; tous les tableaux sont sculptés dans le rocher, peints de couleurs variées et encadrés d'hiéroglyphes.

Au retour d'Éléthya, nous nous laissâmes dériver jusqu'à Erment, et de là, à Louqsor. Nous passâmes dans cet endroit et à Karnak une huitaine de jours; nous employâmes ce temps à augmenter la collection de nos dessins. Au bout de ce temps, nous passâmes sur l'autre rive; nous y restâmes six jours, pendant lesquels nous visitâmes de nouveau les tombeaux des rois, et nous restâmes à Médinet-Abou. Nous dessinâmes, dans ce dernier endroit, une marche triomphale qui décore l'un de ses murs. Nous dessinâmes aussi le triomphe d'un roi d'Égypte sur les Indiens : les Indiens, voguant à pleines voiles, viennent aborder sur le rivage. Le roi, à la tête de son armée, repousse les ennemis, qui sont tournés par une petite flottille égyptienne, en sorte qu'ils sont dans l'impossibilité de se soustraire à la vengeance des Égyptiens.

Nous partîmes de Thèbes, pour nous rendre à Dendérah, et nous revîmes avec un nouveau plaisir ce temple, le chef-d'œuvre de l'architecture égyptienne. Je craignais, après avoir visité tous les monuments de la partie supérieure, de trouver celui-ci moins beau; sa perfection, au contraire, devint plus frappante pour moi. J'admirai de nouveau la masse imposante, la richesse et l'élégance de ses détails. La corniche de la porte qui précède le temple me frappa encore par sa grâce et sa légèreté.

Nous passâmes cinq jours à Dendérah; nous les employâmes à dessiner tout le derrière du temple et à compléter ce qui nous manquait pour la construction de l'élévation. Nous revîmes encore la riche collection d'ornements qui forme la décoration des frises et des corniches. La construction de ce temple est la plus soignée que nous ayons encore vue. On y rencontre cependant des joints inclinés de pierres d'inégale hauteur, mais les parements sont tellement bien dressés que cela est peu apparent et ne choque pas la vue. A la vérité, le portique est adossé, sans aucune raison, au reste de l'édifice; mais ce défaut, si toutefois c'en est un, se retrouve partout.

De Dendérah nous dérivâmes jusqu'à Guirgeh, et le lendemain de notre arrivée, nous allâmes visiter les ruines d'Abydos. On y voit encore un palais qui dut être très considérable : il est construit, partie en pierre calcaire et partie en grès, il est encombré de sable jusqu'au plafond. Ce monument a cela de particulier, que l'on y rencontre des plafonds taillés en voûte. Ces voûtes sont formées de trois pierres posées les unes sur les autres; la dernière qui, dans sa plus grande hauteur, a trois pieds et demi, n'a plus, au sommet de la voûte, que six à huit pouces d'épaisseur. Ces voûtes correspondent aux entre-colonnements d'un vaste portique, dont les colonnes sont distribuées de telle façon qu'il y a alternativement des entre-colonnements plus grands et plus petits. De l'autre côté des voûtes, on voit les restes

d'une autre galerie qui traversent la voûte, et dont les entre-colonnements sont égaux. Les plafonds de ces différents édifices sont à des hauteurs inégales; les voûtes ont la hauteur moyenne.

Les décombres environnants sont les restes de l'ancienne ville d'Abydos et occupent un espace assez considérable. On y voit quelques édifices de granit. Nous y trouvâmes aussi un tronc de statue en granit noir de la plus grande beauté. Le travail de la matière est admirable, et les détails des costumes sont exécutés avec beaucoup de finesse et de précision. On peut comparer ce morceau, pour le travail et la perfection, à celui que l'on voit sur les ruines du Memnonium. Dans un autre coin des décombres, on voit une statue en granit rouge, semblable à celles de même matière que nous trouvâmes dans les tombeaux des rois, mais elle est plus grande que nature.

La montagne voisine renferme quelques grottes. C'est une règle générale, que, partout où l'on rencontre en Égypte les restes d'une ancienne ville, la montagne voisine est percée de grottes, en sorte que l'on peut conclure, avec certitude, de l'existence de l'une de ces deux choses à l'existence de l'autre.

La plaine que nous traversâmes, pour arriver à Abydos, offre un grand intérêt. Elle est inondée. Une digue de plus d'une demi-lieue traverse cette partie de la vallée dans sa largeur; elle n'affecte point une seule et même direction, mais au contraire elle est très contournée.

De Guirgeh nous descendîmes à Gao el-Kébir. C'est l'emplacement d'une ancienne ville égyptienne. On y voit les restes d'un temple qui dut être considérable. Douze colonnes du portique sont encore debout; les chapiteaux sont à feuilles de palmier, et le fût des colonnes est décoré de tableaux représentant des offrandes aux dieux. Une paroi de la corniche est tombée; sur la partie de l'architrave de l'entre-colonnement du milieu il y a une inscription grecque. Il

paraît qu'on l'a substituée à un globe ailé qui la décorait. — Ce temple est construit en pierre calcaire. Dans la partie la plus reculée de l'édifice, on aperçoit une niche d'une grande dimension, terminée en pyramide; d'ailleurs, elle ressemble assez aux niches d'épervier du temple de Philæ.

Non loin du portique, et tout à fait sur le bord du fleuve, sont les débris d'un autre petit temple en pierre calcaire. Le courant qui, de ce côté, ronge du rivage ne les laissera pas longtemps subsister. L'emplacement est extrêmement agréable, c'est une presqu'île que le Nil a formée. Il paraît qu'anciennement il n'en était pas ainsi, et qu'une île, qui se trouve maintenant peu éloignée, était autrefois jointe au continent.

De Gao el-Kébir, nous dérivâmes jusqu'à Syout, où nous demeurâmes une journée et demie. Syout attire l'attention des voyageurs par le grand nombre de grottes dont la montagne qui l'environne est percée. Nous en avons relevé les coupes et les élévations : elles renferment beaucoup d'hiéroglyphes, et leurs plafonds sont décorés d'ornements peints de couleurs variées.

Nous quittâmes Syout pour nous rendre à Achmounéin. Les buttes de décombres de cette ancienne ville sont très considérables : elles ne renferment que les restes d'un portique, dont six colonnes sont encore debout. Ces colonnes, à boutons de lotus tronqués, ne laissent cependant pas de produire beaucoup d'effet, à cause de leur élévation qui est plus considérable qu'en aucun endroit que nous ayons visité. Le village d'Achmounéin est bâti sur les ruines de l'ancienne ville. Nous y passâmes une partie de la journée, et nous en partîmes pour nous rendre à Cheikh-Abadeh, qui est à une lieue de là.

Cheikh-Abadeh est un village bâti sur une très petite partie des décombres d'Antinoé. La ville, construite par Adrien en l'honneur d'Antinoüs, n'est plus maintenant qu'un amas considérable de décombres. Elle est coupée par deux

grandes rues perpendiculaires entre elles. A l'extrémité et sur l'alignement de ces rues, sont différents édifices plus ou moins ruinés, tels que des portiques, des bains publics, etc. Une colonnade, de chaque côté de ces rues, en limite la largeur; les colonnes sont de l'ordre dorique grec, mais elles sont peu diminuées ou presque tout à fait cylindriques. Les colonnes des édifices sont d'ordre corinthien ou dorique; la proportion nous en a paru d'autant plus svelte et plus élégante, que nous étions alors plus accoutumés à la vue des constructions imposantes des Égyptiens. Les chapiteaux des colonnes sont en général mal sculptés; les feuilles qui sont à la partie inférieure saillent sur le mur de l'astragale, ce qui produit un assez mauvais effet. L'arc de triomphe est le monument qui plaît le plus, quoiqu'il ne soit point correct dans ses détails; cependant la beauté de son exécution excite l'admiration.

Dans les décombres d'Antinoé, on voit encore beaucoup de colonnes d'un seul morceau de granit, de proportion et d'ordre doriques. Le chapiteau qui les couronne est d'ordre corinthien et en pierre numismale, ce qui fait présumer, avec beaucoup de vraisemblance, que ces colonnes ont été prises dans d'anciens monuments, car il n'est pas douteux que les mêmes hommes qui avaient taillé le fût en granit auraient aussi choisi le granit pour la matière du chapiteau. Ces colonnes ne sont pas toutes fuselées avec le même soin, soit qu'elles aient été travaillées par les Grecs à l'époque où ces peuples étaient maîtres de l'Égypte, soit qu'elles l'aient été à une époque antérieure où leurs communications avec les Égyptiens ont été plus fréquentes, au point que leurs rois les ont employés même à la défense du pays. L'assemblage bizarre du fût dorique avec le chapiteau corinthien est une preuve évidente qu'au temps où Antinoé a été bâtie, le bon goût dans l'architecture avait dégénéré.

Après avoir séjourné deux jours à Antinoé, nous repartîmes pour nous rendre directement au Caire, où nous arri-

vâmes dans la matimée du 15 brumaire de l'an VIII (6 novembre 1799). Les espérances de retour en France, dont nous nous bercions pendant notre navigation sur le Nil, ne tardèrent point à s'évanouir, et la face des choses paraissait avoir tellement changé, qu'il semblait ridicule de manifester seulement le désir de rentrer en France.

On me préparait quelques désagréments à mon arrivée, et il fallut me raidir contre les efforts réunis de G. et de L.[1].

Les Turcs menaçaient d'effectuer une descente sur la côte de Damiette; le général Desaix avait quitté le Caire pour s'y rendre; on était également menacé du côté de la Syrie. Le débarquement eut lieu à Damiette, et deux mille Turcs furent détruits par les Français.

Quelque temps après, l'adjudant général Morand fut envoyé en parlementaire sur les bords anglais. Quand il fut de retour, le général Desaix et Poussielgue y furent envoyés comme plénipotentiaires. Le général Kléber ne laissa pas échapper cette occasion de demander aux Anglais le passage des membres de la Commission des sciences et arts. Il l'obtint, conjointement avec celui des blessés.

Le départ étant accordé, il fallut en venir à désigner ceux qui devaient partir, car certaines personnes avaient toujours eu l'intention de faire des distinctions. Il y eut mille difficultés à vaincre, mais elles furent toutes levées par le citoyen Fourier, qui, par sa manière persuasive et très obligeante, obtint du général tout ce qu'il voulut.

1. Girard et Lepère.

SÉJOUR DANS LA BASSE-ÉGYPTE ET DÉPART

Après des difficultés sans nombre élevées sur notre départ, on obtint qu'il eût définitivement lieu. Nous partîmes du Caire le 16 pluviôse an VIII (5 février 1800).

Pendant l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis la décision de notre départ jusqu'à l'exécution des ordres donnés à cet effet, le général en chef se rendit au milieu de son armée, au camp de Salehyeh. Les négociations qui avaient été entamées à El-Arich se poursuivirent avec activité, et nous en apprîmes le résultat deux ou trois jours avant d'être sortis du Caire. La convention faite entre les Français et les Turcs fut même imprimée, et le général y joignit une adresse qui me parut, sinon coupable, du moins inutile et maladroite.

Nous partîmes donc du Caire avec la certitude que l'Égypte allait être évacuée. Nous aurions ainsi vu le commencement et la fin de l'expédition, que les événements ultérieurs décideront heureuse ou malheureuse.

Nous sommes arrivés à Rosette le 20 pluviôse (9 février 1800). C'est là que nous apprîmes un changement de gouvernement en France. Des nouvelles arrivées par la voie des Anglais apprirent que Bonaparte s'était déclaré consul, etc.

Nous sommes restés campés dans l'île de Farehi, vis-à-vis Rosette, pendant trente-quatre jours.

Le 24 ventôse an VIII (15 mars 1800), nous en sortîmes

pour nous rendre à Alexandrie. Les choses changèrent de face. D'après une lettre écrite par l'amiral Keith, le général Kléber ne crut point nous devoir laisser partir avant d'avoir obtenu des Anglais toutes les sûretés possibles. Il fallut donc attendre Smith[1], qui ne se trouvait plus devant le port. Il arriva enfin; on parlementa, et le résultat des conférences fut que M. Smith, n'ayant pas les pouvoirs nécessaires, devait référer à sa Cour sur tous les objets qu'on lui demandait. Il y a donc, aujourd'hui 30 germinal an VIII (20 avril 1800), trente-quatre jours que nous sommes à bord. Mais bientôt les événements qui se succédèrent en Égypte nous forcèrent à renoncer à notre départ pour la France, et nous quittâmes le navire l'*Oiseau* où nous étions embarqués.

La célèbre bataille d'Héliopolis, livrée le 29 ventôse (20 mars 1800), remit les Français en possession d'un pays que l'insigne mauvaise foi des Anglais ne voulait leur laisser quitter qu'avec opprobre et déshonneur.

A la suite de tant d'événements si importants, une contribution de douze millions fut imposée à la ville du Caire. Avec cette somme, on acquitta la solde arriérée, et les finances de l'armée sortirent de l'état déplorable où elles avaient été jusqu'alors.

Le 25 prairial (14 juin 1800), l'événement le plus affreux porta la désolation dans toute l'armée française. Le général en chef Kléber fut assassiné par un fanatique envoyé de l'armée du vizir. Le général Menou, qui commandait alors le Caire et qui se trouvait le plus ancien général de division de l'armée, prit le commandement en chef par intérim.

Le 4 messidor an VIII (23 juin 1800), j'ai reçu l'ordre de me rendre à Menouf, dans l'intérieur du Delta, pour y examiner le pays sous le rapport des irrigations et de l'amélioration de l'agriculture et du commerce. Différentes circonstances, et notamment des maux d'yeux, m'empêchèrent de me rendre de suite à mon poste.

1. Sidney Smith, commodore anglais, le défenseur de Saint-Jean-d'Acre.

Je fis, avec mon ami Dubois[1], un premier voyage, durant lequel nous nous occupâmes de faire les plans et nivellements du canal de Farounieh. Nous rédigeâmes aussi un mémoire sur les travaux à faire dans cette partie de l'Égypte, tant sous le rapport de la navigation que sous celui de l'irrigation et de l'amélioration de l'agriculture.

Je me rendis ensuite à Semenhoud, en naviguant sur le grand canal de Mélik, et je visitai successivement Mehallet el-Kébir et Bahbeit, ce qui me donna l'occasion de recueillir les notes suivantes :

Les ruines de Bahbeit sont situées au nord de l'ancienne Sebennitus, aujourd'hui Semenhoud. Elles consistent en une enceinte de la forme d'un carré long, au milieu de laquelle on voit un monceau de débris de granit. De loin, cela paraît un amas confus de pierres d'un gris blanchâtre; mais lorsqu'on s'en approche, on reconnaît bientôt que ces pierres sont parfaitement bien dressées, polies et sculptées. La plus grande partie est de granit grisâtre, et le reste est de beau granit rouge de Syène. Le poli de ce dernier surpasse le poli du granit noir. Il est parfaitement semblable au poli du beau groupe de granit rouge, que l'on voit dans un coin des ruines du grand palais de Karnak.

L'exécution des figures et des hiéroglyphes est parfaitement comparable aux sculptures de la belle poutre en granit rouge de Karnak. Le monceau des décombres est tellement confus qu'il est impossible de reconnaître la forme du plan du temple, mais on y trouve des chapiteaux à tête d'Isis, absolument semblables à ceux de Dendérah. La partie de ce chapiteau, composée de quatre têtes d'Isis, y est, comme à Dendérah, d'un seul morceau. Il y a cette différence qu'à

1. Dubois-Aymé.

Bahbeit c'est du beau granit rouge, tandis qu'à Dendérah ce n'est que du grès. J'ai compté jusqu'à quatre de ces chapiteaux renversés et enfouis dans les décombres, et il est certain que si l'on faisait des fouilles, ce qui serait extrêmement facile, on en trouverait un bien plus grand nombre. Des débris de colonnes sont épars çà et là, et couverts, comme à Dendérah, de nombreux hiéroglyphes. La beauté du travail, la richesse des costumes sont en tout comparables au magnifique temple de Dendérah.

Je ne me suis point aperçu, cependant, qu'ici comme dans beaucoup d'autres ruines de la Haute-Égypte, les figures et les hiéroglyphes sculptés aient été peints. On y voit, comme à Dendérah, des hiéroglyphes tout à fait en relief, et d'autres seulement en relief dans le creux. Toutes les offrandes sont faites à Isis coiffée de la dépouille d'un vautour, surmontée des cornes du taureau. Des étoiles établissent, comme à Dendérah, des lignes de démarcation entre les bas-reliefs.

J'ai mesuré une pierre qui a 3m40 de long et 1m40 de large et 0m72 d'épaisseur. Un scarabée qui se trouve sculpté dessus me l'a fait reconnaître pour avoir évidemment appartenu à un plafond.

La manière dont les débris de granit sont entassés les uns sur les autres est vraiment surprenante. Il faut que l'édifice ait été ruiné dans ses fondements, car les débris les plus apparents ont évidemment appartenu à des plafonds.

On voit quelques-unes de ces charmantes frises qui plaisent tant à Dendérah. C'est toujours la figure d'Isis qui s'y trouve, et il est hors de doute que le temple était consacré à cette déesse.

L'aspect des ruines de Bahbeit n'a rien de frappant pour ceux qui n'ont point vu d'autres monuments égyptiens que celui dont elles offrent les ruines; c'est pour eux un chaos informe. Mais celui qui, ayant parcouru les temples de la Haute-Égypte, y retrouve tous les matériaux qui peuvent composer un édifice semblable à ceux qu'il a le plus admirés,

celui qui replace en idée sur leurs colonnes ces chapiteaux singuliers à tête d'Isis, celui, enfin, qui réédifie par la pensée ce vaste édifice, et qui réfléchit que toute sa masse énorme est construite en granit, qu'elle en renferme peut-être plus que l'on n'en voit réuni dans toutes les ruines de Thèbes, celui-là, dis-je, ne peut s'empêcher de payer un tribut d'admiration aux anciens peuples qui élevèrent des constructions si remarquables. J'ai cherché beaucoup à m'assurer si les colonnes de granit avaient été d'un seul morceau, mais toutes les recherches que j'ai faites m'ont prouvé le contraire. Tous les débris de colonnes que j'ai vus m'ont convaincu qu'elles ont été construites par assises.

L'enceinte a trois cent soixante-deux mètres de longueur et deux cent quarante et un de largeur. Il me paraît hors de doute qu'elle n'était que l'enceinte particulière du temple et non de la ville. Cette enceinte a été détruite en grande partie. Un monticule, sur lequel est construit le village actuel de Bahbeit, a très probablement appartenu à la ville ancienne.

Semenhoud a été véritablement le siège de Sebennitus; elle n'occupe qu'une partie des ruines de l'ancienne ville. Ces décombres sont assez comparables à ceux du Vieux-Caire ou Fostat. J'y ai trouvé deux morceaux de granit de cinq à six pieds d'étendue. Un de ces morceaux est couvert d'hiéroglyphes très petits et qui ressemblent à une écriture courante. Son extrémité supérieure est terminée en sphère, couverte aussi de lignes d'hiéroglyphes. Sur une des faces, on voit les débris d'un scarabée ailé.

Mehallet el-Kébir est la ville capitale du Delta. C'est un endroit considérable, mais dont une grande partie est ruinée et peu habitée. On rencontre dans les rues et dans les édifices de Mehallet el-Kébir, une grande quantité de granits de différentes couleurs, et du grès semblable à celui qui se trouve à la montagne Rouge, ou bien à celui dont les grands colosses de Thèbes sont construits. La plupart de ces granits

sont sculptés et présentent des bas-reliefs analogues à ceux qui décorent les temples de la Haute-Égypte. La tradition n'ayant point conservé l'existence d'une ancienne ville dans cet endroit, il est probable que ces débris ont été tirés des ruines de Bebey, indiquées sur la carte ancienne de Danville, sous le nom d'Isis Oppidum. Les granits sont d'ailleurs de la même espèce que ceux que l'on voit encore sur ces ruines. Dans une des mosquées de Mehallet el-Kébir, on voit un très beau sarcophage en granit rouge; sa forme ne permet point de douter qu'il ne soit de construction grecque.

Dans la même mosquée, on trouve un sarcophage en pierre calcaire. Les degrés de portes de cette mosquée sont tous en granit sculpté d'hiéroglyphes. Les fondations des minarets d'une seconde mosquée sont en granit rouge, et enfin une troisième mosquée renferme un monolithe en granit noir, semblable à ceux que l'on voit dans le temple de Philæ.

Dans une autre rue, l'on rencontre un second sarcophage en granit rouge, et il est sans couvercle. L'on y voit aussi de gros quartiers de granit, et dans l'encoignure de la rue, une espèce de pilastre de forme égyptienne, mais qui a été fait par les Grecs ou plutôt par les Sarrasins. Les mosquées de Mehallet el-Kébir sont remplies de petites colonnes de granit rouge, pareilles à celles que l'on voit dans les mosquées du Caire.

En revenant de Semenhoud, j'ai passé par la branche de Damiette... Je revins au Caire vers le 1[er] vendémiaire an IX (23 septembre 1800). Des tracasseries me furent suscitées pour m'obliger de retourner à mon poste. Enfin, après beaucoup de désagréments, je repartis de nouveau pour ma destination vers le 23 brumaire de l'an IX (12 novembre 1800). En arrivant à Menouf, je trouvai la nouvelle digue, construite vis-à-vis de cette ville, entièrement emportée.

Le 12 frimaire, je reçus l'avis de la visite du citoyen Girard.

Le 24 frimaire, je me suis mis en route avec le citoyen Girard, pour parcourir l'intérieur du Delta. Nous nous rendîmes de Menouf à Tantah. De Chibin à Tantah, on compte trois heures de marche; on trouve sur cette route un monceau de décombres, partie en briques crues et partie en briques cuites, qui porte, dans le langage du pays, le nom de Montagne Rouge; ce sont probablement les restes d'une ville antique.

A l'est de la ville est le Champ des Morts. C'est un monticule de terre considérable; il est coupé à pic dans certains endroits, et l'on aperçoit dans les coupures des briques crues de grande dimension. Il est très probable que ce sont des débris antiques. Tantah est bâtie en briques cuites.

Nous sommes restés le 26 et le 27 frimaire à Tantah. Le 28, nous nous sommes mis en route pour Rhamanieh. Nous avons terminé notre première journée aux villages de Sédimé et d'El-Naharieh, où l'on voit des traces évidentes d'anciens établissements.

Le 29, nous achevâmes de parcourir le canal de Chibin jusqu'à son embouchure dans le Nil, à Farestaq.

Nous nous arrêtâmes à Sâ el-Aghar, où l'on voit des ruines égyptiennes très considérables. Elles consistent en deux gros mamelons, construits partie en terre, partie en briques crues, couverts de débris de poteries, et actuellement encore en exploitation pour le dourah. On voit en outre une grande enceinte rectangulaire construite en briques. Elle a une épaisseur plus considérable que celle de l'enceinte d'Héliopolis, mais elle a une élévation que l'on rencontre dans toute l'Égypte, et particulièrement dans la Haute-Égypte. A côté des petits ravins, formés par les écoulements des eaux de pluie, on distingue encore le parement extérieur de ces murs en briques crues. L'appareil y est parfaitement dessiné, et l'on y reconnait très bien les briques, qui sont d'une dimension considérable. Au milieu de cette enceinte est un énorme monceau de terre en briques crues,

sur lequel il dut y avoir quelques constructions; il est hérissé de pans de murs en briques crues de petite dimension, qui ne portent point un caractère d'antiquité.

Le 30, nous arrivâmes à Dessouk. Nous repartîmes le 1er nivôse pour Tantah, mais en suivant une autre route. Nous arrivâmes le 3 à Tantah; nous en partîmes le lendemain pour Semenhoud, où nous arrivâmes le 5, n'ayant pu pousser, le premier jour, que jusqu'à Mehallet el-Kébir.

Le 10 nivôse, je suis retourné à Bahbeit. J'ai compté un plus grand nombre de chapiteaux que je ne l'avais fait la première fois. Ils sont au nombre de huit; en les recherchant avec plus de soin et en faisant quelques fouilles, on en retrouverait encore davantage. J'ai pris la mesure de quelques corniches et de quelques tambours de colonnes. J'ai remarqué des blocs dans lesquels sont pratiqués les chapiteaux par où la lumière arrivait dans l'intérieur du temple. Les parements sont exécutés avec un soin étonnant, et les arêtes sont parfaitement vives et parfaitement droites. Des blocs de granit renferment aussi des degrés d'escaliers, dont la pente est très douce et qui ressemblent entièrement à ceux que nous avons vus dans la Haute-Égypte. Les ruines sont contenues dans un espace de quatre-vingt-dix mètres sur cinquante.

Le portique du temple doit avoir existé du côté du village actuel de Bahbeit, là où se trouvent les débris des chapiteaux et des figures sculptées de plus grande dimension. J'ai retrouvé aussi des restes de dés des chapiteaux; les figures sont en relief dans le creux, ou tout à fait en relief sur le parement. J'ai fait le tour du village actuel de Bahbeit, où je n'ai trouvé que quelques pierres éparses. Les portions de dés que j'ai vues au milieu de la petite niche renferment des uræus.

Le 7 nivôse, j'ai été à Aboukir.

Le jour où nous sommes arrivés à Mehallet el-Kébir, nous avons été logés chez un des habitants les plus considérables de la ville.

Depuis le 15 jusqu'au 23 nivôse (5-13 janvier 1801), j'ai été retenu à Semenhoud. Les Arabes étant venus en plus grand nombre, on se mit à leur poursuite, et je ne pus avoir d'escorte.

Le 23, je partis donc de Semenhoud avec une escorte de quinze hommes. Je suivis pendant quelque temps les bords du Nil; je passai à Aboukir qui, à n'en pas douter, a été le siège d'une ancienne ville. Les monticules de décombres qui environnent la ville, un gros bloc de grès, une espèce d'éminence de forme cubique qui se trouve à peu près à trois cents mètres de ces ruines donnent du poids à ces conjectures. Danville indique à cet emplacement la ville ancienne de Busiris.

Mélik est un village considérable qui a donné son nom au canal sur lequel il se trouve. Au sud de la ville, et en face d'un coude que fait le canal, se trouvent des monticules très élevés de briques crues. Il n'y a point de doute qu'il y ait eu là une ville ancienne très considérable.

Le 23, en revenant de Chibin à Menouf, j'ai trouvé tous les canaux qui arrosent cette partie du Delta en partie desséchés.

Du 23 au 29, je me suis occupé des renseignements pour les routes à établir dans le Delta. Le 29 pluviôse an IX (8 février 1801), je suis parti pour Semenhoud, puis je suis reparti de Semenhoud pour le Caire. Après une quarantaine de sept jours, je suis rentré au Caire le 3 ventôse an IX.

Le 11 ventôse, les Anglais ont paru devant Alexandrie. Le 13, ils étaient prêts à faire leur débarquement. Les vents les ayant éloignés pendant quatre jours, ils n'ont pu l'effectuer que le 17. Ces jours-là, le général Friant a été repoussé. Le 22, Lanusse et Friant, réunis, ont attaqué et ont été repoussés. Le 30 (21 mars), l'armée tout entière, sous les ordres du général Menou, a attaqué sans succès.

Du 1er au 15 germinal, l'arrivée des Osmanlis par le désert est successivement annoncée, confirmée. Tout ce que les Français ont de précieux est porté dans la citadelle; toutes les administrations civiles s'y retirent; les membres de la Commission ont ordre de s'y renfermer eux-mêmes. La peste faisait des ravages si effrayants, qu'un jour on compta neuf cents Égyptiens morts et cent cinquante Français attaqués. Les rues du Caire présentaient tous les jours le spectacle le plus affreux; on n'y rencontrait que des convois de morts accompagnés, on pourrait dire, par des mourants. En effet, un grand nombre de ceux qui suivaient les convois étaient attaqués eux-mêmes de la peste. On les voyait les uns abattus par de violents maux de tête, les autres se retirant dans les coins des rues pour y vomir, symptômes également précurseurs de l'horrible maladie. Quelques-uns portaient sur leur figure des taches livides et les signes non équivoques d'un malaise général.

Tel était le tableau que présentait la ville du Caire, lorsque les membres de la Commission, justement alarmés, prirent la résolution de se soustraire aux maux que leur annonçaient la peste et la guerre. Ils obtinrent du général Béliard, commandant de la ville du Caire, la permission de profiter de l'escorte d'un convoi de vivres, pour se rendre à Alexandrie. Nous nous embarquâmes le 16 germinal (16 avril 1801) à Boulak, pour ne nous rendre à Rhamanieh que le 20.

J'étais embarqué sur une djerme où se trouvait aussi notre collègue Lerouge[1], qui était attaqué de la peste, dont il mourut en arrivant à Alexandrie. Durant tout le voyage, nous ignorâmes quelle était sa maladie. La crainte, sans doute, de se voir abandonné le déterminait à cacher son état, qui ne fut manifeste pour nous que lors de la traversée du lac Maréotis. Pendant les trois jours que nous em-

1. Lerouge, littérateur, membre de la Commission des Sciences et Arts.

ployâmes à descendre le Nil, je couchai pour ainsi dire côte à côte près de lui. L'altération de ses traits, l'usage fréquent qu'il faisait de frictions avec le vinaigre auraient dû m'avertir de l'état fâcheux où il se trouvait; mais heureusement rien ne troubla la sécurité dans laquelle j'étais.

Le 19, les ennemis s'étaient emparés de Rosette que les Français avaient évacuée. Nous fûmes on ne peut pas plus mal reçus à Rhamanieh. Le commandant du fort ne nous épargna ni dégoûts, ni humiliations. Sous le prétexte que le général Menou avait renvoyé d'Alexandrie toutes les bouches inutiles, il voulait nous empêcher d'y arriver et nous forcer de remonter au Caire. Le citoyen Cavalier, chef de brigade des dromadaires, se présenta heureusement fort à propos pour nous tirer du plus cruel embarras. Il nous prit sous sa protection, et, partis le 23 germinal, nous arrivâmes à Alexandrie le 24, après avoir éprouvé mille fatigues et mille contrariétés dans la traversée du lac Maréotis. Nos chameaux enfonçaient en effet jusqu'aux genoux dans l'espèce de boue liquide qui forme le fond du lac, et dans laquelle les eaux de l'inondation, après avoir fertilisé les campagnes de la Bahyreh, entretiennent une humidité constante.

La réception que l'on nous fit à Alexandrie ne fut point du tout rassurante, et il fut question, au premier abord, de nous faire repartir sur-le-champ pour Rhamanieh. D'après les ordres du général, nous ne pûmes entrer dans la ville, et nous fûmes obligés de passer la nuit sous les murs d'Alexandrie. Toutefois, Menou se contenta d'ordonner le lendemain que nous fussions mis en quarantaine.

Nous restâmes ainsi isolés pendant cinq jours, ce qui fut motivé jusqu'à un certain point, puisque notre collègue Lerouge mourut le deuxième jour de la peste dont il était attaqué. Voyant arriver sa fin prochaine, Lerouge voulut donner au citoyen Fourier un corset, garni de lingots d'or, dont il était revêtu. Ce fut en vain que ce dernier représenta

que cet héritage appartenait à sa famille. Le citoyen Fourier ne voulut point toutefois accepter ce don qui s'élevait à vingt mille francs environ; il le déposa entre les mains du payeur de l'armée, qui en tint compte à la famille du citoyen Lerouge.

Rentrés dans Alexandrie, nous partageâmes le sort de la garnison. Les vivres étaient devenus fort rares, et ce ne fut qu'avec une extrême difficulté et en dépensant beaucoup d'argent, que nous pouvions suffire à notre existence. Nous partageâmes les rations de cheval et de chameau que l'on distribuait à la troupe.

L'inutilité dont nous étions dans la grande lutte qui était engagée et qui avait décidé irrévocablement du sort de l'Égypte, le désir bien naturel, après tant de choses, de revoir le sol de la patrie, déterminèrent les membres de la Commission à faire des démarches auprès du général en chef pour le retour en France. Le 16 prairial, Menou leur délivra le passeport suivant :

I

LIBERTÉ, ÉGALITÉ
—
ARMÉE D'ORIENT
—

Au quartier général d'Alexandrie, le 16 prairial an IX de la République française.

« MENOU, général en chef,

» Il est permis aux citoyens Fourier, Geoffroy, Nouet, Protain, Corancez, Savigny, Delisle, Redouté, Rigel, membres de l'Institut;

» Cécile, Fouquet, Balzac, Labate, Nectoux, Rozière, Delaporte, Raig, Merliam, Lacypierre, Costaz, Leduc, Jomard, J. Lenoir, Hassenfratz, Aimé, membres de la Commission des Arts;

» Lepère, Faye, Lepère (Gratien), Martin, Saint-Genys, Lancret, Fèvre, Chabrol, Jollois, Raffeneau, Arnollet, Caristie, Favier, Dubois, Devilliers, Alibert, Regnault, Bernard, Viard, ingénieurs des ponts et chaussées;

» Jomard, Aimé, Coraboeuf, Bertre, Lescène, Laroche, ingénieurs géographes,

» De s'embarquer sur le vaisseau l'*Oiseau*, commandé par le citoyen Murat, et de se rendre en France par la route qui paraîtra la plus convenable au commandant du bâtiment.

» Le Général en chef invite tous les commandants des flottes ou bâtiments, même des nations actuellement en guerre avec la République française, à laisser passer librement tous les citoyens ci-dessus désignés, sans leur faire ni souffrir qu'il leur soit fait aucun mal ou violence. Chaque Général ou Commandant de vaisseau, actuellement en guerre avec la République, devra sentir que les hommes qui cultivent purement et simplement les sciences, et qui ne prennent aucune part aux opérations de la guerre, doivent être protégés et secourus par toutes les nations.

» Le Général en chef déclare à tout l'Univers, au nom de l'honneur, qu'il n'a chargé d'aucun paquet, d'aucune dépêche, d'aucun renseignement, de rien enfin qui ait rapport à l'Égypte ou à l'armée française d'Orient, les individus désignés dans le précédent passeport.

» Les mêmes individus ont déclaré aussi au Général en chef, sur leur parole d'honneur, qu'ils n'étaient personnellement porteurs de rien qui ait rapport, soit à l'armée française, soit à la République, soit à la politique, soit aux finances, soit au commerce, soit à la géographie, soit à la topographie de l'Égypte. Ils ont déclaré enfin qu'ils n'emportaient rien qui pût être d'aucune utilité ou donner quelque renseignement sur l'Égypte au Gouvernement de la République française.

» C'est d'après toutes ces considérations que le Général

en chef s'est déterminé à inviter toutes les nations, amies et ennemies de la République française, à donner secours et protection à tous les individus ci-dessus dénommés.

» Le Général en chef,

» *Signé :* Abd. J. Menou. »

Suit l'original du passeport en turc :

II

Les membres de la Commission des Arts au Général en chef de l'armée d'Égypte.

« Citoyen Général,

» Nous vous renouvelons, au nom de tous nos collègues, les demandes que nous vous avons adressées, concernant notre départ. Plusieurs circonstances se sont opposées jusqu'ici à l'exécution des ordres que vous avez donnés, mais toutes ces difficultés pourront être levées lorsque vous autoriserez la communication de notre passeport à l'armée ennemie.

» Vous avez établi d'une manière formelle les droits et les sûretés que nous donne l'usage constant de l'Europe. Nous avons recours une dernière fois, Citoyen Général, au même esprit de justice qui vous a dicté cette disposition. Vous ne refuserez point sûreté et protection, dans une conjoncture aussi importante, à des hommes qui ont rempli avec dévouement la carrière dont on les avait chargés, qui ont désiré et obtenu votre estime, que tant de motifs appellent depuis longtemps dans leur patrie, et qui réclament aujourd'hui l'effet de vos promesses, ne pouvant point être d'une utilité directe dans la défense d'une place de guerre.

» Ce sont ces mêmes raisons qui vous ont déterminé à

nous rendre à nos familles, à notre patrie, à nos occupations publiques, à nos travaux particuliers. Nous vous prions de donner vos derniers ordres pour la prompte exécution de la mesure que vous avez prise, et nous ne pouvons attendre qu'avec confiance le succès d'une demande, qui vous est adressée au nom des Sciences et des Arts que vous aimez, et qui est fondée sur des motifs aussi évidents.

» Agréez nos remerciements et les assurances de notre respect. »

Dès le lendemain, les membres de la Commission s'embarquèrent à bord de l'*Oiseau*, capitaine Murat. Ce bâtiment ne leur avait pas porté bonheur lors de leur premier embarquement, et l'événement ne justifia que trop les funestes présages qu'il fit naître chez plusieurs d'entre nous.

Quoique tout parût arrêté pour notre départ, il n'est toutefois sorte de prétextes qui ne furent employés par le général Menou pour éluder l'effet de sa parole. En vain lui insinua-t-on qu'il était convenable qu'il entamât une négociation avec les Anglais pour la sûreté de notre voyage. Il se refusa obstinément à toute démarche à ce sujet.

Enfin, après un mois d'embarquement, les membres de la Commission, las de tant de délais et de la position fâcheuse dans laquelle ils se trouvaient, fatigués d'ailleurs de l'habitation du bâtiment, où un si long séjour commençait à les rendre à charge les uns aux autres et à aigrir leur caractère, prirent le parti de faire une nouvelle démarche auprès du général en chef.

Le 21 messidor an IX (10 juillet 1801), ils écrivirent la lettre ci-dessus au général Menou, pour lui représenter que diverses circonstances s'étaient opposées jusqu'alors à l'exécution des ordres qu'il avait donnés pour notre départ, et pour le prier de lever tous les obstacles.

Cette lettre fut portée par deux commissaires, qui furent fort bien accueillis du général en chef. Elle fut suivie d'une

réponse conçue en ces termes et datée du 22 messidor :

« Il est permis au bâtiment l'*Oiseau* de partir quand bon » lui semblera.

» *Signé :* Abd. J. MENOU. »

Cet ordre, quoiqu'il nous comblât de joie, nous causa toutefois une grande perplexité pour son exécution. Quel jour, à quelle heure, et comment pouvions-nous partir? Le citoyen Fourier se rendit chez le citoyen Richer, commandant d'armes, pour lui communiquer l'embarras où nous étions d'exécuter un ordre qui nous paraissait aussi vague. Celui-ci répondit que, d'après l'ordre du général en chef, nous étions libres de sortir, même à midi, et que personne n'y pouvait trouver à redire.

Nous fîmes donc nos dispositions pour partir. Le 23 au matin, nous pûmes appareiller. On commença les manœuvres vers minuit, mais la lenteur avec laquelle elles furent exécutées ne nous permit de lever l'ancre qu'à la pointe du jour, et ce ne fut qu'au lever du soleil que nous nous trouvâmes hors des passes. Alors le capitaine demanda à tous les passagers les lettres et les papiers qui leur avaient été remis et qui pouvaient donner des détails sur la position des Français à Alexandrie. Ils furent tous immédiatement remis et jetés à la mer.

Cette mesure était à peine exécutée, que le capitaine fit élever, à notre grand étonnement, le pavillon anglais au haut du mât de misaine du bâtiment. Pris à part et interrogé par un de nous sur ces dispositions, le capitaine répondit qu'il ne mettait le pavillon parlementaire que pour nous assurer les moyens de communiquer notre passeport à l'amiral anglais. Les mouvements de l'*Oiseau*, pour sortir du port d'Alexandrie, n'avaient point échappé à la croisière anglaise, et nous étions à peine sortis des passes que la corvette la *Cynthia* nous tira un coup de canon à boulet, pour

nous appeler à l'obéissance. Nous étions encore trop près des rochers pour nous mettre en panne et attendre le bâtiment anglais. Notre vaisseau poursuivit donc sa route au nord-est. Un second coup de canon, tiré à ricochet à l'avant du bâtiment, nous avertit bientôt de l'impatience de la corvette. Nous diminuâmes de voiles, et nous fûmes bientôt rejoints par le canot du bâtiment anglais, portant un officier qui demandait le capitaine Murat.

Il résulta, de l'explication qu'ils eurent ensemble, que nous fûmes conduits à Aboukir, où se trouvait l'amiral Keith, commandant de la flotte anglaise; les deux pavillons français et anglais flottaient toujours au haut des mâts.

Nous arrivâmes donc à Aboukir vers trois heures après midi. Il faut se rappeler que toutes ces manœuvres avaient lieu en plein jour, et qu'elles étaient aperçues de tous les points de la côte et de la ville même d'Alexandrie.

Le capitaine du brick français, celui de la corvette anglaise et le citoyen Fourier se rendirent à bord du *Foudroyant*, que montait Lord Keith. L'officier présenta le passeport qui nous avait été délivré par le général Menou. L'Amiral anglais refusa opiniâtrement de nous laisser continuer notre voyage pour la France. En vain lui objecta-t-on que l'article XI de la Convention du Caire accordait le départ des membres de la Commission. L'amiral répondit que si le général Menou adoptait en entier cette convention, cela ne souffrirait aucune difficulté; que d'ailleurs le général Menou ne lui avait point fait part de notre sortie, à laquelle il eût peut-être accédé, si elle eût été demandée. Du reste, il se fonda principalement, pour se refuser aux instances qui lui étaient faites, sur ce que, du moment où les eaux de la mer avaient été jetées dans le lac Maréotis, il avait considéré la ville d'Alexandrie comme bloquée, et qu'il n'en devait par conséquent sortir aucun habitant. Nous fûmes porteurs d'une lettre pour le général Menou, dans laquelle l'amiral anglais énonçait les motifs de son refus de nous

laisser continuer notre voyage et lui laissait entrevoir toutefois qu'il était disposé à entrer en négociation pour cette affaire.

Sidney Smith, qui revenait du camp anglais et qui se trouvait chez l'amiral lorsque nos deux commissaires y arrivèrent, eut la curiosité de reconnaître les différents membres de la Commission. Il profita donc de la corvette qu'on nous envoyait pour rejoindre son vaisseau le *Tigre*, en croisière devant Alexandrie. Chemin faisant, il accompagna le citoyen Fourier jusqu'à bord de l'*Oiseau*, où il monta. Il y passa quelques heures; il s'entretint pendant longtemps avec les membres de la Commission, leur disant que s'il eût été maître, comme l'année passée, leur départ n'aurait éprouvé aucune difficulté. Sidney Smith nous quitta vers neuf heures du soir.

Nous arrivâmes devant le port d'Alexandrie dans la matinée du 27. A l'entrée des passes, on tira un coup de canon pour demander un pilote. Le commandant des avisos, chargé de garder l'entrée du port, voulut bien en servir lui-même. Lorsque le brick faisait voile dans l'intérieur du port, il fut transmis au capitaine un ordre écrit du commandant de la rade, qui lui enjoignait de mouiller à trois encablures à l'ouest de la frégate l'*Égyptienne*, et de rester consigné à bord jusqu'à nouvel ordre.

Voici l'ordre textuel :

« J. Villeneuve, commandant la *Justice* et la rade.

» Il est ordonné au capitaine du brick l'*Oiseau* de se mouiller à trois encablures à l'ouest de l'*Égyptienne*, et de rester consigné à bord, lui et tous les individus qui y sont, jusqu'à nouvel ordre.

» *Signé :* J. VILLENEUVE. »

Mais bientôt cet ordre fut changé en un autre verbal, donné par la frégate l'*Égyptienne*, de mouiller à sa poupe

par le travers de la frégate la *Justice*. Le brick l'*Oiseau* se trouvait ainsi sous le feu des batteries de cette dernière. L'ordre fut exécuté, et l'on jeta l'ancre vers midi. Nous n'étions pas sans être vivement inquiets sur toutes ces dispositions, et il ne fallait pas moins que la conscience de n'avoir rien fait de répréhensible, pour nous rassurer un peu sur les conséquences des mesures dont nous étions témoins.

Nous commencions à calmer nos inquiétudes, lorsqu'un officier arrive dans un canot de la frégate la *Justice*. Le visage pâle et tout effaré, sans monter à bord, il appelle le capitaine Murat et lui donne à haute voix l'ordre suivant, que j'entendis bien distinctement : « Le général en chef » vous ordonne d'être à la voile dans un quart d'heure, sans » quoi le commandant a ordre de vous foutre à fond. » L'officier tenait sa montre à la main : « Je suis au désespoir, » ajouta-t-il, d'être porteur d'un pareil ordre, mais c'est » mon devoir. »

Le capitaine demanda que cet ordre lui fût donné par écrit. L'officier répondit qu'il le transmettait verbalement comme il l'avait reçu, et qu'il conseillait de mettre à la voile sur-le-champ, parce que les ordres du général en chef seraient ponctuellement exécutés.

Le citoyen Fourier lui demanda s'il voulait bien se charger de la lettre de l'amiral Keith, dont nous étions porteurs pour le général Menou. Il dit qu'il ne pouvait point, parce qu'il n'avait pas d'ordre à ce sujet. Nous vîmes alors charger les canons à bord de la frégate. Un canot de la *Justice* nous fut envoyé; on nous prévint que nous n'avions plus que cinq minutes à notre disposition, après quoi l'on ferait feu. Il n'y avait pas de temps à perdre. Les marins redoublèrent de zèle, et tous les passagers se mirent à tourner le cabestan ou aider l'équipage dans les travaux les plus urgents. Dans de telles angoisses, le courage de chacun fut doublé.

Pendant que tout cela se passait, le général Menou, furieux, se promenait sur le rivage, examinant tous les mouvements du vaisseau. Il vint bientôt un autre canot de la *Justice*, qui dit que l'on accordait dix minutes de plus, mais que c'était le dernier délai, après quoi l'on tirerait. Le jeune homme qui transmettait cet ordre avait les larmes aux yeux. Plusieurs d'entre nous ont remarqué que les dispositions étaient tellement prises, pour l'exécution des ordres barbares qui nous étaient transmis, que des canots et des chaloupes étaient distribués çà et là, entre la côte et notre bâtiment, probablement pour empêcher qui que ce fût d'échapper au désastre dont nous étions menacés. Enfin les pilotes arrivèrent à bord; le câble de l'*Égyptienne* fut envoyé, et nous mîmes à la voile, agités des plus sombres inquiétudes, mais éprouvant toutefois quelque satisfaction d'échapper à un danger imminent.

Quelques moments après notre départ, nous fûmes rejoints par un nouveau canot, où se trouvait un officier qui nous remit la lettre suivante. Elle était adressée au chef des mouvements militaires Richer, pour remettre aux Français, embarqués sur le brick l'*Oiseau,* avant leur sortie du port d'Alexandrie :

Alexandrie, le 27 thermidor an IX.

*Le Général en chef de l'Armée d'Orient aux Français embarqués sur le brick l'*Oiseau.

« Si, au lieu de sortir en plein jour, vous eussiez mis à la voile pendant la nuit; si, au lieu d'arborer le pavillon anglais, ce qui, selon les lois, mériterait à votre capitaine d'être pendu, vous fussiez sortis avec le pavillon français et même sans pavillon; si au moins vous eussiez essuyé une bordée de coups de canon pour soutenir l'honneur du pavillon français; si, en dernière analyse, au lieu de vous jeter

vous-mêmes entre les mains des ennemis, voyant que vous ne pouviez leur échapper, vous fussiez rentrés dans le Port-Neuf, alors, je vous aurais reçus comme on doit recevoir des Français.

» J'aime, j'estime et j'honore les sciences et ceux qui les cultivent; j'ai des sentiments plus particuliers encore pour plusieurs d'entre vous que je connais; j'aime avant tout l'honneur et la patrie. J'ai donné l'ordre, pour que vous sortiez à l'instant des ports et rades d'Alexandrie. »

A la lecture de cette lettre, tous les passagers manifestèrent leur profonde indignation, et l'on s'occupa de répondre sur-le-champ, par la lettre suivante rédigée par le citoyen Fourier :

A bord de l'*Oiseau*, le 29 messidor an IX.

*Les citoyens français embarqués sur le brick l'*Oiseau, *au Général en chef de l'Armée d'Orient.*

« Citoyen Général,

» Nous exécutons l'ordre inattendu qui nous a été signifié, en même temps que le refus de nous écouter. La menace militaire de couler bas un bâtiment qui porte cent Français dans un port national, et dont nous avons vu préparer l'exécution, ne nous a pas laissé le choix du parti que nous avions à prendre.

» Vous nous avez adressé la permission de sortir du port, quand bon nous semblerait, et le résultat de votre conversation avec nos commissaires a été que, ne pouvant vous-même traiter de notre départ, vous nous laissiez le soin de veiller à notre sûreté. Comme il nous restait quelques incertitudes sur l'heure à laquelle cette permission pouvait s'appliquer, on consulta le chef des mouvements militaires.

Ce dernier répondit qu'aux termes de vos ordres, nous pouvions partir, même à midi. Nous avions prévenu la veille le préfet de la marine et le chef des mouvements militaires que nous nous proposions d'appareiller deux heures avant le jour. On a commencé les préparatifs à minuit. La lenteur des manœuvres et la force de la mer ne nous ont permis de sortir des passes qu'au lever du soleil. Les bâtiments qui les gardent n'ont manifesté aucune opposition. Nous sommes sortis d'Alexandrie avec le pavillon français; nous l'avons conservé jusqu'à notre retour, et sans aucune interruption, au milieu de l'escadre ennemie. Menacés par une corvette anglaise, qui nous a tiré deux coups de canon à boulets, le capitaine a jugé convenable de faire hisser le pavillon anglais, et il a répondu aux questions qui lui ont été faites à ce sujet, que son but était : 1° de jouir de l'avantage de garder le pavillon national; 2° de conserver le bâtiment à la République, en cas de non succès des démarches que nous nous trouvions obligés de faire.

» Telle est, citoyen Général, la réponse du capitaine du bâtiment.

» Notre dessein était de présenter notre passeport aux nations ennemies, et vous le regardez comme devant nous servir contre les dangers de la guerre. L'amiral anglais ne l'a point considéré sous le même point de vue, et il a principalement objecté qu'il n'avait reçu à cet égard aucune lettre de vous. Nous voulions vous faire à ce sujet un rapport très détaillé, qui contînt des circonstances très importantes. Nous avons été obligés de rentrer dans le port d'Alexandrie. L'ordre qui nous est donné d'en sortir nous expose au plus extrême péril. L'honneur et la patrie nous sont chers aussi, citoyen Général. Ils nous le sont même plus que les sciences que nous cultivons. C'est notre dévouement, c'est une confiance sans réserve qui nous ont placés dans les circonstances extraordinaires et terribles où nous sommes à cette heure. Ceux d'entre nous qui échapperont à

d'aussi grands dangers n'auront besoin d'aucune justification; ils seront approuvés par la nation entière.

» Salut et respect.

» *Signé :* (Tous les membres de la Commission). »

Cette réponse fut remise à l'officier de marine qui nous avait accompagnés jusqu'à la sortie des passes. Il voulut bien se charger aussi de la lettre du général Keith, dont nous étions porteurs pour le général Menou. Nous étions à peine sortis du port, que la corvette anglaise la *Cynthia*, qui avait examiné tous nos mouvements, nous tira un coup de fusil pour nous appeler à l'obéissance. On exécuta les mêmes manœuvres que la première fois. Seulement, le capitaine de la corvette mit à bord de l'*Oiseau* un officier anglais et dix matelots.

Nous croisâmes durant toute la nuit, et ce ne fut que le lendemain 28, que nous pûmes arriver près de l'*Ajax*, vaisseau de guerre commandant la croisière, et monté par le contre-amiral Sir Richard Bickerton.

Les citoyens Fourier, Thévenin et Murat se rendirent, en qualité de nos commissaires, à bord de ce vaisseau. Ils firent au contre-amiral un exposé des événements de la veille, mais celui-ci crut devoir en référer à l'amiral. Il nous ôta la garnison anglaise que l'on avait mise à notre bord, et donna l'ordre au brick *Kangouroo* de nous envoyer jusqu'à Aboukir.

Sidney Smith revint encore à notre bord pour entendre, des membres de la Commission eux-mêmes, les détails qui avaient été donnés par nos commissaires; et il écrivit en notre faveur une lettre à l'amiral, qu'il remit au capitaine du *Kangouroo*. Il nous encouragea à la persévérance : « Vous » vous trouvez, dit-il, entre l'enclume et le marteau. Ne » quittez point l'amiral, que vous n'ayez obtenu ce que » vous désirez. »

Les citoyens Fourier et Thévenin se rendirent donc auprès de Lord Keith, qui les reçut très sèchement et leur dit qu'il était indispensable que le bâtiment l'*Oiseau* rentrât dans le port d'Alexandrie. Sur l'observation qu'ils lui firent que le général Menou ne voulait point l'y laisser rentrer, l'amiral anglais parut se relâcher, et répondit qu'il était étonnant que le général Menou voulût donner des ordres à son escadre; qu'au reste, il lui écrirait et éclaircirait cette affaire.

Le citoyen Fourier eut rendez-vous le lendemain matin, à huit heures; mais lorsque nos commissaires se rendirent à bord, l'amiral refusa de les recevoir. On leur remit une lettre adressée au général Menou, et l'on assura qu'on transmettrait au contre-amiral Bickerton les ordres qu'il avait à suivre à notre égard. Dans cette lettre, Lord Keith se plaignait vivement de l'ordre qui nous avait été donné de sortir de nouveau du port d'Alexandrie.

Nous avions entre les mains la décision de notre sort; nous étions bien tentés de le connaître d'avance. Nous ne résistâmes donc point au désir d'ouvrir la lettre adressée au général Menou, et nous eûmes ainsi la conviction du sort auquel nous étions condamnés de rentrer sans délai à Alexandrie.

Mais bientôt M. Bickerton nous fit connaître les ordres qu'il avait reçus de l'amiral et qui portaient en substance que, sur le refus du général Menou de recevoir le brick l'*Oiseau* dans le port d'Alexandrie, les passagers seraient débarqués à la côte, avec tous leurs effets, et que le bâtiment serait ensuite brûlé.

La corvette la *Cynthia*, à laquelle la garde de notre bâtiment fut confiée, fut donc chargée de parlementer pour communiquer ces ordres au général Menou. Le capitaine anglais parlementa le 1er thermidor (20 juillet), mais le résultat ne put nous être communiqué que le 2. Le général Menou annonçait sèchement à l'amiral que les ordres étaient

donnés pour que le brick l'*Oiseau* fût reçu dans le port d'Alexandrie. En conséquence, le capitaine de la corvette reçut l'ordre de débarquer les passagers à la côte, s'ils refusaient de rentrer.

Le brick français reçut donc l'ordre, le 3, de suivre la corvette. Nous étions en ce moment à la hauteur de la tour des Arabes, à dix lieues ouest d'Alexandrie. La prochaine rentrée du bâtiment fit éclater la mésintelligence entre le capitaine et les membres de la Commission. Celui-là nous accusait de l'avoir entraîné dans des démarches que le général Menou considérait comme criminelles, ce qui lui ôtait tout à fait l'envie de rentrer à Alexandrie. D'un autre côté, il voulait que le bâtiment y rentrât, afin de le mettre à l'abri. Le capitaine nous demanda en conséquence de constater par un procès-verbal la conduite qu'il avait tenue.

Voici la copie textuelle du procès-verbal :

« L'an IX de la République et le 2 thermidor, sur la demande qui nous a été faite par le citoyen Hyacinthe Murat, capitaine du brick de commerce l'*Oiseau*, de constater la conduite tenue par lui, depuis le moment où il a obtenu la permission de sortir du port d'Alexandrie, nous soussignés, passagers, officiers et officiers non mariniers, à bord de l'*Oiseau*, certifions, en faveur de la vérité, que le 22 messidor an IX, nous avons obtenu du général en chef Menou la permission de sortir avec le bâtiment l'*Oiseau*, quand bon nous semblerait; que quelques-uns d'entre nous ont été avec le capitaine Murat chez le citoyen Richer, commandant militaire, pour prendre des renseignements sur le mode d'exécution de cette permission; que ce commandant avait répondu qu'aux termes du général Menou nous pouvions sortir en plein midi, si cela nous convenait; que, d'après cette assurance et l'envie que nous avions de sortir d'Alexandrie où nous étions embarqués depuis le 16 prairial, nous avions invité le capitaine Murat à hâter l'exécution de

cette permission; qu'en conséquence, le 26 messidor, à minuit, le capitaine avait fait les manœuvres pour lever l'ancre et mettre à la voile; que le temps nécessaire à ces opérations nous avait fait attendre le lever du soleil pour sortir du Port-Vieux d'Alexandrie; que les avisos et forts n'avaient fait aucune opposition à notre sortie, et qu'aussitôt que nous avions été hors de la portée des forts, le pavillon national au mât du pavillon, la corvette anglaise la *Cynthia* nous avait tiré un coup de canon, pour nous amener à l'obéissance; que, nonobstant, nous avions continué notre route à l'est, et qu'au second coup de canon, le capitaine Murat avait fait hisser le pavillon anglais au mât de misaine, en conservant toujours le pavillon national, afin de communiquer les passeports que nous jugions devoir être respectés par les nations ennemies de la République française; qu'en effet, l'officier commandant le bâtiment anglais n'avait pas voulu nous prendre, mais nous avait conduits à Aboukir, à l'amiral Keith, pour décider de notre voyage; que cet amiral, n'ayant pas jugé nos passeports valables, nous avait renvoyés à Alexandrie, porteurs d'une lettre pour le général en chef Menou, dans laquelle sans doute il lui faisait connaître ses motifs; qu'alors nous avions fait route sur Alexandrie, ayant le pavillon national au mât du pavillon; qu'à la vue des passes, nous avions mis le pavillon en berne pour réclamer les pilotes; que, ceux-ci n'arrivant pas, nous avions fait tirer un coup de canon en signal de détresse, ce qui avait déterminé le capitaine de frégate Guichard à venir lui-même à bord, pour nous servir de pilote et nous rentrer par la petite passe du Marabout; qu'arrivés dans le port, le capitaine Murat avait reçu ordre de venir mouiller à trois encâblures à l'ouest de la frégate l'*Égyptienne*, ordre qui avait été changé contre celui de mouiller entre les deux frégates l'*Égyptienne* et la *Justice*, à portée de la voix de cette dernière frégate, qui est montée par le commandant de la rade, le citoyen Villeneuve. Nous certifions de plus

qu'à peine nous avions eu jeté l'ancre, un officier était venu donner l'ordre, de la part du général en chef Menou, au capitaine Murat de remettre à la voile, sous quinze minutes, sous peine d'être coulés bas; que cet ordre, dont la communication fut demandée par écrit, ayant été refusé, nous fûmes obligés d'y obtempérer, sur les nouvelles instances de l'officier qui en était porteur, qui dit que la frégate la *Justice* avait chargé ses canons, pour le mettre à exécution, manœuvre que plusieurs d'entre nous avaient vu faire; qu'alors le capitaine Murat avait ordonné la manœuvre et réclamé les pilotes pour sortir du port, et qu'il avait été joint par le citoyen Paul, lieutenant de vaisseau, qui amena les pilotes et dit qu'il avait ordre de ne pas quitter le bord sans nous avoir sortis des passes; qu'un instant après, et étant à la voile, nous avons recu une lettre du général en chef Menou, adressée aux Français embarqués à bord de l'*Oiseau*, avant sa sortie des ports et rades d'Alexandrie, dans laquelle ce général, mal informé sans doute, accuse le capitaine Murat d'avoir hissé le pavillon anglais, ce qui, dit-il, lui mériterait d'être pendu; que nous aurions répondu au général, pour le désabuser et lui faire connaître la conduite que nous avions tenue, conduite légitimée par ses ordres et ceux des chefs de la marine, et qu'enfin, étant alors hors des passes, nous avions été de nouveau repris par la corvette la *Cynthia*, qui, après nous avoir amenés à la croisière, nous avait, en vertu des ordres du contre-amiral, fait aller, sous l'escorte du brick *Kangouroo*, dans la baie d'Aboukir, pour recevoir les ordres de l'amiral Keith. Nous déclarons que cet amiral nous a renvoyés à la croisière anglaise pour attendre les ordres du contre-amiral qui la commande et de qui nous attendons la décision de la suite de notre voyage. Nous déclarons sur l'honneur que le capitaine Murat, dans toutes ces circonstances difficiles, n'a agi que dans l'intention de se rendre à nos désirs, et dans la persuasion que tout ce qu'il faisait

était validé par les ordres ou permissions qui nous avaient été donnés ou accordés à plusieurs reprises.

» *Signé :* Nouet, Gratien Lepère, Alibert, Labatte, Lacypierre, Fèvre, Faye, Louis Pelou, Protain, Rigel, Chabrol, Martin, Cécile, Arnollet, Coraboeuf, Saint-Genis, Lenoir, Fouquet, Bernard, Redouté, Corancez, Favier, Fourier, Nectoux, Leduc. »

Au milieu de ces contestations, on faisait route sur Alexandrie. La nuit était close depuis longtemps, lorsqu'on aperçut un canot qui s'approcha de la corvette et bientôt se dirigea vers le brick l'*Oiseau*. C'était le grand canot du *Tigre*, où se trouvait Sidney Smith lui-même, qui venait offrir encore ses services aux membres de la Commission. Il voulait tenter un dernier effort pour empêcher le bâtiment de rentrer, et il voulait s'appuyer surtout de l'opposition formelle des passagers, pour réussir dans son projet.

Chacun des membres de la Commission fut donc nominalement appelé, pour savoir si son intention était de rentrer à Alexandrie. Tous manifestèrent l'opinion contraire.

Déjà M. Smith avait donné ordre de rejoindre la croisière et de s'attacher au *Tigre*, lorsqu'il interpella le capitaine Murat et lui demanda si son intention était de ne pas rentrer.

Le capitaine dit que son intention était de ne pas rentrer, mais qu'il exigeait que le bâtiment rentrât, et qu'il serait conduit par les officiers qui étaient à bord. Cette résolution déconcerta tous les projets de Sidney Smith.

Les membres de la Commission, vivement contrariés de cet incident, déclarèrent alors que, puisqu'il en était ainsi, personne ne sortirait du bâtiment, et que tout le monde rentrerait à Alexandrie. Les projets de fuite du capitaine Murat et du citoyen Thévenin se trouvèrent ainsi déjoués,

ce qui les effraya beaucoup. L'équipage et les officiers du bord, indignés de se voir lâchement abandonner par le capitaine, n'étaient pas les moins fermes dans la résolution de ne laisser sortir personne du bord.

Sidney Smith, témoin de tous ces débats, fut donc obligé de renoncer à son projet de prendre le brick français sous sa protection. Comme la nuit était déjà avancée et qu'il était fatigué, il alla se reposer sur un lit qu'on lui avait préparé sur le pont. Dès la pointe du jour, Sidney Smith se réveilla et les discussions recommencèrent. Le capitaine Murat déclara de nouveau qu'il entendait que le bâtiment rentrât dans le port d'Alexandrie. Les membres de la Commission dirent qu'ils ne voulaient point rentrer jusqu'à ce qu'on eût obtenu une nouvelle décision de l'amiral anglais. Le capitaine dressa alors procès-verbal de cette opposition. Il interpella les officiers et l'équipage, pour savoir d'eux s'ils avaient l'intention de seconder la violence que l'on paraissait vouloir lui faire. Ils lui répondirent qu'il serait obéi en tout point. En conséquence, Murat ordonna de mettre le cap sur Alexandrie.

Mais bientôt l'on s'aperçut que le citoyen Thévenin, probablement d'accord avec Murat et voyant que l'on s'était relâché de la garde de l'échelle, s'empressait d'en profiter pour descendre dans le canot de Sidney Smith, avec deux jeunes gens à sa suite et plusieurs malles. Aussitôt tout le monde se porta en foule à l'échelle. Le citoyen Fourier s'y trouva un des premiers. On crut qu'il avait l'intention de se jeter aussi dans le canot, et tout le monde voulut l'y suivre. Dès ce moment, la confusion devint extrême; on pensa que c'était un sauve-qui-peut. Les uns, tels que notre collègue, se précipitèrent dans le canot, au risque de tomber à la mer, ce qui leur est effectivement arrivé. D'autres, craignant que le canot ne s'éloignât avant qu'il eussent pu y descendre, se préparaient à se jeter à la nage. Sidney Smith était encore à bord, au milieu de toute cette confusion, lorsqu'un inci-

dent vint augmenter le désordre et jeter la terreur dans tous les esprits. On se mit à crier : « A la sainte-barbe! On va mettre le feu aux poudres! » Ce cri d'alarme fit une vive impression sur tout le monde. M. Smith crut que l'on avait réellement le projet de faire sauter le bâtiment. Il demanda avec instance un pavillon pour faire à son vaisseau un signe de détresse, et comme on ne lui en apportait pas un assez promptement, il détacha un châle qu'il avait autour du cou et l'agita en l'air.

Cependant on courut à la sainte-barbe, où il ne se passait rien d'extraordinaire, et où seulement l'officier de quart Lefeu avait posté le maître canonnier, en cas d'événement, dans la disposition où se trouvaient tous les esprits. Ainsi, par une méprise singulière et qui ne pouvait avoir lieu que dans le désordre extrême où tout se trouvait sur le bâtiment, de ce que l'officier Lefeu avait fait garder la sainte-barbe, on en conclut que le feu était aux poudres.

Toutes ces circonstances raffermirent M. Smith dans le projet qu'il avait de ne point nous laisser rentrer à Alexandrie. Il alla, en conséquence, rendre compte au contre-amiral de ce dont il avait été témoin, et M. Bickerton voulut faire une nouvelle tentative auprès de l'amiral Keith.

Pendant que cela se passait, le général Menou, impatient de ne point voir rentrer le brick français, fit parvenir au contre-amiral une dépêche qui portait cette suscription :

Note pour être remise à l'officier général anglais, commandant la croisière devant Alexandrie.

Elle était ainsi conçue :

Alexandrie, le 3 thermidor an IX.

« Le Général en chef de l'armée française d'Orient a lieu d'être étonné que le brick l'*Oiseau* ne soit pas rentré dans le port d'Alexandrie. Lord Keith avait mandé positivement,

dans une lettre qu'il écrivait au Général en chef, que s'il n'était pas permis au brick l'*Oiseau* de rentrer dans le port, il allait en faire mettre les passagers à la côte et brûler le brick.

» Il suffisait que les individus que portait le brick fussent malheureux et français, pour que le Général en chef les reçût en même nombre seulement qu'ils étaient sortis. Il a eu l'honneur d'écrire avant-hier au Lord Keith, en lui marquant qu'il consentait à la rentrée du brick. »

Cette lettre du général Menou était à peu près conçue en ces termes :

« J'ai donné des ordres pour qu'on laissât rentrer le brick l'*Oiseau* dans le port d'Alexandrie. L'Europe et l'Univers entier nous jugeront. La lettre a été remise ouverte à un garde marine qui commandait le canot anglais. Elle devait être lue par le contre-amiral Sir Richard Bickerton, ainsi qu'il l'avait désiré. Le brick n'est pas rentré. Quelle en est la cause? Hier les Anglais ont demandé à parlementer. Un canot est sorti, et à mesure qu'il cheminait, le parlementaire anglais s'éloignait. Il a dû rentrer. Le Général en chef, qui ne conçoit que la franchise, ne conçoit rien à cette conduite des Anglais.

» *Par ordre du Général en chef,*
» *Le capitaine de vaisseau, chef militaire,*

» *Signé :* Edmond Richer. »

Un officier de la *Cynthia* fut chargé de communiquer sur-le-champ la lettre du général Menou aux passagers français, en leur faisant demander s'ils ne pouvaient rien changer au projet qu'ils avaient de ne point rentrer dans le port d'Alexandrie.

Les termes de la note du général Menou étaient de nature à rassurer les esprits; aussi hésita-t-on sur le parti qu'on

devait prendre. Cependant, comme les choses avaient été poussées fort loin, et que quelques personnes se croyaient compromises, on prit la résolution de ne point rentrer, avant une nouvelle réponse que MM. Bickerton et Smith jugeaient pouvoir être favorable.

Les vents contraires retardèrent pendant quatre jours l'arrivée des derniers ordres de Lord Keith. Durant ce temps d'angoisses et de perplexités, il n'est sorte de projet extravagant qui ne nous passât par la tête. Déjà nous faisions nos dispositions, dans le cas où nous serions jetés à la côte, pour traverser le lac Maréotis et aller rejoindre, à la hauteur de Rhamanieh, l'armée française que nous supposions descendre du Caire. D'autres voulaient gagner le Caire, en débouchant à la hauteur de Gizeh, par la vallée du fleuve sans eau. Personne ne voulait prendre le parti le plus simple, qui était de se rendre à Alexandrie, tant le général Menou nous avait inspiré de terreur par sa conduite inconcevable et barbare.

Enfin les derniers ordres de Lord Keith arrivèrent. Ils étaient en tout semblables aux premiers, et son obstination n'avait pu être vaincue en rien. Le capitaine de la corvette anglaise nous envoya donc un officier pour nous signifier de rentrer sur-le-champ dans Alexandrie, sans permettre que personne sortît du bord. Cependant Sidney Smith, qui connaissait les ordres de l'amiral, envoya chercher son canot pour prendre ceux des membres de la Commission qui voudraient se réfugier à son bord. Les citoyens Casteix et Pelou se jetèrent dans le canot. Le citoyen Thévenin s'y élançait, lorsqu'il fut arrêté par l'officier de la *Cynthia*. Il s'éleva quelques débats entre ce dernier et l'officier du *Tigre*. Mais, vu le petit nombre de passagers qui se présentaient pour se réfugier à bord des Anglais, on laissa dans le canot du *Tigre* ceux qui y étaient embarqués. Le citoyen Thévenin eut même la faculté d'y descendre. En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, les membres de la Commission se montrèrent vraiment patriotes et français. Ils préférèrent s'exposer à toutes les passions furibondes du général Menou, en rentrant à Alexandrie, plutôt que de fuir honteusement et d'aller chercher un asile à bord des vaisseaux ennemis.

Déjà le canot du *Tigre* avait pris le large; l'officier de la *Cynthia* déclara que si le brick ne rentrait pas immédiatement à Alexandrie, on ferait feu sur lui. Nous vîmes, en effet, alors charger les canons de la corvette. L'officier anglais, avant de quitter le bord, mit lui-même le cap sur Marabou.

Nous rentrâmes donc, non sans être agités de vives inquiétudes, dans le port d'Alexandrie. Nous avions à peine jeté l'ancre, que nous reçûmes du général Menou une lettre très rassurante. Elle était adressée à tous les citoyens français embarqués à bord du brick l'*Oiseau*, et conçue en ces termes :

Alexandrie, le 8 thermidor an IX.

« Citoyens, votre peu d'expérience sur tout ce qui a rapport à la guerre et aux Anglais vous avait entraînés dans des mesures extrêmement indiscrètes qui ne vous ont pas réussi, ainsi que cela devait être. Je vous avais avertis de tout ce qui vous arriverait. Vous n'avez pas voulu y croire. Mais, dès que j'ai su que vous étiez malheureux, j'ai oublié tous vos torts, et j'ai donné ordre que l'on vous laissât rentrer ici. Vous y partagerez nos chances, et je vous assure d'avance que ce seront celles de l'honneur. Les circonstances exigent que vous soyez en observation pendant quelques jours. J'ai donné des ordres au préfet maritime pour vous faire fournir tout ce dont vous pourriez avoir besoin.

» Je vous salue, citoyens.

» *Signé :* Abd. J. Menou. »

Ainsi finirent tous ces événements cruels. Il nous sembla que nous venions d'entrer dans la Terre promise.

Après être restés en observation pendant quatre jours, nous sortîmes de quarantaine. Les malheurs que nous avions éprouvés nous firent accueillir avec bienveillance, de la part de tous nos compatriotes renfermés dans Alexandrie, et nous apprîmes d'eux que le général en chef, inquiet de notre sort et craignant, en ne nous voyant pas rentrer, que l'on ne nous jetât à la côte, avait payé des cheicks arabes pour aller nous recueillir. Qui pourra expliquer cette inconséquence et le changement si subit des sentiments du général à notre égard?

Rentrés dans Alexandrie, nous y fûmes incorporés dans la garde nationale chargée du service intérieur de la place, et nous y partageâmes le sort de la garnison.

La ville d'Alexandrie, par une suite d'événements militaires depuis longtemps prévus, capitula vers le 18 fructidor (30 août), malgré les protestations du général Menou, qui avait juré, à la face du monde entier, qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la place.

Un article de la capitulation stipulait que les membres de la Commission des Sciences et Arts n'emporteraient aucun des monuments publics, ni manuscrits arabes, ni collections, et qu'ils laisseraient tout cela à la disposition des Anglais. Il s'éleva à ce sujet une vive discussion. Les membres de la Commission, à qui cet article fut communiqué, écrivirent au général Menou pour protester contre la violence qu'on voulait leur faire, objectant que l'on avait pu traiter avec l'ennemi, pour tout ce qui concernait l'armée et le Gouvernement; mais, pour ce qui regardait leur propriété particulière et individuelle, il n'était pas au pouvoir du général d'en disposer.

Le général Menou écrivit en conséquence au général anglais, mais ses observations ne furent point écoutées, tant il était peu considéré par les Anglais. Les membres de la

Commission députèrent vers le général Hutchinson des commissaires choisis parmi les personnes les plus intéressées. Ils lui déclarèrent que la violence dont on voulait leur faire était contraire à toutes les lois de la guerre, et qu'ils jetteraient plutôt tout à la mer que d'abandonner ainsi le fruit de leurs travaux. Cette résolution ferme ébranla le général Hutchinson, qui se désista de toutes ses prétentions. Tout cela se faisait à l'instigation de M. Hamilton, qui voulait publier ses ouvrages sur l'Égypte, et qui trouvait fort commode d'en avoir ainsi tous les matériaux réunis.

L'embarquement de la garnison s'effectua successivement par convois, et dans les premiers jours de vendémiaire an X (fin de septembre 1801), il ne restait presque plus de Français à Alexandrie.

Je m'embarquai sur l'*Amico Sincero*, mouillé dans le Port-Neuf. Les autres passagers étaient : Fèvre, de Villiers, Dubois, Cécile, Lebrun, officier des dromadaires, Richter, chef d'escadron du 15ᵉ régiment, et plusieurs officiers.

Mon voyage dura du 25 septembre jusqu'au 20 nivôse (10 janvier 1802), date de mon arrivée à Brienon.

DEUXIÈME PARTIE

1° Extraits des Notes de Voyage de Fourier;
2° Extraits du Journal de Delille;
3° Extraits du Journal de Balzac;
4° Extraits du Journal de Descostils;
5° Extraits du Journal de Jomard;
6° Extraits du Journal de J. D.;
7° Extraits du Journal de Corabœuf.

EXTRAITS DES NOTES DE VOYAGE DE FOURIER

Le Fayoum

Béni-Souef est actuellement le chef-lieu de la province du Fayoum. C'est un village assez peu considérable, il était la résidence du Cachef. Behnésieh avait été le chef-lieu de la province, environ cinquante ans auparavant.

Le Fayoum a payé au Gouvernement français soixante-dix mille francs d'impositions; on y perçoit encore un tribut en grains de deux cent quarante mille ardeps. On peut évaluer à cinq cent mille ou six cent mille ardeps le produit en grains.

On y cultive l'indigo et surtout le lin, le safran et la canne à sucre. Dans le midi de la province, il y a des fabriques très considérables de sucre. Cette province est une des plus fertiles de l'Égypte; elle s'étend à l'ouest fort loin du Nil. Le canal appelé Bahr Yousef fournit la plus grande partie des eaux qui fécondent ces terres; le prolongement de ce canal se détourne à Hahou, vers l'ouest, et coule en cet endroit dans une gorge qui sépare ces deux parties de la chaîne occidentale. Le fond de cette gorge est de roc. Elle s'élargit rapidement et forme un bassin que le canal traverse par le milieu, jetant diverses branches à droite et à gauche. La partie basse du Bahr est le Birket el-Qéroun, qui était autrefois plus étendu et répond, selon toute apparence, au lac Mœris. La côte qui borne ce bassin au nord se

détourne bientôt de l'ouest au nord et se réunit à la chaîne calcaire qui borne à l'ouest la vallée des lacs Natroun. Quant à la côte méridionale du bassin du Fayoum, elle se perd à l'occident et contribue à former le bassin de la mer.

Le lac Qéroun reçoit les eaux du Fayoum; le terrain qui l'avoisine au midi est fangeux et mobile; les voyageurs y courent des dangers. Les mines de sel gemme rendent ces eaux très saumâtres, surtout dans la partie opposée aux embouchures des divers canaux.

Parmi ces canaux, les principaux étaient entretenus aux frais du prince et les autres par les particuliers. Le système d'administration et possession des terres est le même que dans les autres parties de l'Égypte. La partie de l'impôt qui se paye en grains est déjà plus forte que dans les provinces plus voisines du Caire; ce rapport augmente à mesure qu'on s'avance dans l'Égypte méridionale. On cultive beaucoup les rosiers dans le Fayoum; l'eau de rose, dont les habitants un peu aisés font un grand usage, est apportée au Caire en majeure partie de la province du Fayoum. Les habitants se déterminent difficilement à payer les impôts et sont disposés sinon à la révolte, du moins au mépris de l'autorité; la grande étendue de cette province ne permet de placer des garnisons qu'en quelques endroits fort éloignés, et l'absence du Gouvernement ou de ce qui le représente entretient cette disposition d'esprit.

On trouve dans le Fayoum les ruines d'Antinoé, et dans le voisinage, un obélisque, et plus loin à l'orient, des pyramides de briques; à l'occident de la province du Fayoum, on doit chercher les ruines de l'un des labyrinthes, et celles de l'autre, à l'orient. Près du premier labyrinthe, on remarque un temple égyptien, dont la plus grande partie est très bien conservée: c'est le *Kasr-Karoun,* qui a été décrit d'une manière bien peu exacte par Pokocke et surtout par P. Lucas; on y retrouve encore le nom de ce dernier voyageur. Les ingénieurs français ont levé avec beaucoup de précision le plan de ce monument d'un goût distingué et le lieu où se plaçaient les prêtres qui rendaient les oracles; c'est une enceinte très obscure dans laquelle la voix retentit fortement. Ce temple paraît d'une construction extrêmement ancienne, et l'on y voit point d'hiéroglyphes. On porte à quatre-vingt-dix mille personnes la population du Fayoum.

Minieh

Arrivé le 12. — Cette ville est plus considérable et mieux bâtie que Béni-Souef; on y peut compter huit à dix mille habitants, et dans la province entière environ soixante mille. On remarque dans la ville de Minieh des bains d'une bonne construction et une grande mosquée. La province produit une grande quantité de grains; on y cultive beaucoup la canne à sucre et il y a de très grandes fabriques. Sa figure est celle d'un carré long. Le Nil, le canal de Joseph et une multitude d'autres canaux fournissent les eaux qui fécondent cette province. Elle contient, à peu de distance de la rive droite, les ruines d'Achmounéin, où subsiste encore un portique égyptien chargé d'hiéroglyphes. Nous remarquâmes, sur la rive opposée, la montagne des Oiseaux, Jebel el-Tair: c'est une partie du rocher calcaire qui s'élève à une assez grande hauteur et fort près du fleuve; elle est couverte de pigeons.

Dans toute l'étendue de la province de Minieh, l'œil s'approche jusqu'au pied de la chaîne orientale et laisse, entre la rive occidentale et la chaîne du même côté, un grand espace qu'arrose le canal de Joseph. Les cartes de d'Anville indiquent, entre ce canal et le fleuve, un autre canal qui coule dans toute sa longeur, presque parallèlement au premier, mais il résulte des renseignements multipliés que nous avons pris à ce sujet, que ce canal intermédiaire n'existe pas; il y a seulement plusieurs petits canaux de dérivation qui sortent du Nil ou du Bahr Yousef.

Nous n'avons pu visiter Achmounéin, que l'inondation nous aurait presque complètement caché. Nous avons aperçu sur la pente de la chaîne orientale qui borde le Nil, des ouvertures taillées dans le roc. Quelques-unes nous paraissant fort régulières, nous nous déterminâmes à nous arrêter quelque temps dans cet endroit. Ces espèces de grottes avaient été aperçues de loin par les voyageurs, mais aucun ne les avait encore visitées. Les premières nous offrirent des temples égyptiens, d'une petite dimension, d'une belle et simple architecture. Nous avons levé le plan de celui de ces temples qui nous a paru le mieux conservé.

On traverse, pour y entrer, un petit péristyle où se trouvent deux colonnes de quatorze pieds de circonférence sur vingt-quatre de hauteur. Entre l'architrave qui repose sur ces colonnes et le temple, on a taillé dans le roc une voûte aplatie, et le temple a trente pieds de long et trente de large. Quatre colonnes de dix à douze pieds de circonférence et de vingt-quatre de hauteur sont placées de manière qu'elles divisent la longueur et la largeur en trois parties égales. Les deux architraves, qui portent sur ces colonnes dans le sens de la longueur du temple, sont jointes par une voûte surbaissée taillée dans le roc. Entre chaque architrave et la cime, on voit des voûtes cylindriques, mais surbaissées et taillées de la même manière. Au fond du temple, on voit la porte d'une petite enceinte carrée, qui contient trois statues en bas-relief, de grande proportion; celle du milieu embrasse les deux autres. Tout l'intérieur de cette grotte est couvert d'hiéroglyphes écrits dans des bandes verticales; on voit aussi beaucoup de peintures assez bien conservées.

On y remarque la couleur bleue, le rouge foncé, le jaune et la teinte noire, plus ou moins forte, qui indique les chambres; le bleu surtout s'est conservé et il domine. Les murs, au dehors des voûtes, sont ornés de bandes verticales, où l'on a peint des fers de lance. Beaucoup d'hiéroglyphes

sont peints, un plus grand nombre sculptés, d'autres sont sculptés et peints. On distingue sur le mur, à droite, une procession isiaque, en partie peinte, en partie sculptée : une déesse, assise et la tête couronnée, reçoit les offrandes de quatorze prêtres qui s'avancent en portant des objets différents; l'un présente le lotus, l'autre des poissons, un troisième des fleurs, et ainsi de suite. Le péristyle est également couvert d'hiéroglyphes, et le frontispice porte une inscription hiéroglyphique.

Les autres grottes, dont le nombre est très considérable, sont taillées avec moins de soin : dans plusieurs, les colonnes ou piliers ont été détruits, les peintures sont effacées. Quelques-unes sont fort petites et ressemblent plutôt à des habitations particulières qu'à des temples.

En s'avançant au midi, on en voit de plus grandes, mais dans aucune les hiéroglyphes ne sont aussi bien conservés que dans la première. On remarque dans presque toutes une ouverture rectangulaire pratiquée dans le rocher au-dessus du parvis et par laquelle les grottes communiquent. Dans un de ces temples, nous avons remarqué des colonnes d'une construction singulière : chacune est formée de trois ou quatre fûts, qui se réunissent ou diminuent de diamètre en s'élevant. A la hauteur du chapiteau, ces trois fûts paraissent attachés ensemble; le lien qui les unit est sculpté et exactement imité; dans cet endroit, les trois baguettes éprouvent une diminution subite, comme si elles étaient pressées et fortement retenues par le lien, puis, au-dessus du lien, ces fûts s'élargissent, et, n'étant plus resserrés, forment, en s'éloignant un peu, le chapiteau. Pour rendre l'imitation plus parfaite, on a placé sur le lien seulement, et entre deux fûts voisins, une espèce de petite branche verticale; les baguettes, descendant au-dessous du lien et s'élevant davantage au-dessus, contribuent à former le chapiteau.

Dans une autre porte placée plus au sud, nous avons distingué une partie d'une architrave simple et régulière; elle

est ornée d'une gorge non cannelée. En général, l'architecture de ces petits temples présente peu d'ornements, elle plaît par sa simplicité et la distribution régulière des masses.

Le 13 au matin, nous sommes arrivés au pays appelé Cheik Abadi, où le Dr Pokocke avait aperçu sur le rivage une colonne corinthienne. En nous avançant dans le village, perpendiculairement au fleuve, nous avons reconnu les belles ruines d'Antinoé, ville bâtie sur les ordres de l'empereur Adrien, sur les ruines d'une ville égyptienne qui portait le nom de Bésa. MM. Redouté, Cécile, Chabrol, Jomard, ingénieurs, s'empressèrent de dessiner et tracer les monuments encore subsistants, et de marquer la place qu'occupaient les autres. Les portiques, les arcs triomphaux, les bains, le théâtre ont été retrouvés et décrits, en sorte qu'on peut offrir aux arts le plan de la ville entière.

La figure de son enceinte est rectangulaire, la longueur étant parallèle au Nil. La chaîne Arabique forme en cet endroit un enfoncement, et c'est au bord de ce demi-bassin que la ville est placée; elle était traversée dans toute sa longueur par une rue ornée de part et d'autre d'une file non interrompue de colonnes corinthiennes. Tous les piédestaux sont encore placés; aux deux extrémités se trouvent deux portiques dont l'un subsiste en grande partie; l'architecture en est belle et du goût le plus pur; les colonnes n'ont pas moins de trente pieds de hauteur, elles sont de pierre calcaire. Le portique opposé est précédé d'un monument triomphal d'un goût plus recherché; il a été élevé postérieurement par les habitants d'Antinoé, en l'honneur de l'empereur Sévère. Il présente d'abord six colonnes corinthiennes, dont chacune portait une statue. On est conduit à ce monument par une avenue de colonnes qui formait le prolongement de la grande rue, en sorte qu'il paraît que cette rue entière n'avait pas moins d'une demi-lieue de long.

Cette grande rue était traversée, dans le sens de la largeur, par un canal de plus de cent vingt pieds de large, qui

recevait les eaux du Nil. A l'extrémité, il se divisait en deux branches, et les eaux, après avoir parcouru l'enceinte, communiquaient encore avec le fleuve.

La ville était encore traversée, dans sa largeur, par une rue ornée de part et d'autre de colonnes corinthiennes dont les piédestaux sont renversés et plusieurs sont encore debout. De la première extrémité, on voit une porte très élevée ou plutôt une espèce d'arc de triomphe ; la plus grande partie est bien conservée et présente de grandes beautés, soit dans l'ordonnance des masses, soit dans l'exécution très soignée des détails. A l'extrémité opposée, on voit les restes plus dégradés d'une construction semblable. Au devant de ce premier arc de triomphe s'élèvent de part et d'autre deux portiques composés de colonnes de granit rouge; ces colonnes subsistent encore et la plupart sont debout.

Distingué le lieu où étaient placés le théâtre et les restes d'un grand cirque. Des colonnes encore subsistantes, de grands bassins et des fourneaux nous ont fait reconnaître l'emplacement des bains. Dans la place commune aux deux rues, nous avons trouvé la statue mutilée d'Antinoüs; elle était presque enfouie. La tête et les pieds ont été séparés; nous les avons inutilement cherchés. Cette statue était d'une pierre blanche et dure. Le torse, quoique défiguré, mérite encore l'attention de l'artiste.

Nous avons quitté avec regret ces lieux, dont l'ancienne magnificence se représentait à nous dans tout son éclat, et le même jour nous a offert le plus beau développement de l'art et les sources où l'heureux talent des Grecs en a puisé les éléments.

Un peu au delà d'Antinoé, sont les ruines de Behsa, et plus loin, la colline qui couronne cette première ville est percée en divers endroits où l'on a taillé des grottes. Depuis Béni-Souef jusqu'à Akhmim où nous sommes aujourd'hui, nous avons aperçu des grottes pareilles : les unes ne sont

autre chose que des temples, d'autres des habitations particulières; le plus grand nombre des tombeaux ou des sépulcres de momies.

Siout

Nous sommes arrivés le 14 à Siout. Cette province a deux cent mille habitants; on peut compter cinq personnes par famille; le nombre des femmes est beaucoup plus considérable que celui des hommes. La province paye trois cent soixante-dix mille livres de France d'impositions et deux cent seize mille ardeps de grains : l'ardep vaut aujourd'hui trois ou quatre pataques de quatre-vingt-dix médines.

Il n'y a point de fabrique de sucre à Siout; la poterie, la teinture, les manufactures de toile ont attiré notre attention.

Aux approches de Siout, le Nil, qui, depuis Béni-Souef, est presque toujours borné par la chaîne Arabique, s'éloigne un peu plus de cette chaîne. La position de Siout présente un aspect fort agréable. Le temps des premières inondations était arrivé, et cette ville, appuyée sur les parties inférieures de la colline, semblait sortir des eaux. La grande quantité d'arbres et de petites habitations qui entourent la ville, augmente la beauté de cette vue.

On est conduit du fleuve à la ville par une chaussée au milieu de laquelle on aperçoit une grande quantité de grottes taillées dans la montagne. Les habitants de Siout ont le teint déjà très noir; les traits de la figure sont beaux et réguliers, ce qui est surtout remarquable dans les jeunes gens. On ne peut s'empêcher de reconnaître le même caractère que dans les figures dessinées sur les monuments égyptiens.

Le 15 au matin, nous avons visité les grottes taillées dans la montagne. Il y en a peu dans lesquelles nous ne soyons entrés, et la plus grande partie ne mérite aucune attention. Quelques-unes ont servi de temples ; on en a levé le plan et

dessiné l'extérieur. Dans plusieurs, une partie des hiéroglyphes subsistent encore, les peintures y sont presque partout effacées. Une de ces grottes est fort grande, mais taillée sans aucune régularité. Quelques-unes, où se trouvaient des hiéroglyphes et des peintures égyptiennes, ont depuis servi de retraites religieuses aux chrétiens persécutés; les autels d'Osiris ont servi au culte catholique, et l'on aperçoit des images chrétiennes peintes sur des processions isiaques. Ce qui frappe le plus dans ces grottes, c'est une quantité presque innombrable de trous, où l'on déposait des momies humaines ou des corps embaumés d'oiseaux avec leurs plumes, de chiens, de loups, de chats nouveau-nés; les restes en sont dispersés. On a fouillé cette montagne où tout est confondu, et la surface est couverte de vieilles bandelettes éparses, de plumes, de becs et d'ossements. Les prêtres chrétiens ont longtemps célébré leurs sacrifices dans ces lieux plus anciennement sacrés. Un peu plus bas, ils ont placé leur cimetière, et au pied de la montagne, on voit au loin les tombeaux des Musulmans.

Entre Siout et Minieh, le paysage cesse d'être uniforme. Au lieu des plaines de l'Égypte inférieure, on aperçoit des collines boisées, dont les enfoncements et les détours présentent des aspects très variés.

En descendant la montagne des grottes de Siout, nous remarquâmes un dessus de porte presque entièrement enfoui. Nous étant glissés avec peine par l'ouverture qui restait, nous nous sommes trouvés dans un petit temple égyptien dont la construction ressemblait assez à celle des grottes que nous avons visitées et décrites, avant d'arriver à Antinoé, mais l'architecture en était plus grossière et l'on y voyait, au lieu de colonnes, des piliers carrés. Les hiéroglyphes et les peintures sont bien conservés. Nous y avons distingué une procession d'offrandes ou suite de quatorze prêtres portant chacun les dons qu'il offre à la divinité assise.

Le sommet de la montagne présente à droite la belle position de Siout, et de l'autre côté, le désert qui sépare les contrées cultivées des bords de la mer Rouge. Le dernier objet qui attira notre attention dans ces grottes fut la représentation d'une sorte de marche militaire, peinte sur une face intérieure. Elle est composée de quatorze hommes armés qui portent chacun un très long bouclier dont le corps paraît être entièrement couvert. Les figures ont été dessinées, et l'on a levé le plan de tout ce qui pouvait présenter quelque intérêt; on a copié les inscriptions hiéroglyphiques qui ont paru le mieux conservées.

Gaou el-Kébir

Nous nous arrêtâmes à Gaou el-Kébir, et nous visitâmes les ruines d'un temple égyptien qui devait être d'une étendue assez considérable. Le portique de ce temple subsiste presque entièrement; il se divise en deux masses, dont chacune est composée de trois rangs de colonnes. Il y a trois colonnes dans chaque rang, et des dix-huit colonnes du portique, deux seulement sont renversées, ce qui paraît être arrivé depuis le temps où le Dr Pokocke voyageait en Égypte. Le plafond est composé de pierres plates de grande dimension; la porte qui sépare les deux parties du portique est ornée; on y remarque une gorge cannelée dont l'effet est agréable. Les colonnes ont plus de sept pieds et demi de diamètre dans le bas. A l'extrémité supérieure du fût, le diamètre est moindre d'environ un septième. Il est difficile de juger de la hauteur entière, parce qu'elles sont en face; et par le bas, nous avons pensé qu'il n'y avait pas moins de sept à huit pieds d'encombrement. La hauteur de la colonne au-dessus du niveau actuel est de plus de trente-deux pieds; le frontispice porte une inscription écrite en caractères grecs mêlés de caractères romains; nous avons copié la partie conservée de cette inscription : il semble qu'elle ait

été substituée aux hiéroglyphes qui s'y trouvaient d'abord, et qui de part et d'autre accompagnent encore cette inscription; cependant les lettres sont tracées sur un plan qui n'est point au-dessous de celui des hiéroglyphes contigus. Ce portique est environné de pierres brisées et d'autres seulement renversées, et une de ces dernières a trente pieds de long, huit de largeur et d'épaisseur.

A peu de distance des colonnes, nous avons remarqué une pierre dont l'intérieur est taillé et paraît avoir servi de sanctuaire ou plutôt de tabernacle; le sommet est taillé en pyramide et la porte est ornée de sculptures et d'hiéroglyphes bien conservés. Le chapiteau des colonnes est formé de neuf feuilles lisses, dont chacune est seulement partagée par une côte. On remarque dans la distribution des ornements quelques irrégularités, mais l'effet général est très beau. Les colonnes sont divisées par des lignes verticales et des cercles horizontaux; on distingue sur chacune douze compartiments égaux, et chacune de ces parties de la surface offre la représentation d'un sacrifice. Le dieu assis, le prêtre qui s'avance les offrandes à la main, la table où ces mêmes offrandes, dessinées une seconde fois, sont déposées, et une multitude d'hiéroglyphes composent chacun des douze tableaux qui se trouvent sur une colonne. Immédiatement au-dessus du chapiteau, on voit des serpents entrelacés qui se couvrent en partie et forment un ornement. A peu de distance de ce monument et sur le bord du fleuve, nous avons remarqué les ruines d'un ancien édifice.

Le même jour, au soir, nous arrivâmes dans le village où les voyageurs ont remarqué le tombeau du cheik El-Hamdi. La colline orientale est presque toujours très voisine du fleuve, et toutes les fois qu'il se trouve quelque espace entre elle et le fleuve, la culture et les habitations commencent.

C'est entre deux de ces petits villages, environnés de dattiers, que se trouve la grotte El-Hamdi. Nous appelâmes

des villageois qui étaient rassemblés sur la rive, et leur annonçâmes que notre intention était de visiter le tombeau du cheik. Quelques-uns d'entre eux portèrent cet avis dans la montagne, et nous vîmes descendre plusieurs hommes avec des drapeaux rouges et blancs ; ils nous faisaient des démonstrations d'amitié ; nous nous rendîmes au milieu d'eux, avec notre escorte.

Dans cet endroit, la montagne est séparée et la gorge étroite qui est formée y fait plusieurs détours. Cet aspect, si rare dans la contrée, pouvait être choisi avec avantage pour inspirer et entretenir les sentiments religieux. Nous arrivâmes au tombeau qui est en assez mauvais état. Là, nous apprîmes que le cheik El-Hamdi était mort depuis cent ans environ, qu'un grand nombre de Musulmans, habitants des villages voisins, venaient prier sur son tombeau, et qu'on attribuait à cet acte de piété des effets merveilleux et des guérisons presque certaines. Nous savions que, pour entretenir cette pratique à laquelle on joignait toujours des offrandes, on montrait au peuple un serpent qui passait pour être immortel et animé de l'esprit du cheik. Nous pressâmes vivement ceux qui nous avaient introduits de satisfaire notre curiosité et notre dévotion, en nous montrant le serpent. Ils nous répétèrent plusieurs fois, et en faisant tous les serments que nous exigeâmes, que ce serpent n'existait pas, et que le récit des voyageurs était faux à cet égard. Ils nous dirent que le peuple accourait en foule, pour prier sur le tombeau du cheik, selon l'usage des Musulmans, et qu'eux, qui desservaient cette espèce d'oratoire, recevaient des présents peu considérables qui suffisaient pour leur nourriture ; qu'à la vérité, lorsque le nombre des assistants était considérable, un d'eux avait coutume de jouer avec des serpents, pour servir d'amusement ; qu'il prenait ces serpents dans la montagne et les laissait échapper ensuite.

Nous demandâmes qu'ils nous fissent jouir de ce spectacle.

Aussitôt un d'eux s'éloigna, et en fort peu de temps il rapporta un serpent qu'il maniait avec beaucoup de confiance et d'adresse. Il nous le fit toucher aussi, et après avoir fait passer plusieurs fois les drapeaux sur notre tête, récité des prières dans lesquelles il invoquait le cheik, il nous passa plusieurs le serpent autour du col, et ajouta que, s'il plaisait à Dieu, nous serions exempts de maladie et d'accidents. Nous les remerciâmes d'un aussi bon augure, et notre présent, qui était assez modique, parut considérable et excita une vive reconnaissance.

Nous vîmes, à l'entrée de la grotte, quantité de pierres noircies où l'on avait fait du feu. Ils nous dirent que plusieurs des fidèles qui visitaient le tombeau immolaient des moutons et des buffles, et que la chair leur était offerte. Avant de quitter ce lieu, nous nous procurâmes à prix d'argent le serpent qu'ils avaient montré ; nous en donnâmes cent médines. Ce serpent n'a point encore été décrit par les naturalistes ; nous l'avons joint à notre collection.

Akhmim

Nous visitâmes les ruines d'Akhmim. Il reste assez de pierres dans cet endroit, pour indiquer les ruines d'un temple égyptien. Ces pierres sont de grande dimension et occupent le fond d'une enceinte, environnées d'un amas de décombres. Nous en remarquâmes une qui est peinte sur l'une des faces. On y distingue encore quatre cercles concentriques placés dans un carré ; les angles paraissent avoir été occupés par des figures peintes. Nous avons compté douze divisions dans les deux cercles du milieu ; dans l'aire comprise entre le premier et le second cercle, on reconnaît, mais avec peine, douze figures d'oiseaux. L'aire qui suit contient des images effacées ; la dernière couronne, qui n'est pas divisée, semble avoir contenu vingt-quatre figures d'hommes. Il est d'autant plus difficile de distinguer les images tracées sur cette pierre,

que la face qui les représente est tournée vers la terre, en sorte qu'on ne peut les voir qu'en s'introduisant au-dessous dans un trou fort étroit.

A peu de distance de ces ruines, en s'approchant du village, on trouve des pierres considérables dans une enceinte qui paraît avoir été celle d'un ancien temple. Plusieurs de ces pierres sont ornées d'hiéroglyphes et de figures sculptées; une d'elles paraît avoir été au plafond, et l'on y voit encore des étoiles en bas-relief blanches, dont le centre est peint en rouge et qui sont placées symétriquement sur un fond bleu.

Le village d'Akhmim n'offre rien qui mérite attention. Les chrétiens sont fort nombreux dans cet endroit. Sur l'une des places, nous visitâmes une mosquée où se trouvent plusieurs petites colonnes de granit. Les habitants d'Akhmim se servent, de temps immémorial, des ruines des temples pour faire de la chaux.

Girgé

Nous arrivâmes à Girgé. Cette ville est moderne et n'offre aucune ruine. Elle produit une grande quantité de grains, du lin, de l'indigo et du sucre qu'on fabrique dans le territoire de Furchiout. Il y a dans cette province treize villes, trois cent quatre-vingt-dix-sept villages ou hameaux. On porte la population à deux cent vingt mille individus. La province paye cinq cent soixante-huit mille livres de France, en froment cinquante-sept mille sept ardeps, en orge vingt-cinq mille six cents ardeps, en fèves cinq mille ardeps, en lentilles trois mille ardeps et en vesces six cents ardeps. L'ardep de froment se vend cette année trois pataques de quatre-vingt-dix, et chaque ardep des autres grains deux pataques.

Kené

Nous mouillâmes à Kené. Avant d'arriver à cette dernière ville, nous nous étions arrêtés quelque temps au temple de Dendérah, qui est très peu distant de la rive occidentale.

Avant d'arriver au portique, on passe sous une porte d'une grande beauté. Les hiéroglyphes nous ont paru mieux conservés que dans aucun autre monument. La nuit ne nous a point permis d'examiner ce temple aussi longtemps que nous l'aurions désiré; nous l'avons aperçu, quoique très indistinctement.

Ce temple est celui de tous les monuments qui font l'objet de notre voyage que nous nous proposons d'examiner et de décrire avec le plus de soin. Le granit y est déjà employé en quelques endroits; un escalier circulaire conduit au-dessus du temple qui est déjà considérablement encombré. Nous avons dessein de marquer dans les différents monuments que nous visiterons l'état de l'encombrement qui paraît augmenter rapidement. Il n'est pas moins utile de désigner avec beaucoup de soin le plan des édifices anciens, afin que, lorsqu'ils seront entièrement encombrés, on puisse les découvrir, dans le temps où il se trouvera une nation pour entreprendre cette recherche.

Il n'y a aucun des monuments de la Haute-Égypte, qui ne soit plus ou moins couvert de sable, et pour la plupart, le sol touche actuellement le plafond des temples. Les portiques plus élevés se laissent encore apercevoir, mais on ne peut pas juger des proportions des colonnes, parce que la partie inférieure du fût est enfouie; au surplus, la diminution du diamètre est très sensible, la forme des chapiteaux très remarquable.

Nous sommes arrivés le 19 au soir à Kené, et le lendemain, à midi, nous avons quitté cette ville, après avoir conversé avec le général de division de l'armée française, chargé de la difficile conquête de la Haute-Égypte.

Le 21 au soir, nous nous sommes trouvés sur le territoire de Thèbes, et nous avons visité très rapidement les ruines de cette ancienne capitale les portiques, les obélisques de

granit. Les statues colossales ne nous ont pas fait éprouver moins d'admiration que si les récits des voyageurs qui nous ont précédés nous eussent été inconnus.

Esné

Arrivés à Esné, nous avons visité, le 22 au matin, un temple qui se trouve dans cette ville. Le portique est très remarquable et mérite un examen particulier à notre retour. L'intérieur du temple est presque totalement enfoui. Nous avons fait le tour des murs extérieurs qui sont chargés d'hiéroglyphes. Dans le second entre-colonnement, à gauche de la grande porte du portique, nous avons distingué sur le plafond des sculptures importantes assez bien conservées, qui représentent les signes du zodiaque. Nous publierons un écrit particulier contenant l'interprétation de ces sculptures; elle nous servira à assigner l'époque où fut établie la sphère dont ce zodiaque fait partie. Elle remonte à quatre mille six cents ans avant l'ère chrétienne; celle de la construction du temple ne peut guère différer de plus de ... siècles. Au reste, cette seconde conjecture est fort incertaine, mais la première détermination est incontestable.

A peu de distance d'Esné se trouve un second temple et le plafond du portique représente aussi un zodiaque ou du moins plusieurs signes, mais nous ne l'avons pas examiné cette première fois avec assez de soin.

Il serait possible de pénétrer dans la partie du temple d'Esné, dont l'entrée est encombrée. Cette recherche est importante, parce qu'il est vraisemblable qu'on y trouverait d'autres monuments astronomiques.

A peu de distance de Thèbes, nous vîmes sur le rivage une sorte de gros lézard qui se cachait dans l'eau et reparaissait peu de temps après sur le bord. Quelques hommes de notre équipage le pêchèrent. Cet animal, qui ressemble beaucoup au crocodile, n'avait pas été décrit; nous l'avons conservé.

Edfou

Nous nous arrêtâmes à Edfou, où nous avons remarqué un temple environné d'une double enceinte. Sur l'un des murs qui est très élevé, on voit des figures hiéroglyphiques colossales. Un escalier un peu étroit, mais très bien construit, conduit sur les terrasses. Ce mur est percé de trous presque rectangulaires qui, selon toute apparence, ont été faits longtemps après la construction du monument; ils divisent irrégulièrement les figures sculptées à l'extérieur. Nous avons visité avec attention les galeries qui aboutissent au portique antique. Le portique lui-même, les hiéroglyphes ont fixé notre attention. Nous avons inutilement cherché des signes du zodiaque ; seulement au fond du portique, nous avons remarqué des étoiles, et au-dessus, des figures, dont quelques-unes se trouvent dans des constellations. Au-dessous, on remarque quatorze figures, dont la plus avancée à quatorze marches. Sur la plate-forme où conduit cet escalier, est un hiéroglyphe très compliqué ; on y distingue un œil.

Nous avons donné quelques heures au premier examen de ce monument, dont le plan général est facile à saisir.

Nous nous arrêtâmes, le lendemain au soir, à Ombos, où on voit un temple digne d'être remarqué. Le portique a cinq colonnes de front et deux entrées ; le temple paraît avoir eu deux portes. Au-dessus de la corniche qui est en gorge comme toutes les autres, on voit un ornement particulier qui fait un bel effet. Il est composé de serpents, dont la partie antérieure semble se dresser, et sur la tête se trouve une boule.

Nous avons trouvé, en visitant ce temple, une inscription grecque que nous avons copiée très exactement.

Syène

Le 25 au soir, nous sommes arrivés à Syène. Nous avons

visité le matin la colline occidentale, qui ne présente plus en cet endroit que des masses énormes de granit. Nous y avons remarqué des blocs de cette matière que l'on avait commencé à tailler ; on reconnaît les marques des coins de fer qu'on employait pour séparer les masses : on plantait ces coins dans tel endroit où la séparation des masses était déjà indiquée par des fissures, et on suivait ces fentes autant qu'il était nécessaire, puis, ayant séparé le bloc, on commençait à le tailler. On aperçoit un dessus de porte déjà ébauché, et dont la forme se reconnaît aisément. Enfin nous avons vu un obélisque, en grande partie taillé, et à l'extrémité duquel on distingue la pyramide qui le termine.

Le lendemain 26, nous sommes partis sur le soir, pour nous rendre aux îles au-dessus de Syène. L'île d'Éléphantine contient quelques ruines, et on y voit un temple d'une dimension peu considérable, avec une espèce de portique composé de piliers. Nous y avons trouvé les restes d'une statue de granit assez grossièrement travaillée, qui a un mètre de long, et dans sa plus grande largeur, un tiers de mètre. On voit aussi les ruines d'un quai, que tout annonce être un ouvrage romain ; on n'y retrouve aucune trace du Mékias.

C'est à Syène que la chaîne occidentale cesse entièrement d'être calcaire. Jusque-là, depuis assez longtemps, elle est en grande partie composée de grès ; là on trouve des rochers granitiques. L'aspect du pays change presque tout à coup et devient beaucoup plus varié.

Les grandes barques ne peuvent remonter au delà de Syène. Nous les avons quittées le 26 au soir, et nous sommes rendus auprès de l'île appelée dans le pays Géziret el-Birbé, l'île du Temple. On l'a nommée improprement Filé ; l'île qui porte ce nom est placée au-dessus.

L'île d'Éléphantine est cultivée avec beaucoup de soins, et partout où un peu de limon sépare les rochers, on y voit le doura, une espèce de haricot appelée dans le pays *babié*, quelques dattiers, dont quelques-uns portent le doum. Le séné croît dans les environs de Syène, mais la bonne espèce, celle qui est la plus recherchée en Europe, est apportée par des caravanes des pays situés au-dessus de Syène, à une assez grande distance.

Le 26 au soir, nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'île de Birbé, où des barques nous transportèrent le 27 au matin. Cette île, qui est beaucoup moins étendue que l'île d'Éléphantine, offre plusieurs monuments. Nous les apercevions du rivage, et cette vue est très agréable. Le plan de l'île et des monuments ayant été levé précédemment, nous ne nous y sommes point arrêtés, pour ne pas répéter cette opération.

Nous donnerons maintenant une description détaillée de chacun des monuments, à mesure que nous les visiterons de nouveau, en descendant le fleuve.

Les temples sont bâtis de grès depuis Dendérah ; on a pu y graver avec assez de facilité les hiéroglyphes. Il paraîtrait que, pour les dessins des hiéroglyphes, on se servait de patrons ; que plusieurs ouvriers passaient successivement sur la même figure, jusqu'au dernier qui l'achevait. On trouve cette suite de travaux différents dans plusieurs endroits, où ils n'ont pas été achevés.

La colline occidentale n'a point encore été visitée par nous, elle paraît composée de grès.

Au-dessus de l'île d'Éléphantine, à la hauteur de celle de Birbé, des roches de granit s'élèvent du milieu des eaux du Nil et forment plusieurs îles. C'est entre cette suite de roches et la colline orientale que se trouve un bassin assez étendu ; l'île de Birbé y est placée, et elle paraît comme un petit espace couvert de monuments. L'œil en embrasse facilement l'étendue : le grand temple, la colonnade qui le précède, un autre temple, le reste d'un autre se présentent à la vue. Des dattiers, des acacias et la verdure qui sépare et environne ces monuments en rendent l'aspect agréable. Géziret el-Birbé était une île sacrée. Les temples ont été

bâtis, à différentes époques; on a construit successivement les différentes parties de ces temples, sans que l'on ait suivi le même plan. Il en résulte des irrégularités pareilles à celles que l'on remarque dans nos villes européennes. Une autre cause d'irrégularité, c'est le peu d'étendue de l'île et les sinuosités du rivage.

En outre, les monuments de cette île offrent une exécution beaucoup moins parfaite que ceux que nous avons vus et décrits auparavant dans un temple qui paraît avoir été plus récemment construit, mais qui n'est point achevé: l'exécution est beaucoup plus soignée, les sculptures des chapiteaux et des hiéroglyphes ont un degré de perfection remarquable. L'intérieur est divisé en grands cadres formés par des baguettes; deux de ces cadres seulement sont sculptés, les autres étaient destinés à l'être et sont parfaitement polis; un seul est encore piqué et l'exécution a été arrêtée, avant qu'on ne l'ait poli. Ces deux tableaux sculptés présentent des scènes religieuses. Un dieu reçoit les offrandes, un prêtre les lui présente; des hiéroglyphes, disposés dans de petits cadres, contiennent des paroles consacrées. L'habit du prêtre est très orné dans un de ces tableaux.

En général, les hiéroglyphes sont séparés par tableaux. Les faces des murs, soit intérieurement, soit extérieurement, sont divisées, souvent avec beaucoup de régularité, en grands cadres formés par des baguettes. Chaque tableau offre une scène religieuse: un dieu reçoit des offrandes, un prêtre les lui présente. Ce dernier a les mains étendues et porte les fleurs, les pains, les vases offerts. Au-dessous est la table sacrée; on y retrouve le plus souvent les mêmes objets que ceux que les prêtres présentent quelquefois. Dans le même tableau sont plusieurs dieux ou plusieurs prêtres. Les figures des dieux, lorsqu'il y en a plusieurs, sont placées à la suite, mais il paraît que l'on doit se la représenter comme également avancée.

Les dieux ont ordinairement le corps nu; les prêtres sont vêtus : leur habit est souvent orné, les figurines sont particulièrement distinguées par des bonnets. Les attributs du dieu sont presque toujours le bâton augural et la croix à anse. La tête du chien est souvent celle de l'animal, sous la figure duquel il était adoré.

Le bâton augural est une baguette terminée par une tête allongée qui semble être celle du chien lévrier. La croix à anse, dont on a donné tant d'interprétations différentes, est formée d'une croix surmontée d'un espèce de boucle que le dieu tient dans sa main.

Chaque tableau offre encore de petits cadres placés les uns du côté du dieu, d'autres auprès de la tête du prêtre. Plusieurs accompagnent la table qui porte des offrandes; souvent les doubles cadres, qui terminent chaque tableau, offrent dans l'intervalle une multitude de petits hiéroglyphes.

Cette écriture sacrée paraît représenter les pensées religieuses qui doivent occuper le spectateur; peut-être explique-t-elle les détails de la cérémonie, le discours du prêtre, la réponse du dieu, les sentiments de piété dont le peuple doit être animé. On doit toujours distinguer les traits qui composent cette écriture des figures qui composent les tableaux, quoiqu'on leur ait donné le nom commun d'hiéroglyphes.

Les animaux sont sculptés avec plus de perfection que les figures humaines; le dessin de la figure de l'animal est souvent plein de mouvement et de vérité.

Les tableaux hiéroglyphiques présentent quelquefois d'autres scènes que des offrandes : des hommes enchaînés, menacés ou percés par le prêtre, à la vue du dieu, des initiations, des hommes qui sont reçus ou introduits dans le temple, d'autres qui sont élevés à la dignité du sacerdoce, des sculptures avec toutes les cérémonies sacrées des apothéoses.

Dans une scène de cette dernière espèce, la figure reçoit

les attributs de la divinité : deux vases penchés sur lui versent les têtes du bâton sacerdotal et des croix bouclées. Le nombre des hiéroglyphes qui composent à proprement parler l'écriture est extrêmement élevé.

Dans un espace d'une grandeur déterminée et pris au hasard, si l'on compte le nombre des hiéroglyphes différents, on le trouvera très considérable.

Si l'on compare, au moyen d'un bon compas, les proportions des deux figures qui, placées dans le même temple, paraissent exactement semblables, on jugera si l'on employait des patrons.

Les hiéroglyphes placés au haut des temples, au-dessus des corniches ou au-dessous des chapiteaux, sont répétés avec symétrie; alors ils forment un ornement qui est presque toujours agréable. Dans la suite continuellement répétée de ces figures, il entre presque toujours des scarabées qui sont sculptés, des traits hiéroglyphiques. Ces traits ne sont jamais les mêmes dans les scarabées qui se succèdent, mais l'ornement ne perd pour cela rien de sa symétrie. Le contour du scarabée étant toujours le même, on ne s'aperçoit que de très près de la diversité des traits.

Ombos

Nous avons vu pour la première fois, à Ombos, un ornement singulier composé de serpents qui semblent se dresser : on les voit de face, et ils portent un globe sur la tête. Une unité de pareilles figures forme un ornement d'un effet très agréable, il est placé souvent au-dessus des corniches.

La partie inférieure des faces de murs ou des colonnes est ornée d'une manière analogue. Ce sont des figures qui se succèdent dans un certain ordre et dont la disposition symétrique produit presque toujours un effet très agréable; on y voit souvent l'aigle qui est étendu sur le plafond de la principale entrée des temples. Dans les frises, dans les

bandes inférieures où il sert d'ornement, ses ailes sont en partie repliées. On trouve aussi le lotus souvent représenté dans ses différents états, le scarabée dont les ailes sont étendues, la couleur du scarabée contenant des traits hiéroglyphiques toujours variés.

Partout où les grands tableaux laissent quelque intervalle, on voit des traits hiéroglyphiques sculptés. Les colonnes contiennent souvent de ces cadres qui enveloppent la colonne et la divisent symétriquement; ainsi nous avons vu, à *Gao*, des colonnes dont chacune présente douze tableaux différents, pareils à ceux que nous avons décrits. Une autre partie des colonnes est souvent divisée par bandes verticales qui contiennent des traits hiéroglyphiques. Le haut des fûts des colonnes est orné de figures qui se succèdent symétriquement et forment, par une disposition régulière et un entrelacement, une direction agréable; le bas des colonnes est orné d'une manière analogue. Le lotus, employé comme ornement, occupe presque toujours la partie inférieure.

Dans la plupart de ces tableaux, on aperçoit par derrière, vers le milieu du corps du prêtre, une légende qui est partout la même; de plus, on voit dans ces légendes le prêtre et le dieu placés au-dessus d'un grand nombre de traits hiéroglyphiques communs.

Les couleurs appliquées aux hiéroglyphes ne répondent pas toujours aux mêmes traits ou signes hiéroglyphiques. J'ai vu, dans le portique de l'île de Birbé, toutes les croix bouclées que tenaient les prêtres peintes en vert; dans une autre salle du même temple, je les ai vues peintes en bleu. La petite feuille (trait hiéroglyphique) est dans le portique verte, elle est bleue dans la salle.

Les faces du passage des portes des temples sont presque toujours ornées de bâtons auguraux, de croix bouclées, attributs reconnus de la divinité. Ces deux ornements sont réunis dans une espèce de vase; aux deux extrémités sont

deux bâtons auguraux, au milieu une croix bouclée : cette espèce d'hiéroglyphe continuellement répété orne l'intérieur des portes des temples.

J'ai mesuré avec le compas les figures qui étaient répétées, et il ne m'a pas semblé qu'elles fussent assez exactement égales pour qu'on puisse croire qu'elles soient faites avec des modèles. En beaucoup d'endroits, où la sculpture n'est que préparée, on voit des lignes rouges tracées sur le plan, et qui le divisent en une multitude de petits carreaux. C'est le moyen qu'ils employaient pour dessiner, en donnant les proportions convenables.

On remarque, sur la face extérieure de la première porte du grand temple, une inscription grecque, qui a beaucoup attiré notre attention : elle a été gravée lorsque le mur ne portait encore aucune sculpture; les figures ont retranché une grande partie de ces inscriptions. La même circonstance se représente en beaucoup d'autres endroits de cette face. Ainsi, il est évident que les sculptures égyptiennes ont été tracées après que les inscriptions furent gravées. Nous avons relevé la partie encore subsistante de ces inscriptions. Si nous parvenons à en expliquer une partie, on en pourra tirer quelque conclusion, par rapport à l'époque de ces sculptures. Des inscriptions pareilles sont actuellement placées sur des hiéroglyphes, qui ont été évidemment sculptés postérieurement.

Nous avons déjà remarqué que les constructions qu'on trouve dans l'île de Philæ sont d'époques différentes. On y distingue le grand temple, les galeries en colonnes qui le précèdent, un petit temple placé à côté du quai, et à une plus grande distance, un temple commencé et dont la structure paraît plus récente. On pourrait donner à cette dernière construction une date peu éloignée, et même on serait porté à croire que les Romains, maîtres de l'Égypte, auraient pu élever ce dernier temple aux dieux égyptiens, employant les ouvriers et artistes du pays. Les sculptures

de ce dernier temple sont plus soignées, et en général, l'exécution y paraît beaucoup plus parfaite, peut-être parce qu'elle aurait été dirigée par des architectes romains.

Indépendamment des constructions dont nous avons fait l'énumération, on voit encore un ouvrage romain : c'est une espèce d'arc de triomphe. En comparant cette construction avec celle du petit temple dont nous avons parlé, on trouve des ressemblances frappantes. On voit qu'en général, dans les constructions égyptiennes, on élevait à une grande hauteur des pierres dont une partie considérable devait être retranchée.

J'ai remarqué plusieurs fois de ces carrés, au moyen desquels on préparait les dessins des figures qui devaient être sculptées. Cette méthode de réduction est encore en usage aujourd'hui; elle est fondée sur les éléments de la géométrie, quoique à la rigueur il ne soit pas nécessaire de joindre la théorie à l'usage de cette méthode. Mais on sait d'ailleurs que Thalès rapporta d'Égypte la considération des rapports des lignes, puis qu'il s'en servait pour mesurer les distances entre les objets qu'on ne peut rapprocher.

Les pierres sont appareillées exactement dans les constructions égyptiennes. J'ai remarqué, en plusieurs endroits, que les lits des assises sont bien horizontaux; d'ailleurs, il y avait, à cet égard, peu de régularité.

Il faut vérifier ces remarques et examiner si, dans les constructions que l'on sait être plus récentes, cette partie s'est perfectionnée. Il faut aussi examiner si la hauteur des lits des assises diminue, en partant du bas de l'édifice.

On aperçoit toujours dans deux pierres contiguës deux entailles correspondantes, et qui recevaient chacune une partie d'un tenon, taillé de part et d'autre en queue d'hironde. Ce tenon, qui assemblait les pierres, ne se retrouve plus dans les ruines. Il était naturel de croire qu'il était de fer; cependant, en démolissant à dessein quelques restes intéressants de cet édifice, on a été surpris de trouver que ce

tenon est fait de bois, ce qui ne paraît guère propre à retenir des pierres d'aussi grande dimension.

Il y a cependant quelque raison de douter qu'il en fût de même partout. Nous avons vu plusieurs fois, et particulièrement à *Erment*, une grande quantité de trous faits dans le grès par les Arabes, dans le dessein d'en retirer ces tenons. Il est difficile de croire que, s'ils avaient toujours trouvé de bois ces pièces d'assemblage, ils eussent fait un aussi grand nombre de trous dans une matière si dure. Nous avons trouvé plus de cinquante de ces trous dans un espace très peu considérable. Au reste, on ne doit point regretter que les Égyptiens n'aient pas employé le fer en grande quantité, dans leurs constructions, car il n'y a point de doute que, dans un pays où cette matière est si rare, des hommes tels que les Arabes n'eussent fait des démolitions considérables.

Quelques personnes ont pensé que ces tenons avaient été faits de fer, dans les plus anciennes constructions, et que l'usage, qui pouvait tant chez les Égyptiens, avait retenu et pour ainsi dire consacré cette pratique, dans le temps même où la rareté du fer obligea de la remplir par le bois. Nous penserons plus volontiers qu'elle avait un autre but, celui de rapprocher autant qu'il était possible les pierres, par le changement que ces pièces de bois pouvaient éprouver, suivant qu'on les rendait plus humides, ou qu'elles devenaient plus sèches. Il est difficile, dans nos constructions actuelles, de rapprocher les pierres; peut-être obtenaient-ils cet effet par ce moyen.

Les temples égyptiens sont souvent précédés de massifs très élevés, ouverts par le milieu, et au bas desquels on voit une porte qui conduit dans les cours, au fond desquelles sont les portiques. On peut pénétrer dans l'intérieur de ces massifs, et un escalier qui s'y trouve conduit dans plusieurs chambres et sur les terrasses. De là, on découvre parfaitement l'horizon. Les autres parties du temple sont beaucoup

moins élevées, en sorte que s'il subsiste encore quelques-unes des observations des prêtres égyptiens, ce ne peut être que sur ces terrasses. Les chambres auraient pu servir de dépôt aux instruments, ou de logement aux observateurs.

Nous avons déjà remarqué que dans le temple d'*Edfou*, le massif dont nous parlons est traversé par des ouvertures qui donnent du jour aux chambres, et ces trous ont, selon toute apparence, été faits longtemps après les grandes sculptures qui décorent les faces antérieures, car ces sculptures sont tronquées irrégulièrement et défigurées par les fenêtres; l'escalier est fait avec art, les repos sont multipliés et la pente est peu sensible.

Les faces de ces massifs sont à Edfou, parfaitement planes, et nous ne croyons pas que, sous ce rapport, il y ait rien qu'on puisse comparer dans nos constructions modernes. Ces faces ont la figure d'un trapèze, elles sont presque toujours encadrées par des figures cylindriques, dans le sens de la largeur et dans celui de la hauteur, de sorte qu'on ne voit point d'arête vive. Ces baguettes, dont l'effet n'est point agréable, sont d'ailleurs parfaitement droites, et le temps n'a jusqu'ici altéré en rien la direction. C'est sur les faces de ces massifs que se trouvent les plus grandes sculptures. Les figures sont de proportions énormes, on y voit partout des scènes religieuses, composées de dieux, de prêtres et d'offrandes. Dans la légende de ces tableaux, qui est souvent répétée dans différents temples, on voit une multitude de petites figures, dont les bras sont tenus par une chaîne commune; le bout de la chaîne est dans la main d'un prêtre, d'un guerrier ou d'un sacrificateur, qui a le bras armé et levé pour les frapper. Un dieu est placé vis-à-vis. Je me propose de mesurer avec plus d'exactitude les proportions de ces figures.

J'ai compté, dans une frise du petit temple de Philæ, cent cinquante hiéroglyphes. Il y en a plus de cent, dont aucun n'est répété deux fois; celui qui l'est le plus l'est dix fois, et

celui qui s'y trouve le plus grand nombre de fois après ce premier est répété trois fois. On ne trouvera pas une proportion bien différente de celle-ci, quelque grand que soit le nombre des hiéroglyphes que l'on compte, de sorte qu'il y a un nombre très considérables d'hiéroglyphes, dont aucun n'est répété deux fois dans le même temple.

Il faut répéter ces expériences avec plus de détails. Le moyen qui se présente naturellement de distinguer les hiéroglyphes par numéro ne peut servir, parce que la table des hiéroglyphes différents est infinie. Il y en a au moins autant que de signes différents dans la langue chinoise, et quoique ces deux peuples ne peuvent point être comparés, comme on l'a fort bien établi, les hiéroglyphes peuvent l'être, sous quelques rapports, avec la langue riche des lettrés de la Chine. Je ne doute pas qu'il n'y ait plus de trente mille hiéroglyphes différents, et l'on ne peut guère mieux prouver qu'on a fort peu vu de monuments égyptiens qu'en soutenant que le nombre des caractères hiéroglyphiques qui diffèrent est moindre que cinq ou six cents.

On ne trouve nulle part sur les monuments de traces d'écriture différente des hiéroglyphes, quoiqu'il soit difficile de supposer qu'il n'y en avait point eu d'autre.

On trouve presque toujours les pierres les unes sur les autres, sans ciment interposé, mais dans les endroits exposés à la vue, les joints sont bouchés avec un ciment dont le grain est très fin. Nous avons déjà recueilli de ce ciment; il est nécessaire d'en prendre en divers endroits.

Nous ne trouvons dans tous ces temples que du grès et de la pierre blanche. Certaines pièces servant d'ornements sont en granit; les dessus de portes sont presque toujours de cette dernière matière, ainsi que les obélisques, les statues colossales, les sphinx. On ne trouve dans aucun monument égyptien de colonnes de granit, et si l'on vient à penser qu'elles auraient pu être enlevées, on cherche inutilement dans le plan du temple en quel lieu elles auraient été placées.

On a trouvé à Philæ, dans le grand temple, la niche où était l'épervier, dieu qui y était honoré; on a trouvé dans le même temple une autre niche semblable à la première. Ces niches sont monolithes. On en a pris les dimensions, il est nécessaire de les retenir. Il faut aussi retenir et transcrire dans les notes les dimensions des môles que nous disons avoir pu servir d'observatoires, ainsi que l'angle du talus.

Dans tous les temples égyptiens, les colonnes diminuent sensiblement, depuis le bas du fût.

On remarque aussi un talus très sensible dans les murs. Les arêtes sont inclinées à l'horizon et les faces antérieures des temples sont des trapèzes. Cette figure surprend, au premier aspect, les voyageurs européens, mais elle ne tarde point à produire un effet très agréable. Soit illusion, soit beauté réelle, l'œil finit par la désirer. Les ornements, les cadres sont disposés de manière à convenir avec cette figure du trapèze. Il en résulte un accord du tout et des parties, qui est plutôt senti que distingué.

On voit à *Ombos*, sur le bord du fleuve, les restes d'un temple, indépendamment du temple à deux portes dont on a parlé. Sur ce dernier, nous avons lu et transcrit une inscription grecque, dans laquelle il est question de la cavalerie d'Ombos. Je ne crois pas que l'on puisse douter qu'Ombos n'ait été placé sur le bord du Nil. Un écrivain célèbre pensa autrement, il le conclut de ce qu'on adorait dans cette ville le crocodile. On peut nier la majeure, ou bien on peut nier la mineure, pas la conséquence. Il faut voir s'il est bien prouvé qu'on adora le crocodile à Ombos, et traduire entièrement l'inscription.

On a mesuré le fût d'une colonne à *Edfou*, qu'on a trouvé de trente-sept pieds. Il est très vraisemblable qu'on s'est trompé; des mesures faites auparavant avaient donné des résultats très différents.

Il est nécessaire de décrire avec beaucoup d'exactitude les

monuments les plus importants, parce qu'une multitude de circonstances ne peuvent point entrer dans le plan ou dans les dessins. C'est à Thèbes et à Dendérah qu'il faut particulièrement s'y appliquer. Esné demande aussi l'examen. Il faut tenir aussi une note exacte de la quantité de l'encombrement.

A *Edfou*, l'enfouissement est considérable, et l'on peut à peine passer; la porte de la partie la plus reculée du temple est bouchée jusqu'au-dessus. On peut pénétrer cependant dans l'intérieur d'un autre côté. Nous avons décrit les salles intérieures.

A *Esné*, l'enfouissement du portique est bien moins avancé. Il l'est assez cependant pour que les portes qui conduisent dans la partie la plus reculée soient entièrement bouchées. Peut-être cette partie a-t-elle été démolie, ou elle existe encore sous les maisons de la ville arabe. L'enfouissement est moindre dans les lieux où les villes anciennes n'ont point été remplacées par des villes arabes.

A *Erment* (Ermouthis), cet enfouissement est peu considérable, aussi le portique et le temple y ont-ils un aspect plus agréable. C'est le seul monument de l'Égypte où l'œil retrouve d'abord l'élégance grecque.

On trouve en plusieurs endroits des tableaux représentant des hommes enchaînés et frappés par un sacrificateur ou un guerrier, en présence d'un dieu. Nous n'en avons pas vu jusqu'ici, où l'on voie précisément une victime humaine accroupie et offerte aux dieux. Le premier tableau pourrait être un emblème dont le vrai sens différât en quelques points de celui qu'il présente d'abord.

Les figures sont sculptées très imparfaitement à Esné, mais les chapiteaux sont travaillés avec plus de soin qu'en beaucoup d'autres endroits. Si ces dessins sont grossiers, il paraît que c'est plutôt parce que l'art de la sculpture était peu avancé, à l'époque où le temple fut construit, que parce qu'on aurait négligé quelque chose dans l'exécution. Les

chapiteaux, qui ne contiennent que des ornements comme des plantes et des arbres, ont pu, à cette époque, être mieux exécutés.

A *Erment*, les sculptures des figures sont plus parfaites, quoique les chapiteaux le soient moins. Il faut vérifier cette dernière remarque. Les chapiteaux du temple d'Esné sont tous différents. Il en est de même à Ombos et en plusieurs endroits ; ailleurs, les chapiteaux sont tous les mêmes.

Les architectes n'ont point du tout eu égard à la symétrie, sous ce rapport. Il est bon de décrire ces chapiteaux. J'ai déjà reconnu que plusieurs colonnes du même portique avaient les diamètres sensiblement inégaux ; il faut vérifier cette remarque.

A *Erment*, les colonnes ont le fût plus allongé ; elles sont aussi très rapprochées. Cet entre-colonnement droit a la figure d'un trapèze, dont la moindre base est au-dessous de la plus grande. Cela provient de ce que la diminution du diamètre des colonnes est très sensible. Le rapprochement, dont le fût est allongé, a pour but la solidité que les Égyptiens recherchent principalement. Le talus des murs du temple, les fortes proportions des colonnes ou leur rapprochement, la réunion des extrémités dans les statues colossales, l'emploi des matières les plus dures, tout annonce qu'on a eu principalement en vue la solidité et la durée de l'édifice. La première intention des architectes égyptiens est de résister au temps, et ils n'ont mis d'élégance ou de grâce que le peu qui pouvait se concilier avec le premier objet. Le climat de l'Égypte est exempt de ces intempéries qui contribuent à la destruction rapide des édifices. Il n'y pleut point et il n'y gèle jamais. Si l'on excepte la température, l'état de l'atmosphère varie peu.

Les grottes taillées dans les collines, entre lesquelles coule le fleuve, sont très nombreuses, depuis Minieh jusqu'à Syène ; nous en avons visité beaucoup. Dans plusieurs on trouve des voûtes très bien tracées. La figure paraît être

celle d'une anse de panier, et les extrémités de cette courbe sont perpendiculaires sur les faces. Mais nous n'avons point encore vu de voûtes bâties que l'on peut, sans équivoque, attribuer aux Égyptiens. Ignoraient-ils l'art de les construire, et craignaient-ils de retrancher quelque chose de la solidité qui était leur premier but? N'employant point les voûtes, ils plaçaient sur leurs colonnes, sur les portiques et sur les murs des temples, des pierres dont les dimensions surprennent toujours. On se demande chaque fois quelles forces ont élevé au haut de leurs édifices des masses aussi considérables.

On voit, d'après cela, que l'étendue des temples devait être comprise dans des limites assez étroites; l'emploi des voûtes eût permis de bien plus grandes dimensions.

Il est arrivé, depuis que ces temples ont commencé à se dégrader, que quelques pierres, qui servaient de supports à ces plafonds, ont quitté leurs places. Quelques-unes des pierres du plafond se sont cassées en place; cela est arrivé en plusieurs endroits. Dans la plupart des monuments, les pierres du plafond sont tombées, et ont brisé les chapiteaux ou rompu les colonnes voisines, qu'elles ont frappées obliquement. Il fallait qu'il y eût de grands ébranlements, pour porter quelque dommage à de tels supports, de sorte que les portiques sont le plus souvent embarrassés de grosses pierres qui sont tombées du plafond.

Les villes anciennes ont été le plus souvent remplacées par d'autres; les décombres des maisons se sont amoncelés et ont exhaussé le sol, en sorte que les monuments des anciens Égyptiens s'enfouissent successivement et descendent de plus en plus au-dessous du sol, quelquefois même sans aucune dégradation. Les habitants des campagnes construisent aussi en boue des murs dans l'intérieur des temples, dans les galeries, les murs, les portiques; les débris de ces cabanes s'amoncellent assez rapidement. Souvent ces maisons ont été construites au-dessus même des temples.

A *Edfou*, je trouvai des familles de Barabras, qui étaient retirées dans les belles galeries du temple. Ces malheureux avaient été obligés d'abandonner leurs cultures; le terrain qui les nourrissait venait d'être ravagé par Osman-Bey et Hassan-Bey, que les armées françaises avaient poursuivis jusqu'au delà de Syène. Je vis une de ces familles dans une grande étable ornée de colonnes et de sculptures, dont deux des murs étaient de boue sèche, et deux autres étaient les murs même du temple; plusieurs étaient de granit; les femmes, les enfants nus et le bétail habitaient ensemble. Le père me raconta les malheurs qu'il avait éprouvés; c'était l'histoire de plusieurs milliers de familles. Je lui demandai s'il se trouvait commodément dans cet endroit. Il me dit que oui, et me montrant un bloc de granit qui était au milieu et qu'il ne pouvait déplacer, il me dit qu'il n'y avait que cela qui le gênait.

Les temples égyptiens n'ont point de fenêtres; ils ont seulement un peu de jour d'une ouverture fort étroite placée près du plafond; dans quelques autres salles plus reculées, quelques ouvertures latérales font le même effet.

Les temples des Égyptiens étaient peints, et il n'y a aucun des monuments que nous avons visités qui ne présente en divers endroits les restes des couleurs appliquées sur les murs. Les corniches, les frises, les plafonds, les chapiteaux, les colonnes, enfin toutes les faces des murs, tant intérieures qu'extérieures, étaient peintes de diverses couleurs.

Le plafond est presque toujours orné d'étoiles blanches sur un fond d'azur. Souvent le fond est d'une seule couleur, par exemple blanche ou jaune, mais toutes les sculptures ont des couleurs particulières. Les feuilles des chapiteaux, les sujets qui y sont représentés, les moindres parties des ornements, ont des couleurs différentes; les figures en bas-relief ou les hiéroglyphes qui composent chaque tableau, sont enluminés. Dans certaines salles du temple, c'est la

couleur bleue qui domine, dans d'autres c'est la verte. Les mêmes couleurs ne sont point toujours appliquées aux mêmes signes hiéroglyphiques ; je m'en suis assuré plusieurs fois ; ainsi les couleurs ne sont point emblématiques. Quant au signe ᨏᨏ qui représente l'eau, je ne l'ai jamais vu que bleu et vert ; il en est de même du bâton augural et de la croix bouclée. Les seules couleurs que l'on emploie dans les temples sont le bleu, le rouge souci, le jaune et le vert. Nous avons déjà recueilli assez de matières colorantes pour juger exactement de leur nature. Il nous a paru jusqu'ici que leur bleu est de cobalt. On a pris plusieurs de ces dessins coloriés où les peintures des chapiteaux font un effet assez agréable. On ne juge pas de même des tableaux enluminés ; cette peinture des figures, au moyen de teintes uniformes, sans ombre et sans dégradation, ne peut être que fort grossière. L'effet général devait être aussi éblouissant, et il est peut-être fort difficile aujourd'hui de se représenter l'impression que faisait éprouver un édifice considérable, peint de cette manière à l'intérieur, dans les colonnades, les portiques, et dans toutes les salles.

Il n'y avait aucune pierre du temple qui ne fût peinte de diverses couleurs, ornée de figures sculptées et couverte de signes hiéroglyphiques ; il suffisait de voir la moindre partie de l'édifice, pour recevoir une impression religieuse. On ne peut dire jusqu'à quel point un peuple, naturellement porté à la superstition et à la mélancolie, devait ressentir l'effet de tant de moyens réunis.

Plusieurs édifices grecs ou romains ont été bâtis des débris des temples égyptiens. On a démoli en partie ces monuments, pour réemployer les matériaux dans des constructions modernes en Égypte et qui sont les antiquités de l'Europe. Toutes les pierres se reconnaissent aisément, elles sont toutes sculptées d'hiéroglyphes. Il n'y en a point qui ne représente un prêtre, un dieu ou une sentence.

Il n'est resté sur cette terre, de tant d'édifices anciens

qui la couvraient, que les monuments religieux, et si quelques tombeaux de rois ou de particuliers subsistent encore, c'est ou parce qu'ils ont été taillés dans le roc, ou parce que la religion avait consacré la demeure des mortels, et semble leur avoir porté son immortalité.

Nous avons trouvé à *Esné* dans deux temples, et dans le temple de *Dendérah* des monuments astronomiques. Je me propose d'en donner une interprétation dans un mémoire particulier. Les conclusions qu'on en tire sont d'une haute importance dans l'histoire de l'astronomie, et je regarde ces monuments comme les plus belles antiquités que nous possédions aujourd'hui.

Nous avons visité des grottes situées sur la rive orientale, un peu au-dessus du village appelé *El-Kab* (*Éléthya*). Ces grottes sont taillées dans le grès, dont est formée la colline arabique. Il serait important de bien désigner leur place. On voit une voûte en anse de panier taillée dans le roc ; au fond est une niche qui contient trois statues égyptiennes. On a levé le plan de l'une de ces grottes qui mérite le plus d'attention. Il est remarquable que dans ces grottes on ne voit aucune scène purement religieuse.

Une infinité de grottes pareilles sont taillées dans la montagne, et depuis Minieh jusqu'à Syène on en trouve une quantité innombrable. Ce sont, selon toute apparence, des tombeaux de familles particulières. On y trouve, comme dans les temples, des tableaux composés de figures et de signes hiéroglyphiques, mais les scènes, au lieu d'y être religieuses, sont domestiques. Elles représentent les coutumes familières, les festins, les travaux de la campagne, les récoltes du lin, du vin, des grains, la pêche, la chasse aux oiseaux, le commerce, l'embarquement des marchandises. Le chef de la famille préside à toutes ces occupations ; il est représenté dans plusieurs endroits de ces tableaux, recevant les prémices de la récolte. Des écrivains ou autres gens veillent aux récoltes, enregistrent les produits, et on les voit

dans d'autres tableaux, lui en rendre compte. Il est le plus souvent représenté, étant assis auprès d'une femme, dont l'un des bras est appuyé sur lui; cette seconde figure a une robe blanche de lin et plissée.

L'emplacement de l'ancienne *Thèbes* contient une grande quantité de monuments. Le premier que nous ayons visité est *Louqsor*. Les ruines des anciens édifices sont recouvertes des maisons de terre d'un village. Comme la plupart des anciens monuments en Égypte se trouvent actuellement dans des villages où l'on bâtit en terre, ces maisons, qui durent peu, forment de leurs débris des amas considérables que les pluies ne diminuent point, en sorte que le sol s'exhausse successivement. L'emplacement de chacune des anciennes villes d'Égypte est marqué par des enceintes de décombres. On n'y retrouve le plus souvent qu'une quantité infinie de morceaux de vases de terre cuite. Les villes existantes sont entourées de ces décombres qui s'augmentent chaque jour des débris de maisons qu'on y transporte. Au Caire, cette enceinte est immense. Dans un pays sujet aux pluies, ces amas seraient bientôt dispersés; en Égypte, ils subsisteront toujours.

A Louqsor, les paysans habitent l'intérieur des anciens palais des rois d'Égypte. Un palais est composé d'une longue file d'édifices et de portiques; la première entrée est une porte accompagnée de deux massifs et semblable à celle que l'on a décrite. Dans les temples, au devant de cette porte, on voit deux statues colossales; devant chaque statue est un obélisque. Les deux obélisques ne sont point égaux; l'un est moins élevé que l'autre et sa base est plus élevée. Les colosses assis ne sont point égaux et ne sont pas placés symétriquement. A l'entrée de la porte, le milieu des deux obélisques est fort éloigné de l'arc qui passerait par le milieu de la porte, perpendiculairement à son plan. Les deux statues colossales touchent pour ainsi dire la porte, et les obélisques touchent presque les statues. L'œil est frappé

désagréablement de ce rapprochement et de cette distribution irrégulière d'ornements aussi énormes. Chaque obélisque est de granit, poli avec le plus grand soin; les hiéroglyphes sont divisés en trois colonnes, dans toute la hauteur de chaque face. Celle du milieu est distinguée des autres par la perfection du poli; tous les hiéroglyphes y sont sculptés avec le plus grand soin; ils sont en creux. Chacun de ces obélisques est un ouvrage admirable, dont l'exécution surpasse peut-être l'industrie des Européens. Les statues sont des figures assises : les pieds et les parties inférieures sont unis au massif qui compose le siège, les mains sont appuyées sur les genoux. Il y a, dans toutes les parties, un repos absolu; la tête a un grand bonnet sur lequel on voit des hiéroglyphes sculptés; toute la surface est parfaitement polie. Ces statues n'ont d'autre expression que l'immobilité absolue; la face a été défigurée; le bas des obélisques est brisé en plusieurs endroits; ils sont enfouis sur une grande hauteur. Les colosses sont enterrés jusqu'au-dessous des épaules. Nous avons fait découvrir le pied des obélisques et celui des colosses; les paysans les enfouissent de nouveau, soit que ces fouilles les gênent, soit qu'ils espèrent de se fournir une occasion pareille de travailler, par les voyageurs qui leur donnent ordinairement un salaire considérable. Cet encombrement change partout l'aspect des temples, et ne permet point de juger l'effet général des colonnes et de l'architecture; les dessins rétablis en donnent une idée plus exacte.

Après la porte d'entrée, on voit une vaste cour carrée, entourée d'une galerie de colonnes, puis on passe sous une file de colonnes énormes; de là, dans une cour entourée de colonnes; et au fond est un portique d'une grande quantité de colonnes. En la traversant, on entre dans un espace terminé à droite et à gauche par des murs qui forment différentes pièces, et en face est la partie d'un petit temple, qui est accompagné de pièces à droite et à gauche. On peut tra-

verser le temple, et en sortant on se trouve dans un portique rectangulaire, dont on va traverser la largeur. On pénètre ensuite dans une grande salle, dont le plafond était porté par quatre colonnes, et à la suite sont encore d'autres ruines.

La ligne qui servait d'axe à ces différents édifices, depuis la porte d'entrée jusqu'au dernier portique, n'est point droite, mais elle serait composée de lignes droites et formerait un polygone, dont le contour suit constamment le cours du fleuve, disposition que nous avons déjà remarquée à Philæ. Les colonnes de Louqsor ne sont ni aussi bien exécutées ni aussi belles que dans les monuments que nous avons décrits ci-dessus; les plus grosses sont celles du portique qui termine la première cour carrée.

On remarque des différences considérables dans les colonnes qui composent le même portique; nous l'avons déjà remarqué à Esné, où l'exécution est cependant soignée. A Louqsor, dans le portique dont nous parlons, on a trouvé environ cinq pouces de différence dans les circonférences de deux colonnes. Les entre-colonnements n'étant pas exactement égaux, on a trouvé, à Louqsor, environ six pouces de différence. La construction est très défectueuse à Louqsor; le massif, dans lequel est la porte d'entrée, a éprouvé des affaissements considérables; une grande quantité de pierres sont déplacées. Ailleurs, on voit des murs composés de pierres simplement placées les unes à côté des autres, en sorte que l'épaisseur du mur se compose de deux parties différentes qui ne sont point liées, et entre lesquelles il paraît seulement qu'on a mis confusément des pierres avec du ciment. Aujourd'hui, les murs sont dédoublés et le vice de la construction est manifeste.

Le môle d'*Edfou* est parfaitement conservé et exactement plan; celui de Louqsor est tout brisé. Doit-on l'attribuer à la construction défectueuse ou à la différence d'époque?

Quoique les pluies soient rares à *Thèbes,* nous savons cependant qu'elles ont lieu plus que dans la plupart des endroits de l'Égypte inférieure. C'est une cause de destruction de plus. Au reste, les constructions que l'on voit à Louqsor ont sans doute été faites successivement, et c'est une des causes de l'irrégularité du plan; mais dans un pays tel que l'Égypte, où les monuments subsistent si longtemps, les époques les plus éloignées sont aisément confondues.

Il n'y a dans les édifices de *Louqsor* aucun monument astronomique; les hiéroglyphes, excepté ceux des obélisques, ont très peu de relief ou de creux. En nombre d'endroits, on n'en voit aucun, soit qu'il n'y en ait jamais eu, ou qu'ayant été peints, ils aient disparu. On voit presque partout des traces de peinture. Les môles et les autres édifices ne présentent les mêmes tableaux que dans les temples. Ce ne sont plus des scènes religieuses; on ne les retrouve que dans le petit temple que nous avons décrit.

Il faut examiner avec plus de soin la nature des tableaux et rechercher les lieux où il y avait des peintures. Il est vrai que le môle de Louqsor ne présente que des actions militaires, mais l'intérieur offre presque autant de scènes religieuses que les temples proprement dits.

Tout annonce que ce vaste édifice était un palais. Les murs en sont peints, ainsi que ceux des temples. Les môles ne paraissent en aucun endroit avoir été peints, mais la corniche de ces môles paraît l'avoir été. On peignait aussi le granit en bleu et en rouge. A *Karnak,* on voit un appartement dont les murs et les ornements extérieurs sont tout entiers de granit peint de diverses couleurs. En plusieurs endroits, on remarque que les palais ou les temples ont été bâtis des débris d'autres temples. Les colonnes et les murs ont été bâtis de pierres sur lesquelles on avait sculpté longtemps auparavant des hiéroglyphes. On aurait pu croire que ces pierres appartenaient à la même époque, mais il faut remarquer qu'ils sculptaient en place; d'ailleurs, ces pierres sont peintes, et j'y ai vu des cartouches contenant des sentences qui n'appartenaient pas au temple.

Les portes qui sont placées dans les môles sont pour la plupart peintes; l'intérieur est aussi peint.

On voit quelquefois dans les constructions égyptiennes des joints obliques; leurs escaliers ont très peu de pente, et les marches ont dans plusieurs endroits trois à quatre pouces de hauteur. D'autres fois, les escaliers sont en forme d'hélice. On voit quelquefois les pierres, qui composent les escaliers, placées obliquement et non engagées dans le mur; nous l'avons remarqué, entre autres, à Karnak.

Nous avons déjà dit qu'ils ne connaissaient pas l'art d'engager les unes dans les autres les pierres qui doivent composer un même massif. Un mur, un môle est composé de plusieurs parties seulement rapprochées. On voit des môles dont la construction intérieure est seule restée; les murs, qui étaient placés à côté pour en former le massif, sont tombés. Quelquefois ces môles sont écrasés de leur propre poids. On en voit qui retombent en dedans. Ces défauts de construction ne se remarquent point à Edfou.

L'entrée des portes principales, à Karnak, est décorée d'obélisques, de statues colossales, de grès, de marbre, d'albâtre, de granit, de cariatides. Ces derniers ornements se trouvent quelquefois devant les colonnes des temples. On voit en plusieurs endroits, sur les portes des palais, les traces des gonds énormes sur lesquels elles roulaient. La couleur verte qu'on voit dans ces trous indique que ces gonds étaient de cuivre.

Au milieu de la gorge des portes, on voit presque toujours un globe ailé, auprès duquel sont deux serpents. Ces globes et ces serpents étaient quelquefois composés d'une matière étrangère, métallique, ou de pierres plus précieuses; on voit les marques des pitons qui les retenaient. On voit en quelques endroits, particulièrement à Karnak, des fenêtres d'une largeur assez considérable; elles sont traversées de barreaux de pierres horizontaux et verticaux. Voici dans quels cas ils plaçaient ces fenêtres : soit pour éclairer l'intérieur d'une pièce fermée de toute part, et dont la porte conduisait dans un espace très éclairé, soit lorsqu'un portique très élevé est accompagné de deux portiques moins élevés, sur les derniers rangs de colonnes des moindres portiques, on élève un mur jusqu'à la hauteur des colonnes du grand portique, et l'on recouvre ainsi de dalles de pierre l'espace compris entre le petit et le grand. Les murs, élevés sur les colonnes du moindre portique, sont percés de fenêtres qui portent du jour sous ces colonnes.

On voit à *Karnak,* à la suite des grands portiques dont nous parlons, un appartement considérable, entièrement bâti de granit. On traverse, pour y pénétrer, deux portes; l'une plus élevée, ornée d'obélisques de granit, conduit sous un portique où chaque colonne était ornée de cariatides, puis une seconde porte de granit, devant laquelle sont deux blocs de granit rouge, dont chaque face est sculptée avec beaucoup d'art.

La salle principale est tout entière de granit rouge. La face extérieure représentait une série de tableaux, dans lesquels le personnage principal passe par divers degrés de l'initiation. Il présente ses offrandes à plusieurs dieux; il est purifié par deux prêtres qui lui versent de l'eau sur la tête. On lui impose les mains, comme on le pratique aujourd'hui dans les religions européennes; on lui donne un bonnet en forme de mitre, on lui présente les colonnes sacrées. L'intérieur de cette même salle offre des sculptures d'un autre genre. On voit le prêtre, assis auprès de sa femme, qui tient les bras passés autour de son époux. L'amour conjugal y est représenté, dans les sculptures des murs intérieurs et des appartements voisins, d'une manière beaucoup plus sensible. La plupart des offrandes sont présentées au jeune dieu Harpocrate, dont le corps est nu et dont le membre viril est droit. Ailleurs, cette partie de son corps est séparée et dessinée en grand dans le même état; on en voit sortir la liqueur séminale.

Cette salle est accompagnée de corridors et d'appartements, dans lesquels on pénétrait par des portes du plus beau granit noir. Au surplus, ces figures, sculptées sur le granit, sont peintes en rouge et en bleu, la couleur du granit servant de fond. Le plafond est pareillement de granit. A la suite de ces appartements, on trouve un corps de bâtiments, dans lequel il y a une grande quantité de colonnes; il est divisé en une multitude d'appartements séparés.

On voit à Karnak, dans la première cour d'entrée, une espèce de temple, dans lequel chaque colonne est ornée d'une cariatide représentant une momie, comme si ce lieu eût été destiné à une cérémonie relative aux sépultures. Plus loin, et dans un corps de logis séparé, est un temple dont les sculptures paraissent faites avec beaucoup de soin. Dans une salle reculée, obscure, qui ne reçoit qu'un peu de jour d'une ouverture faite au plafond, on trouve un tableau emblématique fort curieux. On voit dans ce même temple, au milieu de la frise, d'un côté un taureau, et de l'autre un bélier ailé.

Les grands môles sont précédés, à *Karnak*, d'avenues, garnies à droite et à gauche de sphinx ou de figures de lion reposé, et qui ont quelquefois une tête humaine ou de bélier, ou un corps de bélier avec une tête de lion.

PREMIER MÔLE

Première cour. — Colonnade à droite et à gauche, temple à droite, colonne au milieu. Une seule subsiste; le dé bien conservé paraîtrait avoir porté une statue.

Dans le temple, à droite, cariatide auprès des colonnes; pieds unis, têtes tronquées, enfoncés jusqu'à la tête. La porte qui conduit de la première cour dans le temple à droite, enfouie, excepté la corniche, une ou deux ou trois assises; il en est de même du reste du temple. Le dessus de la porte du môle est tombé. — Fenêtres qui traversent le môle. L'aile à gauche est en grande partie détruite; on n'y voit point, comme dans l'autre, les trous supérieurs, défaut évident dans la construction; on ne voit point l'utilité de ces fenêtres.

En avant de la seconde partie par laquelle on entre dans le temple, sont deux colosses; celui qui est à gauche est détruit, celui qui est à droite a les pieds séparés et est dans l'attitude d'un homme qui marche. Il est tourné de manière à marcher parallèlement au mur dans lequel est cette porte.

A gauche, en entrant par la première porte, au pied de l'aile du môle qui est détruite, on voit s'avancer des traces de construction; il n'y en avait pas de pareilles de l'autre côté, mais dans ces places, sont à droite et à gauche, et surtout à droite, des amas très considérables de décombres; ils paraîtraient avoir été produits par les bâtisses plus modernes.

Le colosse a les pieds séparés, mais le pied qui est en avant a derrière lui un massif auquel il est joint et qui le soutient. Le temple, à droite, est en mauvais état, presque entièrement encombré, et les sculptures paraissent familières. De la première porte d'entrée, on aperçoit toutes les autres, qui sont dans la même direction.

DEUXIÈME PIÈCE

Grande porte d'entrée extrêmement épaisse, grande colonnade au milieu. A droite et à gauche, deux portiques symétriques moins élevés. C'est entre la colonnade du milieu et chaque portique latéral qu'on trouve les fenêtres placées sur la première rangée du portique moins élevé. La porte d'entrée n'a point de dessus; il est détruit. Le portique élevé du milieu était couvert; il est détruit. Quelques-uns des chapiteaux sont entiers, plusieurs sont détruits ou brisés en partie par les pierres du toit qui sont tombées. Il y a debout six colonnes de chaque côté, il n'y en a pas eu davantage. Les cadres dont nous avons parlé subsistent pour la plupart; la colonnade du milieu était autrefois cou-

verte de cette manière. D'une colonne à l'autre dans le sens de la longueur, c'est-à-dire de la porte d'entrée à celle par laquelle on sort, est une pièce dont l'extrémité porte sur le milieu du dé du chapiteau de l'une et l'autre extrémité sur le milieu du dé du chapiteau de l'autre. Ces sophites portent en travers des dalles de pierre très considérables; les dalles qui couronnaient les colonnes du milieu sont toutes tombées.

Chaque portique à droite et à gauche était couvert de la même manière; toutes les dalles sont tombées, les sophites subsistent; les douze grandes colonnes subsistent. Il reste dans chaque portique, à droite et à gauche, cinquante-quatre colonnes environ; ainsi, il y a dans cette salle cent vingt colonnes. Dans la première pièce qui n'était pas couverte, on peut en compter de subsistantes vingt-neuf. Il y a dans le temple vingt cariatides environ adossées à des piliers qui soutiennent le temple. La vingt-neuvième de celles que nous avons déjà comptées est au milieu de la première cour. Il y en avait cinq autres, à ce qu'il paraît. On peut compter trente-quatre colonnes qu'il y avait et vingt piliers garnis de cariatides; il y a donc, dans cette première cour, cinquante colonnes subsistantes. Ces colonnes placées dans la cour sont toutes brisées, excepté une. Le chapiteau de celle qui subsiste est entier; le dé est très bien conservé. Il ne reste aucune pierre ou dalle supérieure; elles eussent été immenses; on n'en voit aucune trace: ainsi il n'y en a jamais eu. Tout annonce que ces colonnes portaient des statues.

Sur le mur d'entrée de la seconde pièce, dont la première porte est extrêmement épaisse, on voit de très grandes sculptures, dans lesquelles il y a deux traits différents en plusieurs endroits, et qui se réunissent en d'autres. Cela indique évidemment une correction et contribue à faire voir qu'ils ne se servaient point de patrons. D'ailleurs, les figures, qui sembleraient devoir être en tout semblables, ont souvent un caractère de tête très différent. Cette pièce, qui contient cent vingt colonnes, est fermée des quatre côtés par les murs,

et ne paraît avoir été éclairée que par les portes et les fenêtres dont nous avons parlé. Les cadres subsistent et un seul présente encore le treillage en pierre que chacune avait.

A droite, une porte conduisait dans une construction à peu près placée de la même manière que le temple à droite, dans la première cour. A gauche est une seconde porte; en face est la porte d'issue.

TROISIÈME PIÈCE

Cette porte était enclavée dans le mur ou môle de clôture; il est presque totalement ruiné. On entre dans une pièce qui paraît avoir été ouverte, à droite et à gauche. On y trouve un seul obélisque : il pourrait y en avoir eu d'autres. En traversant, on trouve un autre môle, presque entièrement détruit, qui contient une porte, laquelle s'avance encore au delà en traversant.

QUATRIÈME PIÈCE

On entre dans une autre pièce qui paraîtrait avoir également été ouverte. A droite et à gauche, elle contient deux grands obélisques; un est debout, et le second qui est tombé est brisé à moitié. En face, paraît être un autre môle devant lequel, à droite et à gauche, sont rangées des statues colossales presque entièrement encombrées. Tout ceci est la partie du temple qui est la plus détruite.

CINQUIÈME PIÈCE

En traversant le môle, on trouve un peu en avant une porte de granit presque entièrement brisée. On voit dans un des montants la trace du gond de cuivre qui roulait dans la porte; l'intérieur est rempli de vert-de-gris. On le trouve dans une cinquième pièce, qui a été close à droite et à gauche.

Au delà, à droite et à gauche, étaient des appartements. Les deux pièces précédentes n'étaient point couvertes par-dessus; celle-ci ne paraît pas non plus avoir été couverte. Il y avait, dans cette espèce de cour, à ce qu'il paraît, quatre obélisques moindres et sculptés en bas-relief considérable et d'une manière différente. Deux subsistent encore; ces derniers étaient peints. A l'égard des obélisques des autres pièces, il est difficile de dire s'ils étaient peints ou non. Cette cinquième pièce en précède une sixième, qui est tout entière de granit.

SIXIÈME PIÈCE

On entre, après avoir traversé une porte détruite, dans un appartement bâti tout entier en granit rouge. A droite et à gauche, il y a des couloirs qui conduisent à beaucoup d'autres appartements, de sorte que cette partie de l'édifice, qui a le même trait que la première, est divisée en plusieurs appartements et est fort ruinée. La plus grande partie des toits est tombée. Au milieu de ces appartements est celui de granit, dont le toit est sur le point de tomber. On distingue à droite des restes de colonnes, et dans les couloirs on voit des portes entières de granit noir très beau. Un petit appartement, à droite, a plusieurs faces de murs intérieurs entièrement couvertes de figures hiéroglyphiques, plus que je n'en ai vu en aucun autre endroit. C'est là qu'on trouve des signes en grande quantité, qui paraissent représenter des nombres, sur les débris de pierres voisines.

On trouve beaucoup de carrés qui paraissent contenir des lignes de nombres dans le temple de granit. La plupart ou environ plus de la moitié des figures sont des Harpocrates, avec un pied et le membre droit. Dans un des couloirs voisins, à droite, on voit un membre viril qui éjacule.

Dans cet appartement de granit, tous les murs sont peints; les toits sont faits de dalles de granit qui, par-dessus, contiennent déjà des hiéroglyphes, ce qui prouve qu'elles

avaient été employées longtemps auparavant. Au delà de la première salle de granit est une seconde également en granit.

Toute cette partie de l'édifice est fort détruite et contient, à droite et à gauche de l'appartement de granit, une quantité considérable d'appartements. Au delà est une vaste cour, on voit à gauche les restes d'une espèce de corps de logis. Traversant la cour, on arrive dans la dernière partie du bâtiment qui contient beaucoup de colonnes et de piliers. Là se trouve un nombre considérable d'appartements moins importants que ceux que nous avons décrits. On en voit plusieurs qui sont éclairés par des ouvertures rectangulaires. Fort au delà du bâtiment est une grande porte.

Des femmes ayant un uræus pour tête, pour coiffure la dépouille d'un vautour, pour pieds des têtes de chacal, pour chaussures un assemblage bizarre. — Des hommes à têtes d'épervier et des têtes de chacal ou de chien pour chaussures. — Des serpents dressés sur des pieds et dans des mains portant des vases. — Un vase à eau porté sur des jambes qui marchent. — Une figure dont la tête a la croix à anse qui est portée sur des jambes et qui, avec ses bras, tient un étendard. — Des lions dressés sur les pattes de derrière et tenant des couteaux avec celles de devant. — Ils ont sur la tête une espèce de perruque à queue fort longue. — Des hommes difformes ayant une tête de crocodile sur une perruque à très longue queue qui descend jusqu'à terre. On voit que ces lions et ces têtes de crocodiles représentent le mauvais génie. — Une figure difforme vue de face; la verge est tenue par la main droite; c'est aussi la représentation de Typhon. — Des figures humaines à têtes d'épervier, d'ibis, de lion, de chien, de chacal, de lapin, de crocodile, de poisson. — Figures de femmes avec des scorpions qui servent de bonnets. — Isis a toujours sur la tête la dépouille d'un vautour, des cornes et un croissant. — Des figures ayant un seul pied, un seul bras, le membre viril

droit. Ailleurs, un membre viril et les testicules ; le membre éjacule. — Une variété considérable de bonnets. — Des hommes à un seul pied et dont les bras sortent du ventre, tenant un grand nombre de signes, qui indiquent la puissance sacerdotale ou celle des dieux. — Des serpents ayant des bonnets sur la tête. — Un chacal à queue de lion. — Têtes de femmes parmi les ornements. Les derniers ornements précèdent souvent les bateaux sacrés emblématiques.

Une profusion étonnante de signes hiéroglyphiques placés dans des salles toujours obscures et dans des lieux où la vue peut à peine se porter.

Le tableau hermétique semble avoir des crans. La figure qui tient le style paraît écrire ou compter, l'extrémité du style est appuyée entre deux crans voisins, le bout du bâton est courbé et paraît porter une lampe suspendue. Quelquefois, au lieu de la lampe, on trouve des sentences dans les cartouches, ou bien on y trouve d'autres objets.

On voit des signes hiéroglyphiques abstraits et personnifiés, et qui tiennent avec les bras des enseignes religieuses, et qui marchent.

Au nord de l'édifice, sur le mur, ou remarque des forts crénelés, à plusieurs étages. Des hommes sont dessus, quelques-uns paraissent se précipiter au dehors. L'armée du vainqueur attaque le fort et l'escalade. Des hommes vaincus montés à cheval bridé, sans étrier, sans selle. Les vaincus ont une robe pliée et longue ; ils ont une grande barbe. On voit le vainqueur descendu de son char. Il tient les rênes de la main gauche et tend la main droite aux vaincus. Quelques-uns de ces derniers brisent leurs armes et coupent avec des haches les arbres d'une forêt. D'autres retiennent, avec des cordes qui passent dans les arbres voisins, ceux qu'on a coupés et qui vont tomber. Le char du vainqueur passe sur le corps des mourants.

Les roues évidées paraissent faites avec art, et l'on peut croire qu'elles étaient de fer ou garnies de fer. Le guerrier

est debout sur son char ; une des roues passe dans un anneau fixé sur le char, l'autre est libre. La bride enveloppe fortement la tête du cheval et retient le mors qui est attaché aux rênes, une pièce de la bride agit sur le mors, dans la bouche du cheval. Des hommes fuient précipitamment, chassant devant eux leurs troupeaux, et paraissent se retirer sur des montagnes. Une figure assez grande tient dans ses mains les extrémités des cordes qui retiennent les captifs enchaînés trois à trois, quatre à quatre. Il les présente au vainqueur qui est assis. Le conducteur tient dans son autre main un sabre recourbé, dont la lame présente une côte. Dans la même main où sont les trois cordes principales qui tiennent les rangées, on voit trois croix à anse. Cette figure est très grande, et trois fois plus que celles des captifs. On voit les vaincus sur leurs chars, ils en sont précipités ou les chars sont brisés. Le vainqueur paraît être le seul guerrier qui tient une flèche. Les vaincus, qui sont en très grand nombre, sont les uns percés de javelots, d'autres renversés, ou suppliant, ou fuyant à grand pas ou écrasés sous les roues du char, sous les pieds des chevaux.

Sur les murs presque entièrement détruits des môles qui précèdent les appartements de granit, on voit les restes de bas-reliefs représentant deux bateaux d'une grande étendue, qui contiennent une multitude de figures confuses, et dont la plupart sont occupées à ramer ou plutôt poussent la barque avec des perches dont l'extrémité est appuyée sur le bord.

Il n'y a aucune pièce, dans l'intérieur de laquelle il n'y ait des figures humaines.

Cet édifice séparé, devant lequel se trouve une belle porte pyramidale isolée, est composé de pierres qui ont servi à des édifices précédents. Presque toutes les faces de ses colonnes sont garnies d'un mortier dur ou enduit, qui supplée aux imperfections qui sont très nombreuses. C'est sur cet enduit que sont sculptés les hiéroglyphes ; ils sont aussi marqués

dessous, sur la pierre, le creux de l'hiéroglyphe étant souvent plus grand que l'épaisseur de l'enduit. Les pierres qui ont servi à bâtir sont sculptées et peintes, les hiéroglyphes y sont renversés. Sur le toit de cet édifice, on trouve des inscriptions familières faites par des Égyptiens qui y ont laissé ou leur profil ou la trace de leurs pieds.

La porte pyramidale qui précède cet édifice est d'une grande beauté. A côté de cet édifice, est un petit temple, dont les sculptures paraissent faites avec plus de soin qu'ailleurs. Les parois du temple intérieur sont de granit; il n'y a aucune salle du temple où l'on ne voie des figures humaines : il y en a jusque dans la niche la plus reculée, qui est très petite. Les faces extérieures des murs qui enceignent tout le palais présentent plutôt des scènes guerrières et civiles, et dans l'intérieur on voit, la plupart du temps, des scènes religieuses.

EXTRAITS DU JOURNAL DE DELILLE

Karnak est un village sur la rive droite du Nil, à un mille et demi au-dessous de Louqsor. Un petit bras du fleuve coule auprès du bois de palmiers, derrière lequel est *Karnak*. De l'autre côté du bras du Nil est une île très petite. Elle produit d'excellents melons et pastèques. On débarque à l'est du bras, où nos barques s'arrêtèrent. On descend à un village bâti à cent pas du fleuve, il est situé à l'ouest de la porte est de Thèbes. On arrive à cette première porte, après cent cinquante pas, en venant du fleuve.

La porte occidentale de Thèbes est bâtie entre deux môles; ces môles ont essuyé des arrachements, ils ne portent aucun hiéroglyphe. Les môles paraissent n'avoir point été achevés. Il y a quatre fenêtres qui traversent l'épaisseur du môle. Il y a au môle du sud trente et une assises de deux pieds un pouce et demi chaque. Ce môle a soixante pieds de long et quatorze d'épaisseur. Le dessus de la porte est détruit et les blocs sont à terre. Le pied de la porte occidentale porte sur une butte de décombres. Au bas et au sud sont des bois de palmiers et une fontaine; là où campa la première Commission.

Un gros bloc de granit rouge, à l'entrée de la première porte, annonce qu'il y a eu un colosse. On passe la porte et on descend dans une vaste cour carrée. Quatre colonnes ont été élevées au milieu et semblent avoir porté des statues; une seule est encore debout, les trois autres sont renversées

et leurs assises couchées obliquement les unes sur les autres. La hauteur des assises des colonnes est de 1°-9°.

Sur les côtés de la cour sont, à droite et à gauche, deux galeries d'un seul rang de colonnes, à chapiteau de Louqsor. Le dé de la grande colonne, qui est debout, a trois assises, le chapiteau cinq et le fût vingt-trois. La base de la colonne est enterrée, et son piédestal sans doute caché sous la terre. La galerie gauche de la cour est percée d'une porte qui répond à l'entrée d'un petit palais presque encombré, et évacuant sur la galerie droite qu'il interrompt. Ce petit temple a trente et un pas de large. De chaque côté de la porte sont des figures colossales, dont l'une lève le couteau et l'autre est prête à assommer les vaincus tous accroupis, et qu'elle tient liés par les cheveux; le même sujet est répété de chaque côté.

Le palais est comblé en dedans. Il est à découvert dans le milieu, et sur les côtés est une galerie de douze piliers, sur le devant de chacun desquels est une cariatide. Toutes ont les mains croisées sur la poitrine, les têtes brisées et abattues. Leur hauteur est de douze pieds de chaque côté. Le plan de l'épaule au soffite a cinq pieds de haut. Au fond du temple, la galerie est à deux rangs de colonnes : le premier formé de pilastres, semblables aux latéraux et au nombre de deux, le second de quatre colonnes, toutes couvertes d'hiéroglyphes jusqu'à la moitié du chapiteau. Au milieu de cette dernière galerie est une corniche qui désigne une porte. Elle communique dans une seconde partie du temple, mais moins grande que la première, toute couverte, et dont la terrasse est aujourd'hui de niveau avec la base des môles. La troisième partie du temple, qui suivait la seconde, n'a plus de toiture; elle est entièrement comblée; on ne voit plus que le sommet des murs du bâtiment.

Le temple a trente-deux pas de largeur, de l'est à l'ouest, et de longueur soixante-quinze, du sud au nord, plein d'hiéroglyphes au dedans; même on y voit des figures humaines

de dieux, de prêtres. La grande cour paraît carrée : elle a trente-neuf pas de la porte à la première colonne renversée, trente de la première à la seconde qui est debout, et dix-huit de la dernière au pilastre avancé de la porte du grand palais. Au devant et sur les côtés de cette porte étaient deux superbes colosses de granit rouge. Celui à gauche est tombé, et il n'en reste que des blocs encore droits et debout jusqu'aux épaules. Deux môles s'étendent des côtés de la porte aux galeries latérales de la grande cour; ces môles offrent chacun un immense tas de pierres.

La grande porte qui donne entrée au propylée a au moins dix-huit assises de deux pieds d'épaisseur; elle est pratiquée entre les môles dont on voit les ruines dans la cour; elle a vingt-huit pas d'épaisseur et est fort bien décorée. Elle est ruinée et à découvert par en haut, et comblée de décombres jusqu'à l'entablement qui fermait le haut de la porte pratiquée entre les môles.

Les murs latéraux de la porte ont tassé, et les pierres sont toutes cassées et éclatées. Fort belle figure d'hiéroglyphes. Grands tableaux.

On traverse cette belle porte, et on descend dans le propylée. Le môle septentrional est renversé du côté de la cour; la face qui regarde dans le propylée est fort bien conservée, avec des hiéroglyphes colossaux figurés dessus. Il y a dans le propylée une grande allée de douze énormes colosses, six de chaque côté, à chapiteau en tête de lotus; elle répond à la porte. Sur chaque côté de la grande allée, est un péristyle de soixante-quatre colonnes. Les allées sont sur sept rangs, de neuf chacune, de l'est à l'ouest. La première rangée n'en a que sept, et la porte orientale du propylée, par son môle, tient de chaque côté la place de deux.

Le péristyle du nord, à gauche des colonnes, est bien plus bas que celui au sud. Ce dernier ne montre que dix assises depuis les soffites jusqu'au sol, et celui à gauche, treize. Les grands côtés de l'allée ont seize assises découvertes, de onze

décimètres chaque. Du péristyle à droite, on arrive, par une porte taillée, à une enceinte qui répond au quatrième môle en partant du sud.

Sortant du propylée, on franchit un amas de blocs représentant les côtés de la porte; on arrive à un lieu bas où est debout un obélisque de granit rouge de deux mètres de large; un pareil est en morceaux, à côté.

En marchant jusqu'à l'est, il y a une porte et des monts de décombres provenant de môles. Je vis une porte bien conservée, sur le côté gauche de laquelle est un obélisque de trente-deux décimètres à la base; le pareil, qui était à droite, a été ruiné et brisé, et est couché.

Enfin on arrive au sanctuaire, qui est tout en granit. Deux piliers latéraux, ornés de trois lotus et de figures, soutiennent l'architrave de la porte d'entrée.

Du propylée à l'obélisque, il y a vingt-six pieds; de l'obélisque au deuxième, trente-cinq; du deuxième au fond du temple de granit, soixante. A l'extrémité est une cour de soixante-dix pas de long, terminée par une colonnade qui a des piliers et des attaches à l'extérieur. Elle a deux rangs de dix colonnes, quarante-cinq pas de long pour la colonnade du nord au sud, douze de profondeur. La cour aboutit, sur les côtés, aux murs qui fermaient l'enceinte, derrière le temple, sur plus de cent pas de large.

Au-dessous des piliers sont des dés fort élevés, avec la toiture en dessus.

A l'est de cette colonnade sont d'immenses débris : huit colonnes et d'autres à chapiteau conique, aussi fort bien exécutées, sont au nombre de quatre.

A l'est de la colonnade est un charmant temple, où je dessinai, caché sous les blocs.

A l'extrémité nord de la colonnade à chapiteaux de lotus renversés, est une salle peinte, à murs élevés en talus. On voit les débris d'un colosse en grès brèche, au pied duquel on a fouillé, et où se trouve un morceau de granit rouge d'un poli rare, d'un mètre et demi de long sur six décimètres; il est cassé à une extrémité et porte quatre figures d'un relief plein, et une sur chaque côté.

A trente pas de l'enceinte est la porte de l'est, de huit pas de long et quinze de profondeur. L'intérieur de la porte a trente assises de quarante-deux centimètres; elle est bien conservée et bien couverte. Il n'y a dans l'intérieur, sur l'intérieur, de croix à anse que jusqu'à la douzième assise, et qu'une rangée de figures hiéroglyphiques. Dans la cour, on franchit des colonnes disposées en plan régulier sur un rang, et répondant à chaque côté de la porte; ceci, en venant de l'enceinte à la porte.

Les tertres et buttes de décombres se continuent à deux cents pas, du côté de la porte de l'est, et conduisent à un méchant village planté de dattes et de doums, bâti en terre et couvert en nattes.

Six rangées d'architraves au-dessus de la porte.

De la porte du nord, au nord de cette porte, est une allée; sur chaque côté de l'allée, des sphinx et des tertres, ensuite des décombres, où se voient des portions de monuments ruinés. A cent quatre-vingt-sept pas au nord de la porte, sont des fondations qui paraissent avoir appartenu à une porte; elles sont aussi larges et aussi épaisses que l'allée des sphinx. A cent pas encore au delà, se terminent les buttes de poteries. Il y a là un beau champ de doura. Les sphinx ont deux mètres de long, il y en a huit encore en bon état.

Au sud, à trente pas, sont d'immenses blocs de chapiteaux et des débris de décombres de granit noir; à soixante pas, un petit colosse entier en granit rouge. C'est à peu près à cette distance que cessent les ruines que l'on peut dire dépendre de cette porte.

A l'ouest de ces débris, il en est de pareils qui s'étendent jusqu'auprès de la grande enceinte; on reconnaît les murs des piliers à des portes enfoncées. Du dernier colosse rouge à la grande enceinte, il y a trois cents pas.

Dans le propylée, il y a aussi une porte de la colonnade du nord.

Au midi et dans la direction du petit obélisque, à soixante-dix pas de l'enceinte, deux môles offrent chacun un tas de pierres.

Un mur se trouve à gauche du propylée, à vingt-cinq pas à l'est de la porte sud, et va répondre au môle.

Au sud de chaque môle est un colosse de granit rouge, tout détruit. Une meule de vingt-trois décimètres de diamètre sur neuf et demi d'épaisseur en a été tirée; elle est là et n'a pas été achevée.

A quarante-cinq pas du premier môle, deux autres assises bien conservées, avec un mur latéral qui les unit. A l'est est un bassin d'eau salée.

Au troisième môle, il y a un morceau de granit annonçant qu'il y a eu là un colosse.

Au côté oriental de la cour, qui sépare le troisième môle du quatrième, est un petit temple écroulé, à douze pilastres au lieu de colonnes. Il déborde sur la ligne des môles et avance sur l'est. Je n'y vis que des hiboux, des têtes de gazelles et des hiéroglyphes non achevés. On voit un pilier de granit.

Du troisième môle, enfin, on arrive au quatrième, revêtu de granit. Près de la porte au nord, sont deux colonnes de pierre blanche marmorée.

Il y avait aussi des colosses de grès dur au sud du môle de granit. A cent cinquante pas à l'ouest du môle granitique, est une belle porte, avec une allée de sphinx correspondant à cette porte. La porte du midi, à laquelle on arrive par une allée de sphinx, vient du midi au nord.

A cinquante pas au nord de la porte, se trouve un môle, ainsi qu'un propylée de vingt-huit colonnes.

La salle dans laquelle on arrive a quatre colonnes à chapiteaux de lotus écrasés, et quatre à la Louqsor.

Des fenêtres à barreaux donnent sur les côtés, au-dessus des colonnes.

On arrive enfin dans une troisième salle de vingt pas de long, puis dans une quatrième, qui est l'extrémité du temple. Les deux dernières salles ont deux salles latérales couvertes, comblées en partie. A l'ouest du môle dont je viens de parler, est le petit temple que Jomard a décrit.

Du Temple de Pallas à Latopolis

Ce temple se voit à une lieue nord-ouest d'Esné. Nous nous y rendîmes le 23 fructidor au matin, après avoir visité le temple de Jupiter Ammon, à Esné, où nous étions arrivés la veille, au jour tombant.

La façade de ce temple regarde le Nil, qui en est au moins éloigné d'un mille et demi. Les murs sont en talus à l'extérieur et couverts d'hiéroglyphes. Il paraît y avoir eu des constructions en briques, au sud du temple ; on doit le conjecturer des monceaux de larges briques qui s'élèvent au pied des murs du temple. Ce temple est composé de deux parties : la première est un péristyle de huit colonnes, dont quatre de front regardent le Nil, et deux seulement de profondeur soutiennent un plafond décoré de magnifiques hiéroglyphes peints en couleurs très vives ; l'azur et le rouge sont celles qui dominent. Au milieu et au fond du péristyle, se voit une porte bien taillée, au bas d'un vaste encadrement fort saillant. On passe de cette porte dans la deuxième partie du temple, qui est plus profonde que la première, mais de moitié moins large. Cette seconde partie renferme deux chambres, l'une longue et étroite, sur chaque côté de laquelle se voit un corridor de même longueur que la salle. Il n'y a que le corridor du côté gauche qui soit percé à son extrémité. La dernière salle du temple est large et peu profonde. On y entre par une porte qui s'ouvre du lion de la salle précédente, et se trouve être vis-à-vis celle de la

dernière salle qui donne aujourd'hui sur la campagne. La corniche qui la couronne et les hiéroglyphes dont elle est sculptée, sont très soignés. Au delà de la dernière salle du temple, se voient des fondations, sur le même plan que la partie postérieure du temple, et qui paraissent avoir servi à son sanctuaire.

Les chapiteaux des huit colonnes du péristyle sont tous différents, et leur forme approche de celle d'une cloche renversée, et les ornements qui les revêtent varient dans chacun. On remarque entre autres, parmi les hiéroglyphes du plafond, diverses figures du zodiaque : un serpent porté sur les jambes d'un homme offrant avec des bras humains des présents ; on voit un bélier à quatre têtes dans une barque.

La forme et la construction de ce temple sont les mêmes que dans ceux que l'on voit dans les autres villes de l'ancienne Égypte. Il est à observer que les murs du péristyle, élevés en talus, et plus épais en conséquence à leur base qu'au sommet, sont évidés dans leur épaisseur jusqu'à la huitième assise. Ces évidements sont pratiqués de telle manière qu'au-dessus des trois premières assises, la quatrième traverse le mur de part en part, ce qui a lieu encore dans la huitième, au-dessus de laquelle le mur est plein.

Tout ce temple est, comme celui d'Esné et ceux de Karnak et de Louqsor, bâti en grès mou, pareil à celui dont on fait les meules en France. A trente pas au devant du temple, se voient encore de larges blocs qui forment une espèce de bassin, avec l'ouverture d'un canal antérieur qui paraît se diriger vers le temple.

Nous avons quitté Latopolis, à midi passé, la chaleur étant fort grande, pour retourner à Esné. J'ai recueilli, autour du temple, l'*Asclepias gigantea* (plante qui à cet endroit est fort commune dans la campagne, les Fellahs l'appellent *occhar*) et des coloquintes sur le bord du chemin qui mène à Esné. Nous nous sommes procuré, à notre retour,

des pilotes qui connaissaient le Haut-Nil, et avons remis à la voile, pour Edfou, à quatre heures après midi.

Le 24, au lever du soleil, à Edfou. Ce village est du même côté qu'Esné, dont il est éloigné de huit à neuf lieues. Il est bâti à un mille de distance du bord du fleuve ; il renferme un temple très vaste.

Embarquement à Boulak, le 2 fructidor an VII.

Syout

La ville est éloignée d'une demi-lieue des bords du fleuve. Toutes les maisons sont bâties en briques crues; quelques points d'appui seulement le sont en briques cuites. On voit pour seuil des grandes portes, et dans beaucoup d'endroits, des colonnes de porphyre, de granit, de marbre. Une de ces dernières a des cannelures torses. Ne peut-on pas en conclure que Syout est bâtie sur les débris mêmes de Lycopolis?

Nous visitâmes cinq à six grottes; les intérieurs, ayant été dégradés, n'offrent plus que l'aspect de salles telles qu'il s'en voit dans nos carrières. Les ruines de sarcophages, de caveaux et de différents squelettes annoncent que les grottes servaient de catacombes ou chapelles sépulcrales, mais aucune d'elles n'a dû servir de temple. Est-ce dans des salles de quarante à cinquante pieds que le peuple immense des villes égyptiennes pouvait se rassembler? Ces grottes ont donc servi de sépultures, puis de retraites aux chrétiens; elles servaient, à notre arrivée, de cavernes à des voleurs. Maintenant que deviendront-elles?

Parmi les figures et les hiéroglyphes en bas-relief qui décorent les parois intérieures et extérieures des murs, ce

qui m'a paru le plus extraordinaire est un bas-relief couvrant les côtés d'une salle de vingt pieds de large sur dix-huit de haut. Ce bas-relief est formé de sept à huit rangs de soldats posés sur une ligne horizontale et tous armés d'un casque, d'une lance et d'un bouclier. C'était apparemment le tombeau d'un guerrier.

Girgeh, 13 fructidor. — On voit à une demi-lieue, dans les terres, quelques fragments de colonnes antiques. On en voit aussi dans les mosquées et dans la ville.

Le 14. Nous admirons constamment des campagnes cultivées et couvertes de palmiers sur la rive Libyque. Le palmier doum aux branches fourchues, aux feuilles larges et dessinées comme une main, au fruit vert et couleur de pain d'épice, commence à devenir nombreux et met de la variété dans les paysages. La montagne Arabique, au contraire, continue de montrer sa crête horizontale sur la rive droite du fleuve et ne laisse à ses pieds, de loin en loin, que de petites plages où quelques Arabes ont bâti des maisons.

Keneh, le 16. Dans un voyage que le général Desaix vient de faire à Thèbes, un officier d'artillerie fut tellement accablé par la chaleur, qu'il mourut en rentrant dans la barque.

Le 19, passé devant les ruines de Thèbes. Le thermomètre, posé sur la terre, s'élevait à 53° 1/3. Il était une heure. Nous étions devant Karnak. Les Fellahs, le turban blanc sur la tête, la robe de laine marron fermée, travaillaient pieds nus sur cette terre brûlante; d'autres nageaient dans le Nil et traînaient derrière eux un filet rempli de quarante à cinquante pasteks. Sur la barque, au milieu du Nil, le thermomètre était à 31° 1/2. Bruce est celui qui a fait le moins d'erreurs sur les positions des différents lieux de l'Égypte.

Esneh, le 20. Le thermomètre est à 32 degrés. Orage où l'on entend des coups de tonnerre.

Depuis Esneh, les montagnes Libyques et Arabiques ont

interrompu la ligne horizontale. Elles offrent beaucoup de variété dans leurs mouvements ; on y remarque quantité de grès, les uns en roches, les autres en blocs éboulés.

Au grès succède le granit. Nous sommes à douze lieues de Syène ; le granit paraît à la surface de la montagne. Près du village Durao et de la plaine Bauban, les montagnes sont très espacées ; la campagne est bien cultivée. L'eau s'élève par le moyen de roues à pots, et ces pots sont beaucoup mieux faits que dans la Basse-Égypte. (Il y avait là une caravane nègre.)

Le 23. Arrivé au passage nommé la Montagne de la Chaîne.

A deux heures, nous rencontrâmes la barque des citoyens Amelin et Livron. On mit réciproquement à terre, et nous eûmes le plaisir d'embrasser nos camarades Dutertre, Jollois, de Villiers et Dubois. A quatre heures, nouveaux tourbillons de sable; le thermomètre est à 32°.

Le 24, à Syène.

Le 29, on apprend, à Philæ, le départ du général Bonaparte pour la France. Cette nouvelle ralentit tout à coup le zèle de beaucoup de membres de la Commission. A Philæ, le thermomètre marque 33° 1/2.

Le 2 complémentaire, à Edfou.

Le 5 complémentaire, nous nous réveillâmes sous les masures d'Esneh.

Le 1er vendémiaire an VIII, le général Belliard célèbre, sur les ruines de Thèbes, la fondation de la République. Il fait tirer le canon; il harangue les troupes, en avant du grand palais de Karnak.

Karnak

Un peu au-dessus de Thèbes, on découvrit à Taud les ruines d'un temple. Les colonnes du grand péristyle de Thèbes sont en grès; elles ont, aux deux tiers de la hauteur

$8^{ds}6^{o}$ de diamètre. Sept tambours sont hors de terre. Ils ont 63^{ds} de haut et sont en quatre parties. La partie la plus saillante des chapiteaux est en deux.

A Thèbes, où l'emplacement des môles est le plus considérable, la grande porte placée dans leur intervalle paraît beaucoup plus large du bas que du haut, et vérification faite, les pieds droits sont perpendiculaires.

Nous restâmes, depuis le 2 au matin jusqu'au 24 vendémiaire soir, à dessiner les ruines de Louqsor, Karnak, du Memnonium, de Médinet-Abou et des tombeaux des rois.

Louqsor

Grand palais de Louqsor. Deux files de sept colonnes chacune ; quatorze assises ; de la base au chapiteau de chacune $3^{ds}6^{o} = 49^{ds}$. Diamètre $9^{ds}4^{o}$. — Entre-colonnement $12^{ds}4^{o}$. Le chapiteau peut avoir douze pieds de haut.

Le 25, arrivé à *Kous.*

Resté à *Dendérah,* depuis le 26, huit heures du matin, jusqu'au 30, quatre heures du soir. Nous décrivîmes et dessinâmes les restes des plus beaux temples que nous ayons vus. Leur plan, leur construction, le fini des sculptures ; le détail, la richesse et la variété des costumes, tout annonce le génie, la hardiesse, le talent et la constance du peuple qui les a construits.

Pendant notre séjour à Dendérah ou Tentyris, les 26, 27, 28 et 29 vendémiaire, le ciel fut couvert presque sans interruption. La nuit du 28 au 29, le ciel fut continuellement enflammé par des éclairs. Dans la soirée du 29 il tomba des pluies d'orage, à plusieurs reprises.

Girgeh

Le 1er brumaire, nous arrivâmes à Girgeh, où nous trouvâmes les membres de la seconde Commission qui y étaient

depuis deux jours. Ils avaient eu le temps d'aller visiter les ruines d'Abydos. Ce que je vais en dire n'est que d'après le rapport de nos collègues. La ville d'Abydos, bâtie par Memnon, est à quatre lieues de Girgeh, au milieu du désert. Les sables couvrent les temples et les palais répandus sur une surface de plus d'une lieue, de manière à ne laisser qu'un pied, çà et là, de constructions hors de terre. On y a remarqué des chapiteaux à tuyaux, semblables aux chapiteaux des petites colonnes de Louqsor, des hiéroglyphes grossièrement taillés, des débris d'obélisques et de colosses. On emporta la moitié inférieure d'une statue de basalte ou de granit, de huit à dix pieds de proportion.

Le citoyen Costaz, toujours prêt à partir, insista pour qu'on n'allât point à Abydos.

Le 2 brumaire, on est à la hauteur d'Ekmin, que l'on ne visite pas.

Le 3, arrivée à *Gao,* à sept heures du matin. Nous mîmes pied à terre pour examiner les ruines d'Antéopolis. Quinze colonnes ayant un chapiteau formé de grandes feuilles de palmier et décorées d'hiéroglyphes, s'élevant au milieu de monticules de sable et de buissons de dattiers. Plusieurs assises de pierres, de briques crues et de briques cuites, apparentes sur les bords du fleuve, sur une très grande longueur, annoncent qu'un vaste quai garantissait le temple des inondations du Nil. Le temple et le quai sont construits d'énormes quartiers de pierre, dont le grain, la blancheur et la dureté diffèrent peu des qualités du marbre. On tire ces pierres de la chaine Arabique.

Le 6, à *Antinoé,* avant le jour.

Antinoé, ville pompeuse qui, dans son ensemble, paraît être les restes d'un seul et vaste palais. J'ai remarqué dans l'architecture plus d'élégance que de sévérité; dans la sculpture, on remarque plus de mouvement que de délicatesse.

Beaucoup de colonnes de différents modules sont en granit,

mais il paraît que leurs bases et leurs chapiteaux étaient en pierre, car on en voit encore sur les fûts de granit et je n'ai pu trouver en granit le moindre débris d'une base ou d'un chapiteau. Je n'ai vu, en marbre, que la grande cuve circulaire des bains, un fût brisé d'une petite colonne, des morceaux de petits autels et de petites figures, et un torse, grand comme nature, d'Antinoüs.

Achmounéin

Le péristyle du temple d'Hermopolis Magna est composé de douze colonnes fuselées, de quarante-cinq pieds de hauteur. Emploi de ces colonnes en premier ordre, elles qui, dans les autres monuments, sont toujours en ordre accessoire. Leur fuselage continu coupé par trois ceintures et le peu d'hiéroglyphes taillés seulement sur les fuseaux de la division du milieu, enfin l'absence du globe ailé dont tous les temples sont décorés dans leur corniche, au-dessus de l'entrée, sont des particularités que j'ai cru devoir recueillir.

Une chose remarquable est qu'autour des douze colonnes, il n'existe aucun débris du temple qui a dû être considérable. On a remarqué un chapiteau ionique.

Il était décidé par les ennuyés de partir le même soir.

Arrivé au Caire le 13 brumaire, à trois heures aprés midi.

EXTRAITS DU JOURNAL DE DESCOSTILS

Arrivé à Esné le 12 messidor.

On voit un peu en avant de l'entrée du temple du nord, à Esné, un reste de construction qui paraît égyptienne. Les fondations sont à découvert et reposent sur des décombres. Il y a un endroit, où l'on a creusé en dessous, et les pierres sont restées suspendues au-dessus.

Il est très remarquable que toutes les fondations que nous avons découvertes sont établies sur des décombres. D'où l'on peut conclure que, dans les temps anciens comme actuellement encore, les villes et les édifices étaient établis sur des buttes factices.

Le 24, nous avons été obligés de nous arrêter à Girgé, faute de vent. C'est une ville absolument ruinée, où il ne reste que deux portes, une cuve de granit et quelques marches en briques. On trouve dans les environs un grand nombre d'agates et de cailloux roulés, comme du jaspe, des quartz.

Le 25 messidor, nous sommes arrivés à Syène, vers sept heures du matin. Le Nil avait baissé un peu; l'eau était encore très transparente.

A Éléphantine, tous les bords de l'île sont garnis de gros rochers de granit rouge, noir, gris et blanchâtre. La plupart sont polis probablement par l'eau et quelques-uns sont couverts d'une espèce d'enduit noir. Cela se remarque surtout dans les rochers qui sont au milieu des deux branches

du Nil qui entourent l'île, et ceux que l'on aperçoit du côté du sud. Cet enduit n'existe que dans les endroits couverts par l'eau du Nil. Il est à remarquer que des hiéroglyphes se trouvent sur ces blocs, que les Égyptiens, en les gravant, ont enlevé cette couleur noire, et que, depuis ce temps, les roches n'ont pas repris leurs premières couleurs, et que même elles ne sont pas polies.

A Philæ, on trouve dans les temples trois petits sanctuaires en granit, dans le genre de celui de Kous, mais plus grands et mieux conservés. On trouve à l'entrée du grand temple des fragments de deux obélisques et deux lions en granit. Les obélisques avaient un piédestal cubique, dans lequel ils étaient enchâssés.

On trouve des débris de momies dans les môles.

La cataracte est formée d'un grand nombre de petits îlots en granit. Dans le temps des basses eaux, on y entend un grand bruit.

Le 3 thermidor, l'eau du Nil est devenue très trouble presque subitement.

Partis de Syène le 8 thermidor, à cinq heures du soir.

Le 22, nous sommes partis pour Thèbes avec dix hommes. Le 24, arrivés à Lagatté. Partis aussitôt pour les tombeaux des rois; le chemin pour s'y rendre renferme beaucoup de cailloux roulés.

Les tombeaux des rois sont de longues galeries en plan horizontal et en plan incliné, descendant alternativement. Chaque plan est séparé par des portes, ce qui fait ressembler ces galeries à une suite de salles. Toutes ne sont pas sur ce plan, mais elles en diffèrent peu. Au bout de ces galeries est une salle plus vaste qui renferme une cuve en granit très grande. Souvent, on trouve, à moitié route, une espèce de temple fermé par des piliers.

Toutes les murailles et les plafonds sont couverts de peintures. Ce sont des figures et des hiéroglyphes. On y voit un très grand nombre d'hommes et de femmes de grandeur naturelle. Le visage et les mains sont tantôt noirs, tantôt rouges, quelquefois verts. Le grand nombre d'hommes, les bras liés derrière le dos et décapités, celui de ceux qui sont armés de coutelas et qui paraissent avoir décollé les premiers feraient penser que les sacrifices humains étaient en usage dans ce temps-là. On trouve, dans les petits cabinets qui sont presque à l'entrée de la plus longue de ces galeries, des fauteuils très seyants, des vases, des laboureurs qui labourent, d'autres qui sèment, d'autres qui récoltent. La charrue ressemble beaucoup à celle d'aujourd'hui. C'est dans ces cabinets qu'on trouve les joueuses de harpe; la tête de l'une est presque entièrement détruite.

Dans un autre tombeau, on trouve au fond une grande salle entourée de piliers, dont les murs et les plafonds sont peints avec un grand soin. On remarque à l'un des bouts un homme peint en jaune, dont le membre viril en érection est d'une longueur considérable. Il en sort des points rouges qui tombent vers la terre, et on aperçoit au bout un petit homme peint en rouge.

Le 25, à Médinet-Abou.

Les murailles de l'édifice, à plusieurs étages, sont revêtues à l'intérieur et à l'extérieur d'hiéroglyphes et de figures.

On voit, dans le péristyle, des croix coptes à quatre et à six branches, et l'on en remarque aussi sur les constructions qu'ils ont faites, dans l'intérieur, ainsi que sur les colonnes de grès qu'ils ont placées dans l'intérieur.

Dans tous les chevaux, la bouche est toujours ouverte. Les hiéroglyphes sont plus profonds que dans aucun endroit; il y en a qui ont jusqu'à 8e de creux.

La tête du colosse d'Osymandias a 9^{ds} de hauteur, les hiéroglyphes qui sont sur les bases sont très bien faits.

Derrière le Memnonium, il y a une grande quantité de grottes creusées dans la montagne. Elles étaient destinées à la sépulture et tout ornées de peintures, comme les tombeaux des rois. J'ai vu des harpes, des lyres et des flûtes. J'ai

remarqué une balance dont les trois cordons sortent de l'extrémité du fléau et où se trouve un petit poids au-dessous du point de suspension, pour rabaisser le centre de gravité.

Entre le Memnonium et Médinet-Abou, un peu en avant, dans les terres cultivées, dans un endroit ouvert, un bois dont on fait du charbon. Médinet-Abou et le Memnonium sont sur les confins du désert. On y trouve deux immenses colosses en grès siliceux ; ils sont tous deux assis. L'un s'appelle dans le pays Chama, et l'autre Rama. L'un d'eux est d'un seul bloc, l'autre a été détruit en partie et ensuite restauré ; on a posé des assises de grosses pierres, et on a travaillé ensuite.

Les piédestaux des colosses sont aussi en grès. On voit clairement qu'ils ont tassé du côté de la statue plus que du côté des pieds, et l'on remarque les traces du niveau des eaux. Une grande partie de ces piédestaux est enfouie dans la terre végétale. Auprès des colosses sont des blocs de grès énormes qui ne conservent aucune forme ; un peu plus loin, on trouve des blocs qui sont couverts d'hiéroglyphes.

J'ai vu à Médinet-Abou un petit temple peu considérable où les hiéroglyphes et les figures sont seulement peints en rouge. Peut-être est-ce une préparation pour la sculpture ; c'est du moins ce que fait penser l'état de toutes les constructions de Médinet-Abou, qui présentent presque partout des bâtiments non achevés.

La chaleur est telle que les chiens jettent des cris et vont se précipiter dans le Nil. Les cailloux sont brûlants.

EXTRAIT DU JOURNAL DE VOYAGE DE JOMARD

---

4 brumaire an VIII. — *Syout* est une assez grande ville, bien bâtie et plus propre, mieux décorée que Girgé. On y trouve d'assez belles maisons, et un bazar long, très vivant. Le commerce principal est de toiles de lin, poteries, natron. On trouve dans les boutiques de l'opium qui se fait près de Syout.

Vers la montagne, on trouve de jolis tombeaux appartenant aux riches ; ils sont tous couverts de chaux fort blanche, et de loin, l'aspect de cette foule de petites enceintes est plus gai que triste. On voit que les Turcs, qui sont les hommes les plus religieux et les plus attentifs pour les honneurs dus aux morts, ne considèrent pas, comme nous, un cimetière comme un lieu de tristesse où l'on ne doit penser qu'à la mort. Dans ces tombeaux, on n'éprouve qu'une impression tranquille, et l'on s'y promène comme dans un jardin.

Il y avait autrefois dans cet emplacement Lycopolis. On n'en voit de traces que plusieurs colonnes de granit, et d'autres cannelées, au bout de la digue, ainsi que les tombeaux qui sont taillés dans la montagne toute voisine. Quant aux colonnes, elles ne paraissaient pas du tout égyptiennes, et en effet, nous n'en avons jamais vu en granit dans les temples ou palais des villes égyptiennes, et toutes celles qui se rencontrent appartiennent à des temps postérieurs d'après la forme de l'édifice, comme à Syène, à Erment. Il serait difficile de dire si ces colonnes de granit ont été faites par

les Égyptiens postérieurement, comme celles de Memphis et de Babylone, ou par des Grecs, à Alexandrie et ailleurs, ou par les Romains. On trouve sur la montagne beaucoup de débris de momies de loups, de chiens, de chacals et d'hommes.

Quant aux tombeaux ou grottes, ils sont en grand nombre dans la montagne, et principalement sur trois hauteurs différentes Plusieurs sont fort grandes, percées de puits et de galeries, de communications à l'infini. On ne voit de sculptures que dans les grandes, et l'entrée est presque toujours décorée de deux grandes figures d'Osiris ou d'une autre divinité, accompagnée de plusieurs colonnes d'hiéroglyphes. Une grotte présente trois rangées de soldats armés d'une pique ou d'un bouclier singulier aussi grand qu'eux. La plus belle et la plus grande est au tiers de la hauteur et a huit grandes pièces. L'élévation de l'entrée présente une sorte de voûte en forme d'arc de cercle, creusée dans le rocher et accompagnée d'un cordon; le plafond est peint d'étoiles sur fond bleu.

Les plafonds des autres salles contiennent aussi des peintures de diverses sortes, et dont les couleurs sont conservées. On y reconnaît des ornements en carreaux de damier, en losanges, diverses fleurs, et au fond est une pièce oblongue où étaient des statues qui ont été arrachées. La grande salle est couverte d'hiéroglyphes; le plan est fort beau dans les distributions et la symétrie ne laisse rien à désirer.

Je suis monté sur la montagne, où l'on trouve des constructions en briques en grand nombre. Au delà, on a une vue extrêmement étendue vers les déserts de la Libye, l'inondation, les terres cultivées, le fleuve et les villages.

On va du Nil à Syout par le moyen d'une digue qui sert de chaussée pendant l'inondation; elle suit différents contours, et on met un quart d'heure à la parcourir.

La première fois que nous sommes passés à Syout, l'inondation était complète et s'étendait de chaque côté, jusqu'aux limites de la vue, de manière que la campagne était comparable à un grand lac; l'aspect de cette inondation, du chemin étroit qui la sépare avec ses arbres de la ville de Syout, de ses tombeaux blancs, des jardins de palmiers et d'acacias, pris du haut des grottes, était un tableau des plus pittoresques. Au bout de la digue, proche la ville, est une sorte de pont, à travers les arches duquel les eaux passaient avec violence, en tombant du midi vers le nord, attendu la grande différence de niveau. Aujourd'hui, les eaux étaient retirées et le tableau était différent, mais non moins intéressant: on voyait de tous côtés la charrue traînée par des bœufs, des buffles et des chameaux; la plus grande activité régnait partout et les cultivateurs égayaient leurs travaux de quelques chansons.

La cherté des loyers, ou plutôt la fertilité des jardins, est très considérable ici. Un jardin, qui peut avoir cinq à six cents toises, se loue cinq cents pataques de quatre-vingt-dix parats, c'est-à-dire mille six cents francs. Il est vrai qu'on fournit les bœufs qui tirent l'eau toute la journée, et que le jardin est plein de grenadiers, raisins, dattiers, etc.

Sur la limite du désert où est la ville des Tombeaux, est à côté une avenue d'acacias, de nabks, de sycomores. Ces divers arbres donnent une sorte de gaieté à la promenade des Tombeaux, qui, par leur couleur très blanche, contrastent agréablement sur le vert des arbres. On remarque dans ces petites enceintes des murs gradués en petites marches. Ces murs sont barbouillés de quelques mauvaises peintures d'arbres et de fleurs. Sur le tombeau d'un cheik Bahor ou El-Markab, on a représenté plusieurs djermes, d'ailleurs fort grossièrement. Les murs des petites enceintes sont crénelés supérieurement en triangle, et l'intérieur contient des tombes disposées par escaliers, ou simplement carrées et toujours blanches.

NOTES SUR LOUQSOR ET KARNAK, PAR J. D.[1]

On remarque des rainures sur le temple de *Louqsor*, ce qui donne lieu à la question de savoir s'il y avait eu des étages au-dessus. Il y a trois colosses devant la porte, ce qui en suppose quatre; un autre proche de la grande galerie.

Quelquefois les colonnes sont des faisceaux de tiges de lotus réunies et qui vont, en se resserrant à la base, en fuseaux. Ces modifications semblent être le fruit de quelque fantaisie passagère, qui venait de ce qu'on avait épuisé le vase de lotus.

A Karnak, on éprouve un chaos de pensées, analogue au chaos et au désordre des ruines. Ce qui a causé la destruction des grands môles, c'est probablement l'inondation, dont on voit des traces sur les bases de toutes les colonnes, des colosses, des obélisques, des sphinx et de tous les bâtiments.

La grande salle à colonnes était magnifique et avait, ou plutôt devait avoir, car elle n'est point achevée, un étage supérieur.

La colonnade, après celle du milieu, est surmontée de fenêtres larges, formées par des barreaux de pierre.

Le nombre des colosses est immense : on en trouve devant

1. J. D. — Les principaux collaborateurs de Jollois à Louqsor et à Karnak ayant été : de Villiers, Descostils, Rozière, Duchanoy, Dupuis, Dutertre, Nectoux, Coraboeuf et Saint-Genis, les initiales J. D. sont sans doute celles de Duchanoy, de Dupuis ou de Dutertre.

toutes les portes, en granit, en pierre calcaire compacte comme du marbre, en spath calcaire cristallisé, en grès jaune, gris, rouge, etc.; beaucoup sont debout, dans l'attitude d'un homme prêt à marcher.

Deux colosses blancs ont reçu le choc d'un môle. D'immenses pierres sont amoncelées autour d'eux, et ils sont encore immobiles; seulement les têtes sont cassées. Les uns sont enterrés et laissent sortir des bras énormes, les autres leurs pieds, d'autres leurs têtes.

Les combats, représentés sur les murs extérieurs du palais, sont remplis de mouvement, et la composition est pleine de chaleur. C'est un déluge de morts et de mourants, au milieu des chars qui se croisent dans tous les sens. Les peuples vaincus ont une tête singulière, le bas de la figure fort large. Les roues des chars sont à rayons évidés. Les chevaux ont une bride et un mors très détaillés.

Dans un tableau intéressant, le guerrier descend de son char et accorde la paix aux vaincus, qui sont dans une attitude suppliante. Le vainqueur tient de sa main gauche les rênes du char, et tend la main droite à ces malheureux. Son costume est beau et détaillé, il est lui-même dans une position fort noble.

Dans d'autres combats, les chevaux sont ornés sur la tête de plumes d'autruche.

Plus loin, on voit d'immenses barques avec beaucoup de rameurs. On remarque dans beaucoup d'endroits des négligences de construction qui ont lieu d'étonner. Le chapiteau d'une grande colonne de la cour est construit de pièces et de morceaux; rien qu'au sommet du vase, la circonférence est de vingt-six pierres.

Ailleurs, des murs sont construits doubles, de manière qu'ils ne sont pas liés par le milieu; aussi, en voit-on qui se sont rapprochés, d'autres ont pris une forme de ventre.

Ce n'est pas la seule cause qui a sapé ces beaux édifices. Les inondations ou d'autres causes ont ruiné la base des

tours, et l'on voit des rougeurs horizontales presque partout, qui indiquent bien l'action des eaux; autrement il faudrait qu'il y eût eu quelque interception de l'eau par des tuyaux capillaires.

On voit beaucoup de statues de femmes assises, à tête de lion; leur position actuelle dans la terre est remarquable; elles sont comme en magasin.

Dans les tableaux de combats, on remarque des forts crénelés, d'où les hommes se précipitent; d'autres cassent leurs lances et leurs enseignes devant le char du vainqueur; d'autres chassent leurs bœufs devant eux.

Les chambres de granit, qui sont au bout de l'enfilade du palais, paraissent avoir été l'appartement du roi. Il est décoré de figures peintes avec soin. On y remarque un prince qu'on initie aux mystères, après l'avoir pour ainsi dire baptisé. Ce qui frappe le plus, ce sont des objets qui supposent à la reine un coup d'œil fort exercé et au-dessus de nos préjugés modernes; les hommes y sont en érection et en éjaculation.

On trouve à Louqsor des inscriptions en hiéroglyphes courants, l'écriture ne laisse pas d'être bien faite. J'en ai vu deux sur la terrasse du temple qui est au sud du palais.

Remarque. On trouve déjà, dans les ruines de la Haute-Égypte, le baptême, la conception, la nativité et l'allaitement.

Le grand bloc d'albâtre ou de spath calcaire paraît avoir servi à l'architecture, car on y voit un cordon avec son ruban. En le creusant, on a donné un mouvement à la chambre de granit, dont les parties craquent tous les quarts d'heure. Derrière est un gros bloc de granit, carré, long, chargé d'un groupe de six figures de femmes, à diverses têtes de faucons, qui se tiennent par la main. Le granit rouge est superbe et d'un très beau poli; les corps de femmes sont charmants ainsi que les costumes; les proportions des figures sont de quatre pieds. Ce groupe est extrêmement

remarquable par la beauté de la matière et le travail de la sculpture. On voit au moins les traces de six obélisques, dont quatre entre la chambre de granit et le palais, les deux autres, au sud de la porte du nord.

On voit également là les débris d'une statue éthiopienne de granit noir : la tête est séparée et assez conservée, le travail en paraît beau.

Au nord, sont deux colosses assez petits, et dans cette direction est une allée de sphinx à corps de lion et têtes de femme, qui va assez bien. En général, on trouve deux colosses devant chaque porte; il y a même quatre colosses devant la porte de granit, la première au bout de l'avenue des grands sphinx à têtes de femme. Il y en a deux de chaque côté.

On voit plus de vingt colosses sans les chercher. Les deux grands colosses de granit de la porte de l'ouest sont peut-être les plus remarquables. Ils sont debout et semblent prêts à marcher; on n'en voit plus qu'un de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de haut : il a une dague à la ceinture, et sous le nombril une petite phrase hiéroglyphique en rouge. Le travail du collet est bien fait : la jambe, le genou et les détails du pied sont très bien articulés. Ces figures devaient produire un effet étonnant, en entrant dans le temple.

Dans l'intérieur d'une cour à galerie de piliers, à droite de la grande cour, tous les piliers sont chargés de colosses d'hommes en gaine; cette multitude de colosses est d'un effet frappant.

A l'angle du palais opposé aux combats de chars et aux barques, on voit des frises d'hommes rangés quatre à quatre comme des soldats alignés, et à leur tête un officier; leur arme est une espèce de faulx. Plus loin, les vaincus, également quatre à quatre, marchent les bras liés à un guerrier qui va les présenter au vainqueur assis.

Dans le petit appartement de granit, on remarque des figures qui ne sont pas encore sculptées, mais seulement dessinées en rouge, sur des carreaux rouges, comme je l'avais vu à Ombos. L'encombrement est de plus de quarante pieds dans la grande cour.

On voit cinq allées de sphinx : une en allant vers le Nil, une vers l'Est, trois vers le Nord. Ceux vers le Nil, récemment déterrés, sont encore des béliers, à la tête cassée qui a été prise mal à propos pour une tête d'aigle.

On trouve encore beaucoup de sphinx, de Karnak à Louqsor, dans la campagne, et il est certain qu'il y en avait une allée continue entre les deux palais. On en compte aujourd'hui deux cents existants ou dont on voit la place, ce qui fait trois cent vingt dans cette seule allée, car il y en a cent vingt dans l'allée qui va à la porte du sud, et bien conservés.

On présume que cette partie de la plaine, où sont les sphinx, a toujours été telle, et qu'il n'y avait aucune habitation dans l'intervalle de Karnak à Louqsor : premièrement, parce que les sphinx se voient encore, et qu'on ne voit aucune trace de constructions qui auraient duré autant qu'eux; deuxièmement, parce que le sol ne paraît nullement exhaussé.

On a vu une enceinte fort épaisse, en briques crues, autour des ruines de Karnak, et qu'on a cru devoir enfermer Thèbes; mais comme elle n'a que trois quarts de lieue de long, ce serait ridiculement restreindre l'étendue de cette ville. Au surplus, les auteurs (Strabon) ne parlent pas des monuments de Louqsor; il est sûr qu'on comprenait ce lieu dans Thèbes.

Les bassins de Karnak subsistent encore en bonne partie; l'un d'eux entourait une petite île qui était décorée d'un temple. C'est dans cette île que se trouvent les statues de femmes renfermées; elles étaient adossées contre un mur bien fait d'excellentes briques cuites, très rouges : il y en avait plus de cinquante. Amelin en a transporté trois. Il est évident qu'elles ont été mises là pour les soustraire à quelque pillage; elles ne sont ni assez bien rangées pour qu'on les

croie à leur place, ni assez mal pour imaginer qu'elles sont enfouies ainsi par l'effet du hasard. Quelques-uns prétendent que c'était un atelier de sculpteurs, ce qui est possible; mais il n'y aurait pas tant de statues toutes semblables, et on verrait quelques objets différents.

Les bassins contiennent aujourd'hui une eau saumâtre, chargée de soude; sur les bords, on trouve beaucoup de sel cristallisé, et les Fellahs exploitent là le natron. Tous les ans, il s'en forme des croûtes, et on les retire par plaques. Le sol étant imprégné de beaucoup de sel marin, il y a lieu de croire qu'il se décompose.

En faisant à cheval le tour des buttes de décombres qui environnent Louqsor, on emploie une heure et demie, ce qui fait un périmètre de deux lieues, pour la partie de Thèbes qui est actuellement visible. Il est probable que beaucoup de parties de la ville, comme les habitations particulières qui étaient en briques crues, se sont effacées entièrement et ont seulement exhaussé le sol. Le labourage a uni toutes les aspérités et formé la plaine entre Louqsor et Karnak, qui paraît d'un niveau élevé. On trouve d'ailleurs beaucoup de buttes avec des blocs de pierre. Ce qui fait voir qu'on doit compter Louqsor dans Thèbes, c'est que Strabon ne distingue pas ces deux points, c'est qu'il ne parle pas de ce dernier endroit et de ce que les monuments de Louqsor l'auraient frappé. Il est probable qu'avec Louqsor, la ville avait trois lieues et demie ou quatre lieues de circonférence.

On voit à Karnak, à côté du char des vainqueurs, la croix à anse, avec un sabre ou un drapeau, dans des bras qui sont ajoutés. Le vainqueur écrase sous son char une foule d'ennemis et les perce de traits. Son arc est tendu avec force, et beaucoup se roulent à terre percés par les flèches. Le fort est sur un monticule, et l'on voit quelques hommes que d'autres aident à remonter; d'autres fuient au delà du fort.

Dans le tableau au-dessus, le vainqueur s'est emparé de la forteresse, dont on voit la porte abattue. Les vaincus

s'étaient retirés dans une forêt. Un homme en habit long vient implorer le vainqueur, qui descend de son char, tient les rênes de la main gauche et lui tend la main droite; les chevaux semblent encore pleins d'envie de continuer leur course. Le suppliant se distingue de la foule par une chaussure singulière; il semble tenir d'une main des armes brisées, qu'il montre au guerrier. Deux hommes sapent un arbre avec des haches, et deux autres le laissent tomber doucement au moyen de cordes entortillées à d'autres arbres.

Les queues d'aronde, ou liens des assises de pierre, sont en bois; nous en avons vu à Ombos, Louqsor et Karnak. Tous ceux dont on voit les pierres à découvert sont enlevés; il faut ôter de nouvelles pierres pour les trouver.

Les inscriptions hiéroglyphiques tracées sur le vieux temple sont très remarquables : non seulement l'écriture en est courante, les hommes, les oiseaux en sont faits d'un seul trait. Il est très curieux de voir cette écriture, parce que c'est là où l'on découvrira quelque chose sur cette langue, si cela est possible. On croit remarquer que l'écriture commence constamment avec les deux pieds qui sont au-dessous et à droite, d'où il résulterait qu'on écrivait ces hiéroglyphes de droite à gauche.

La terrasse du grand temple, près la belle porte, est remplie de ces inscriptions, et il paraît que ce temple était en très grande dévotion. Quelques pieds sont bien faits, quelques-uns sont un peu en relief sur le creux, et tous sont de grandeur humaine.

Les colonnes de la grande galerie de la salle des cent quarante colonnes ont dix mètres cinq de circonférence.

Le sol des sphinx est à six pieds et demi au-dessous du niveau des terres.

A Louqsor, rien ne frappe davantage que la vue des obélisques et ces colosses qui paraissent tout d'un coup, lorsqu'on arrive devant la porte, par les ruelles étroites et détournées du village.

Les obélisques sont magnifiques, pour la beauté, le poli du granit et la perfection de la sculpture. Les hiéroglyphes sont taillés très profondément, surtout dans la colonne du milieu. Peut-être les deux autres tiers ne sont-ils pas achevés. Les figures de bélier, de taureau, d'oiseau, sont parfaitement faites. Le granit est rose, à larges plaques de feldspath.

Les colosses sont inégalement placés devant la porte, mais l'aspect en est imposant. Celui de droite est comme adossé sur un obélisque, et son bonnet est d'une couleur de pierre jaune; il y a des hiéroglyphes sur les épaules. Ils sont assis et tiennent la main sur les genoux; la main a deux ou trois pieds de longueur.

Le grand obélisque a vingt-cinq mètres de hauteur, du dessus du socle au sommet; le pyramidion a deux mètres cinq, la base supérieure un mètre cinquante-deux; la largeur, à quatre mètres quatre-vingt-cinq du socle, est de deux mètres trente.

Le petit obélisque a vingt-trois mètres cinquante-sept de hauteur en tout; le pyramidion restauré, deux mètres cinquante-deux; la base supérieure, un mètre quarante-neuf. Sa largeur, à quatre mètres quatre-vingt-cinq du socle, est de deux mètres vingt, et à deux mètres quatre-vingt-quatre de hauteur, de deux mètres trente-deux.

NOTES EXTRAITES DE LA DESCRIPTION DES RUINES D'ÉLÉTHYA, PAR SAINT-GENIS

Il paraît que les anciens Égyptiens connaissaient parfaitement l'usage de la brique cuite, car j'en ai trouvé formant un mur de distribution dans une grotte sépulcrale assez médiocre, aux environs de Thèbes. Elles sont chargées d'hiéroglyphes. J'en ai rapporté une qui a seize centimètres de longueur sur sept d'équarrissage. Elle est assez mal pétrie, médiocrement cuite, peu compacte, légèrement friable et d'une couleur d'ocre pâle; elle porte des hiéroglyphes sur une de ses quatre grandes faces et sur une des deux petites. La grande face opposée à celle qui est empreinte est absolument informe. Les figures ont été imprimées assez profondément dans la brique, de sorte que la matière a soufflé de huit millimètres sur les bords. On a dû se servir, pour cette impression, d'une planche de bois ou de métal, dont le cadre ou filet paraît en relief, comme les hiéroglyphes, sur le fond de la planche. Ces figures servaient à couvrir d'écritures les murs construits en briques, comme les temples bâtis en pierres. Ou bien étaient-elles tout simplement le cachet du fabricant, puisqu'on en trouve sur la petite face de la brique qui ne devait pas être apparente dans la construction? Peut-être encore le travail a-t-il été fait, dans des temps plus modernes, par des hommes qui ont voulu pratiquer dans les grottes des distributions pour leur usage, et ont plaqué

les faces des briques qu'ils ont fabriquées avec des morceaux de pierre éclatés des parois de ces grottes et choisis parmi ceux qui présentaient un ensemble de figures hiéroglyphiques, entourées d'un cadre particulier. Car je dois avouer que nous n'avons pas trouvé, dans les grottes sépulcrales, de distributions antiques faites avec des matériaux artificiels ou différents du rocher, et que nous n'avons vu de briques imprimées que dans celle dont je viens de parler.

Les voûtes d'Éléthya sont en briques. La voûte antique que M. Coraboeuf et moi avons trouvée au pied de la montagne voisine du Memnonium n'est point construite suivant le principe général des voûtes, qui consiste à faire tendre des voussoirs, retenus par leur coupe, vers un ou plusieurs centres inférieurs. Ce sont tout simplement des pierres assises horizontalement sur deux pieds droits, et taillant en encorbellement les unes sur les autres, jusqu'à ce que les deux dernières se touchent dans le milieu du berceau. Leurs angles sont ensuite abattus en dessous, suivant un arc continu. Ce n'est donc là que l'apparence d'une voûte.

Le climat de la Haute-Égypte, où il ne pleut jamais, n'exigeait pas d'autre couverture, et aujourd'hui même, dans la Basse-Égypte où il pleut quelquefois, les habitations particulières sont simplement recouvertes d'une terrasse plate. On ne rencontre pas, en effet, dans les anciens monuments égyptiens, le fronton, dont le dessin indique au moins un ancien usage de la toiture. On ne trouve dans leurs entablements ni modillons, ni autres décorations qui représentent des pièces de bois. Ces inventions appartiennent donc entièrement aux Grecs, pour qui les charpentes et les toitures étaient un besoin indispensable. Il paraît que les Égyptiens n'employaient le bois, toujours rare dans leur pays, que pour les portes et les autres ouvertures. Ils s'en servaient encore dans les constructions pour former des espèces de clefs à deux queues d'aronde, qu'ils plaçaient horizontalement entre deux pierres et dans le corps du mur, pour mieux lier ces blocs entre eux, quoiqu'ils fussent très gros, bien taillés et cimentés. J'ai rapporté une de ces clefs qui a trente-six centimètres de longueur sur quatre d'équarrissage dans son milieu et huit de longueur à ses extrémités. C'est une liaison bien faible pour d'aussi fortes masses. Cette pièce paraît être en bois de sycomore.

Il est vraisemblable que les inscriptions sont analogues aux tableaux très intelligibles qu'elles entourent. Cependant on n'aperçoit aucun rapport suivi entre ces caractères et les sujets représentés, ce qui détruit plus que jamais l'espérance qu'on a quelquefois conçue de trouver la clef des hiéroglyphes et de l'écriture cursive des Égyptiens.

NOTES SUR THÈBES, EXTRAITES DU JOURNAL DE VOYAGE DE CORABŒUF DANS LA HAUTE-ÉGYPTE

Louqsor, rive droite du Nil.

Louqsor fait partie de l'ancienne Thèbes ou Diospolis Magna. On y voit encore un édifice assez considérable. Devant les môles qui regardent le nord, sont placés deux obélisques en granit rouge très bien conservés. Le plus grand à l'est de la porte a soixante-dix-sept pieds un pouce de hauteur, à partir du vrai sol; l'autre n'a que soixante-douze pieds sept pouces.

Derrière ces obélisques, et de chaque côté de la porte, on voit un colosse en granit noir assis et enterré jusqu'aux épaules.

Les môles appartenaient à un grand temple, dont plusieurs colonnes subsistent encore, mais les nouveaux habitants, en établissant leur demeure dans ce monument, en ont hâté la ruine. Ils y ont même placé leur mosquée, en entourant de murs le plus grand nombre de colonnes, qui sont vers l'est.

On reconnaît aussi les restes d'un quai.

Karnak, rive droite du Nil.

Karnak est à une demi-lieue environ au nord de Louqsor et à un demi-quart de lieue du fleuve. C'est à Karnak que l'on voit les plus grands restes de l'ancienne Thèbes.

Un grand nombre de môles encore existants, des débris

considérables d'édifices, un superbe palais, quelques temples, des tronçons de statues d'une grande dimension, deux obélisques encore debout, de longues allées de sphinx, dont l'une va presque jusqu'à Louqsor, trois belles portes remarquables pour la richesse de leurs sculptures, plusieurs enceintes de briques sèches, et enfin des monticules de décombres qui, par la place qu'ils occupent, indiqueraient au juste, vers la partie de Karnak, l'étendue de l'ancienne ville. Si une partie de ces décombres n'était disparue sous la charrue du laboureur, voilà ce qu'offrent au voyageur les ruines de Thèbes à Karnak.

Parmi les statues qu'on y trouve, sont deux colosses assis, mais enterrés jusqu'au col. On voit plusieurs autres statues en granit noir, représentant des femmes à tête de lion et assises.

Les sphinx sont détruits en grande partie. Il n'y a qu'une allée de sphinx proprement dits, c'est-à-dire de lions à tête de femme; les autres sont des béliers et des lions à tête de bélier. Le peu qui reste de ces statues mutilées suffit pour faire connaître cette distinction.

Une particularité que l'on ne connaissait pas, c'est que les Égyptiens ne retenaient pas leurs matériaux entre eux avec des tenons de métal, comme nous le faisons dans nos constructions, mais bien avec des tenons de bois. Ce fait a été vérifié à Karnak. Parmi les morceaux de bois qu'on a retirés, quelques-uns étaient charbonnés (*sic*), mais le plus grand nombre était bien conservé. Ces tenons paraissent être de sycomore.

Un autre fait bien remarquable a été constaté à Karnak. Parmi les matériaux qu'on a déplacés, et parmi ceux qui sont encore en place, on en a vu qui devaient avoir servi à d'autres monuments plus anciens, puisque sur les faces non apparentes on a vu des traces d'hiéroglyphes et des portions de figures.

Madamut, rive droite du Nil.

Madamut, que l'on comprend dans Thèbes, est à deux lieues au nord-est de Karnak. Les ruines consistent dans les débris d'un grand môle, les vestiges d'un temple dont il ne reste que quelques colosses, et en beaucoup de décombres. A un tiers de lieue du chemin de Karnak à Madamut, on rencontre les restes d'une porte à moitié détruite.

Memnonium, rive gauche du Nil.

Le palais de Memnon est situé en face de Karnak, à une demi-lieue environ de la rive gauche du Nil. C'est au voisinage de ce monument que sont placés les deux fameux colosses, dont l'un passe pour avoir été cette statue de Memnon, qui rendait des sons au lever du soleil; on la reconnaît aux inscriptions grecques et latines gravées sur ses jambes. Ces deux colosses sont de granit rouge; celui de Memnon paraît avoir été détruit en partie et restauré ensuite, tandis que l'autre est d'un seul bloc. On voit, plus près du Memnonium, les restes d'un énorme colosse en granit noir, qui paraît avoir été renversé et brisé par la main des hommes.

Gourna, rive gauche du Nil.

Gourna est à une demi-lieue au nord-est du palais de Memnon. On y voit un temple assez bien conservé.

Médinet-Abou, rive gauche du Nil.

Médinet-Abou est à trois quarts de lieue au sud-ouest du Memnonium. C'est là que sont les restes magnifiques d'un palais et de plusieurs temples, avec une grande enceinte en briques sèches.

En allant du Memnonium à Médinet-Abou, on rencontre des débris de statues colossales et de très vieux matériaux épars çà et là. Ces débris sont en pierre calcaire, ce qui est assez étonnant, car les monuments de Gourna, du Memnonium et de Médinet-Abou sont tous en grès.

En montant au sud-ouest, et à la distance d'une lieue

environ de Médinet-Abou, on trouve un très petit temple bien conservé et les vestiges d'une porte. L'intervalle compris entre ce temple et Médinet-Abou est occupé par une vaste enceinte, de la figure d'un parallélogramme et formée par des monticules de sable. L'intérieur en est cultivé, et un village est établi sur un des monticules de l'est, voisin de Médinet-Abou.

La chaîne Libyque borne au nord-ouest les lieux dont nous venons de parler, et en est très près. La partie comprise entre Médinet-Abou et Gourna est remplie de grottes sépulcrales, dont quelques-unes sont d'une étendue immense et parfaitement bien creusées.

Au nord-est du Memnonium et dans une gorge de la montagne, on trouve quelques ruines, entre autres une petite porte en granit rouge et les reste d'une voûte égyptienne en pierre calcaire, dont les voussoirs sont en assises horizontales.

Au nord-ouest, on trouve, dans une autre gorge de la montagne, un très petit temple bien conservé, avec une enceinte de briques.

Le chemin qui conduit aux tombeaux des rois est pratiqué dans la montagne, vis-à-vis Gourna. La première direction est à peu près nord, ensuite nord-ouest, puis ouest, et enfin sud; en sorte qu'après une distance d'une lieue environ, on arrive dans une gorge bifurquée, où sont les grottes ou tombeaux des rois de Thèbes. En montant sur la montagne la plus au sud, on se trouve immédiatement au-dessus des ruines où sont la porte de granit rouge et la voûte. Le lieu des tombeaux des rois est connu dans le pays, sous le nom arabe de Biban el-Maluk.

Il serait curieux de connaître l'analogie qui peut exister entre les noms modernes Louqsor, Karnak, Madamut, Gourna, Médinet-Abou, et les noms anciens des parties correspondantes de l'ancienne Thèbes.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1-34

PREMIÈRE PARTIE

J.-B.-Prosper Jollois. — Notes de voyage en Égypte

Arrivée en Égypte et séjour au Caire 37-89
Voyage dans la Haute-Égypte 91-125
Séjour dans la Basse-Égypte et départ 127-161

DEUXIÈME PARTIE

Extraits des Notes de voyage de Fourier 165-214
Extraits du Journal de Delille 215-223
Extraits du Journal de Balzac 225-230
Extraits du Journal de Descostils 231-234
Extraits du Journal de Jomard 235-237
Notes sur Louqsor et Karnak, par J. D. 239-246
Notes extraites de la description des ruines d'Éléthya, par Saint-Genis 247-249
Notes sur Thèbes, extraites du Journal de voyage de Coraboeuf dans la Haute-Égypte 251-254

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND



CHALON-SUR-SAÔNE. IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND